MICHIGAN STATE UNIVERSITY LIBRARIES
3 1293 00882 0197

This is to certify that the

dissertation entitled

LA BELLE DAME DES BELLES COUSINES, ELEMENT DYNAMIQUE DU PETIT JEHAN DE SAINTRE

presented by

ANNE CAILLAUD

has been accepted towards fulfillment
of the requirements for

PhD degree in FRENCH

Ann T. Harrison
Major professor

Date April 8th 1992

MSU is an Affirmative Action/Equal Opportunity Institution

O-12771

LIBRARY
Michigan State
University

PLACE IN RETURN BOX to remove this checkout from your record.
TO AVOID FINES return on or before date due.

DATE DUE	DATE DUE	DATE DUE
AUG 1 1 2003		
AUG 2 1 1 4 2003		

MSU Is An Affirmative Action/Equal Opportunity Institution
c:\circ\datedue.pm3-p.1

LA BELLE DAME DES BELLES COUSINES, ELEMENT DYNAMIQUE DU PETIT JEHAN DE SAINTRE

by

Anne Caillaud

A DISSERTATION

submitted to
Michigan State University
in partial fulfillment of the requirements
for the degree of

DOCTOR OF PHILOSOPHY

Department of Romance and Classical Languages

1992

484-5-149

ABSTRACT

LA BELLE DAME DES BELLES COUSINES, ELEMENT DYNAMIQUE DU PETIT JEHAN DE SAINTRE

by

Anne Caillaud

Antoine de la Sale's Petit Jehan de Saintré is a fifteenth-century romance in which the male hero personifies the glorification of the chivalric ideal at a time of crisis when feudal values were being threatened. As such, Saintré has been the topic of many studies whereas Belle Cousine, the main female character, was often overlooked. She assumes the role of protector, teacher, mother, and lover of the young Saintré and is a protagonist of central importance whose metamorphosis, two-thirds into the text, from a "good Lady" to a "bad woman" is both shocking and confusing for the reader.

The goal of this dissertation is to examine, through a close reading of the text, Belle Cousine's motivations and understand how her behavior may be a reflection and a response to the changes occurring at the time in the medieval society.

Chapters one and two show how Belle Cousine, a product of courtly society, tries to conform to the etiquette and values of her milieu. This is emphasized in her advice to her young protegé. Chapter three analyses her attempt to adapt the ideals of courtly love to her relationship with Saintré and her failure to do so. In fact, it is her lover's claim for

independence which provokes a dramatic change in the Lady's behavior. Chapter four discusses Belle Cousine's brutal change in character which coincides with a change of style in the text. As the Lady takes the Abbot as a new lover, the courtly novel turns into a fabliau-like tale. This part of the text reflects the struggle of the old aristocratic ideals against the bourgeois class.

Belle Cousine emerges as the dynamic element of this text. Frustated by the limitations of the role courtly society has assigned to her, she rejects Saintré, an obsolete symbol of old feudal values and denounces the falseness of courtly love. She also stresses the need for and inevitability of change at a time of transition between the Middle Ages and the Renaissance

Copyright by
ANNE M. CAILLAUD
1992

A Christophe et Alyson

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier les membres de mon comité de thèse dont la patience et les précieuses suggestions m'ont permis de mener à bien l'exécution de ce travail.

Je remercie en particulier ma directrice de thèse, le Professeur Ann T. Harrison, qui m'a permis de redécouvrir la littérature médiévale dans son séminaire sur les textes narratifs du Moyen Age car c'est grâce à elle que j'ai décidé de me spécialiser dans cette discipline. Je lui suis gré de m'avoir fait connaître l'œuvre d'Antoine de la Sale et de m'avoir prodigué de judicieux conseils tout au long de mes études.

Je remercie également le Professeur Frieda S. Brown qui a suivi de près la rédaction de cette dissertation, le Professeur Michael S. Koppisch qui m'a poussé à approfondir certains aspects de son contenu, le Professeur Marlise Kronegger de son attention et de son soutien ainsi que le Professeur Linda Beard du Departement d'Anglais de Michigan State University et le Profeseur Jean Nicholas qui ont assisté à la soutenance de ma thèse.

Je voudrais exprimer ma gratitude à l'égard des amis qui m'ont soutenue moralement, Catherine Danielou, Ursula Franklin, Danielle et Ray Ranes, Robert et Ellen Uffen ainsi que Pénélope Cole. Enfin, je remercie mes parents, frère et sœurs et surtout mon mari Christopher Jones qui m'ont continuellement encouragée pendant ces deux dernières années.

TABLE DES MATIERES

Introduction:..... 1

Chapitre I: Belle Cousine, un produit de sa société..... 20

1. Contexte littéraire..... 20
2. Contexte social..... 30
3. Marginalité de Belle Cousine..... 39
4. Rebellion de Belle Cousine..... 46

Chapitre II: L'Education du Petit Jehan de Saintré..... 53

1. Valeur didactique du Petit Jehan de Saintré..... 53
2. Les Femmes et l'éducation..... 59
3. L'Education du Petit Jehan de Saintré..... 67
4. Promotion sociale de Jehan..... 76

Chapitre III: Relation entre Belle Cousine et Jehan de Saintré..... 84

1. Genèse..... 84
2. Imitation et déviation du modèle courtois..... 97
3. Une Interprétation féminine de l'idéologie courtoise..... 112
4. Ascension de Jehan de Saintré et déclin de Belle Cousine..... 126

Chapitre IV: L'Elément "fabliesque" du dénouement..... 138

1. Analogies entre le roman courtois du Petit Jehan de Saintré et le fabliau..... 138
2. Adaptation du personnage courtois au fabliau..... 154
3. Structure et péripéties..... 167
4. Morale..... 185

Conclusion..... 190

Bibliographie..... 198

INTRODUCTION

Le Petit Jehan de Saintré est une œuvre rédigée durant la deuxième moitié du quinzième siècle, pendant une période troublée de l'histoire de France. Les ravages occasionnées par la guerre de Cent Ans ainsi que par les épidémies récurrentes de la peste, les divers troubles d'ordre politique et religieux, contribuent à obscurcir l'horizon de cette fin de moyen âge. L'évolution de la littérature témoigne d'un nouvel état d'esprit: si les genres littéraires traditionels continuent d'exister, on observe un renouveau de l'intérêt pour la littérature historique[1] en partie suscité par les événements tragiques qui jalonnent les quatorze et quinzième siècles. Cette littérature de témoignage semble plus adaptée aux besoins d'une époque en crise. Si la tradition courtoise est encore cultivée, et le renouveau de la poésie lyrique[2] en est une preuve, on observe une intrusion de la réalité et de la lucidité dans le domaine du rêve. Le Petit Jehan de Saintré

---

[1] Parmi les textes historiques les plus connus, on retient les Chroniques de Froissart qui couvrent pratiquement toute la période du quatorzième siècle, et les Mémoires de Commynes en grande partie consacrées au règne de Louis XI et rédigées à la fin du quinzième siècle.

[2] Guillaume de Machaut, Eustache Deschamps, Christine de Pisan et Charles d'Orléans adressent leur poésie à une société aristocratique traditionellement courtoise désireuse de sauvegarder les valeùrs de la société féodale.

est une œuvre symptomatique de cette époque puisque son auteur, Antoine de la Sale, représente des personnages et événements "historiques" qu'il place dans un contexte courtois tout en utilisant un ton réaliste propre aux fabliaux. C'est ce mélange des genres qui confère au texte son ambiguïté et sa qualité unique.

L'histoire a pour cadre la cour du roi de France où la Belle Dame des Belles Cousines, jeune aristocrate veuve et oisive, décide de prendre sous sa protection un petit page âgé de treize ans, Jehan de Saintré. Elle se charge d'en faire le meilleur chevalier du royaume. En revanche, elle exige que Jehan garde le secret sur cette entreprise. La bonne volonté du petit Jehan ainsi que la prodigalité et les conseils avisés de la Dame[3] contribueront à la réussite du jeune homme. En l'espace de dix années, celui-ci passera successivement de la fonction de page à celle de "varlet tranchant" du roi, d'écuyer, et enfin de chevalier. Sa belle apparence et sa bravoure lui valent bientôt la protection du couple royal puis l'admiration de toute la cour. Cependant, la relation de Jehan et de la Dame a graduellement évolué en une liaison amoureuse. Cette idylle courtoise est brusquement interrompue le jour où le chevalier décide d'aller accomplir d'autres exploits sans en référer à Belle Cousine. Celle-ci tente vainement de l'en dissuader. Dépitée, elle quitte la cour après le départ de

---

[3] Afin de rendre cette étude plus claire, le mot "dame" sera orthographié avec un "d" majuscule lorsqu'il se référe à Belle Cousine et avec un "d" minuscule lorsqu'il s'agit du "type" de la dame courtoise en général.

Saintré et se retire dans ses terres, en province. Là, elle se console rapidement en nouant une nouvelle relation amoureuse avec Damp Abbé, supérieur du monastère voisin dont elle est la bienfaitrice. Dès son retour, Jehan de Saintré qui s'est empressé d'aller rejoindre Belle Cousine découvre avec stupéfaction cette liaison infamante. Insulté et humilié, il rentre à Paris où, quelques temps plus tard, il aura l'occasion de dévoiler la traîtrise de cette veuve joyeuse devant toute la cour. L'infidèle sera blâmée, le chevalier vengé.

Le Petit Jehan de Saintré a parfois été qualifié de "roman d'apprentissage." Il est à noter que si ce texte précède de quatre siècles les romans dits "d'apprentissage," genre littéraire populaire au dix-neuvième siècle, il n'en comprend pas moins les mêmes éléments principaux: un jeune homme sans nom ni fortune mais doté de qualités prometteuses découvre le monde et accède à une meilleure place dans la société grâce à une femme plus âgée et influente. Celle-ci lui accorde ses faveurs amoureuses et lui dispense judicieux conseils et argent pour lui permettre de mener à bien son entreprise. Il est particulièrement intéressant de trouver ce concept très bourgeois, celui de l'accession à une sphère plus élevée de la société grâce à l'argent, aux relations ainsi qu'à un "travail personnel," dans un roman du quinzième siècle. L'on pourra également y voir une indication du changement de société qui est en train de s'opérer à cette époque.

La première partie de cette thèse s'attachera à replacer la Belle Dame des Belles Cousines dans un contexte littéraire et social afin de mieux comprendre le pourquoi et la nature de sa "rebellion." La deuxième partie portera sur la valeur didactique du Petit Jehan de Saintré et la participation de la Dame à l'éducation du jeune homme. Puis nous explorerons les motifs de la relation entre Jehan et Belle Cousine et l'évolution de cette relation. Enfin, nous montrerons comment La Sale donne à la dernière partie de son texte un aspect "fabliesque" en utilisant une structure triangulaire et les éléments comiques propres à ce genre littéraire. La Dame assume dès lors une nouvelle fonction dans l'œuvre de La Sale. Nous étudierons les conséquences provoquées par ce changement sur le personnage de Belle Cousine et sa signification.

L'auteur du Petit Jehan de Saintré est né en 1385 ou 1386 en Provence. Fils naturel du capitaine des mercenaires Bernard de la Sale et de Perrinette Darmendel, Antoine entre au service du duc Louis II en qualité de page à l'âge de quatorze ans. L'on ne peut s'empêcher de noter la similarité de l'âge entre Jehan de Saintré, le héros de l'œuvre qui nous intéresse, et celui de l'auteur qui remplit également la fonction de page au début de sa carrière, accéda au rang d'écuyer mais ne devint jamais chevalier. Il est permis de supposer que la réussite de Jehan est en fait la réalisation littéraire d'un désir inavoué de la part de l'écrivain.

Quant à La Sale, il restera au service de la même famille pendant près de cinquante ans dont quelques années en Italie alors que Louis III, fils de Louis II, tente de

conquérir le royaume de Naples.[4] C'est pendant ce séjour, au printemps 1420, qu'Antoine de la Sale a l'occasion de participer à l'ascension du Mont de la Sybille dont il s'inspirera plus tard pour son Paradis de la reine Sybille. En 1434, à la mort de son protecteur, il passe au service de René, frère et héritier de Louis III. René le nomme gouverneur de son fils Jean alors âgé de huit ans. La Sale se chargera non seulement de l'éducation chevaleresque et militaire du jeune prince mais aussi de sa protection.

Vers 1437, l'écrivain épouse une très jeune fille d'extraction noble, Lionne Celerier de la Brosse.[5] A cette époque, la Sale n'est plus exactement un jeune homme puisqu'il approche de la cinquantaine. Certains critiques ont attribué son ton souvent amer à l'égard de la gent féminine et tout particulièrement évident dans Le Petit Jehan de Saintré à un mariage difficile. Il s'agit cependant de pures suppositions car nous ne possédons aucun document ou mémoires de l'écrivain qui nous permette d'affirmer ce fait avec certitude.[6] En 1445,

---

[4] L'entreprise n'est pas nouvelle puisque Bernard de la Sale, père de l'écrivain, avait combattu au service de la famille d'Anjou pour la même cause.

[5] La jeune aristocrate aurait fait partie de la suite d'Agnès Sorel. Yorio Otaka suggère qu'Antoine de la Sale se serait inspiré de cette dernière pour son personnage de Belle Cousine. "Antoine de la Sale et son 'Jehan de Saintré'," Etudes de langues et de littérature Françaises 18 (1971): 4.

[6] Cette thèse a été en particulier avancée par Fernand Desonay qui interprète ainsi le dénouement du Petit Jehan de Saintré: "Pourquoi ne pas supposer que le mari quinquagénaire de la toute jeunette Lionne fut à son tour trahi? . . . Il se serait vengé par la plume." Antoine de la Sale, aventureux et pédagogue (Paris: Droz, 1940) 135. Le critique réitère cette supposition: "Antoine ne pose pas à l'ennemi des femmes ... il

il rédige une œuvre didactique au profit de son jeune élève: La Salade. Le premier manuscrit du Petit Jehan de Saintré ne verra le jour qu'en 1446. L'année suivante, La Sale achève Le Réconfort de Madame de Frêne, récit d'une expédition conduite par Jean Ier du Portugal contre le port marocain de Ceuta en 1415, et à laquelle La Sale avait lui-même participé.

L'an 1448 marque un tournant dans la vie de l'écrivain, puisqu'il doit quitter la maison d'Anjou pour passer au service de Louis de Luxembourg, comte de Saint Pol, en qualité de gouverneur de ses trois fils.[7] La maison de Luxembourg est très différente de celle des princes d'Anjou. Cette dernière reflétait une simplicité et une élégance probablement proches de la cour de France qui sert de cadre au Petit Jehan de Saintré, tandis que la cour de Luxembourg est plus brillante, plus clinquante et parfois même à la limite de la vulgarité. Le comte de Saint Pol lui-même a la réputation d'avoir des mœurs dévoyées. Les descriptions que nous trouvons dans Le Petit Jehan de Saintré sont donc probablement tirées de l'expérience de La Sale chez les Anjou. A partir de cette époque l'écrivain montre un goût de plus en plus prononcé pour

---

demeure à mes yeux le marié quinquagénaire, le mal marié par un coup de folie et sous le ciel trop bleu de Naples la trop chaude. Pareilles aventures finissent souvent par des cornes. Il ne faut jurer de rien, mais on m'ôterait difficilement de l'idée que de cuisants souvenirs ne sont pas tout à fait étrangers à l'esprit dans lequel nous est contée la mésaventure amoureuse de Jehan de Saintré" (146).

[7] D'après Yorio Otaka, La Sale n'était pas particulièrement heureux de joindre la maison de Luxembourg: " il choisit malgré lui le comte de Saint Pol comme nouveau protecteur" (4).

la retraite où il a le loisir de se consacrer à la rédaction de ses œuvres. Sa vieillesse est surtout marquée par son activité littéraire, et l'on peut supposer qu'il s'est adonné presque exclusivement à la littérature afin de ne pas trop faire partie de cette nouvelle cour qu'il jugeait sans doute trop commune. En dépit de ses réserves, il dédicace La Salle en 1448 à son nouveau protecteur. Il s'agit d'un autre ouvrage didactique dont l'auteur aurait entrepris la rédaction pour, dit-il, "passer de mon triste cœur la tresdesplaisante merencolie."[8] Cet ouvrage sera terminé en 1451.

Au cours de sa vie, notre auteur aura eu maintes fois l'occasion d'assister à de grands tournois, derniers vestiges fastueux du moyen âge, tels que le tournoi de Bruxelles en 1407, et en 1449, il rédige La Lettre sur les tournois. Antoine de la Sale était, semble-t-il, grand amateur de joutes puisqu'il en insère plusieurs épisodes dans son Jehan de Saintré. Les détails de ces tournois, tant au niveau des costumes que des techniques de combat, sont d'une grande minutie et démontrent qu'il était un véritable spécialiste de la question. Dans Le Petit Jehan de Saintré, l'auteur nous initie au cérémonial qui doit accompagner chaque joute: la remise de l'"emprinse" par la dame au chevalier et la signification de ce don, les divers banquets donnés par

---

[8] Cité dans l'introduction au Petit Jehan de Saintré (XIII). Yorio Otaka (4) qui s'est intéressés de près à la vie de l'écrivain, insiste sur la médiocrité de la somme de 100 florins qui lui fut versée pour le récompenser de ses quarante-huit années de fidélité au service de la famille d'Anjou.

Saintré à l'occasion de ces tournois, la "requête d'arme" au roi afin d'obtenir son congé et la permission d'aller tournoyer, les descriptions des parures des chevaux, des armures et couleurs des combattants, enfin, la remise de divers cadeaux aux dames et l'échange de pierres précieuses entre adversaires. C'est beaucoup plus qu'une description qu'Antoine de la Sale nous offre. Il partage avec les lecteurs son amour des tournois et nous laisse apprécier la valeur symbolique de chaque geste et parole des protagonistes. Sous la plume de l'écrivain, les joutes auxquelles Saintré participe deviennent les moments "forts" du roman. Ils représentent l'apothéose de la carrière de Saintré. Chaque combat doit rehausser le jeune chevalier à nos yeux. Antoine de la Sale se pose en véritable "technicien" des tournois et ajoute une nouvelle dimension à son personnage.

Une relation étroite existe entre la vie de cet écrivain et son œuvre littéraire. Celle-ci est en effet surtout basée sur ses expériences personnelles. Dans La Salle et La Salade nous retrouvons un La Sale pédagogue tandis que nous devons Le Paradis de la reine Sybille au La Sale touriste. La Sale écuyer retrace l'expédition guerrière du Réconfort de Madame de Frène. C'est enfin La Sale juge et esthète qui rédige La Lettre sur les tournois.

Le Petit Jehan de Saintré est différent des œuvres qui précèdent. C'est en quelque sorte l'œuvre maîtresse de l'écrivain. C'est aussi celle sur laquelle La Sale a le plus travaillé. Il en a revu et corrigé le texte afin de le parfaire au maximum. Fernand Desonay qui en a étudié

différents manuscrits[9] a conclu que cette manie qu'avait La Sale de sans cesse revenir à son œuvre et de la peaufiner traduisait une grande tendresse de la part de l'écrivain vieillissant pour Le Petit Jehan de Saintré.[10]

La Sale a vécu à une période difficile de l'histoire de France: famine, épidémies de la peste, guerre de Cent Ans. L'auteur qui évoluait dans un milieu aristocrate a eu l'occasion d'observer les deux cours les plus importantes de France du point de vue politique (mis à part la cour du roi de France lui-même), à un moment où l'autorité royale n'était pas encore bien affirmée. La famille d'Anjou au sein de laquelle Antoine a vécu a toujours tenu à prouver sa fidélité à son souverain, même si cette fidélité était souvent feinte,[11] tandis que les bourguignons avaient tendance à regimber devant l'autorité du jeune Charles VI. La France était donc divisée et affaiblie par les luttes intestines. La Sale était particulièrement bien placé pour connaître tous ces événements politiques. De plus c'était un homme d'une grande sagacité, sans aucun doute capable d'analyser la précarité de la situation politique du moment. Cette instabilité est pourtant

---

[9] Il existe à ce jour dix manuscrits du Petit Jehan de Saintré. Cinq d'entres eux se trouvent à la Bibliothèque Nationale de Paris, tandis que les autres sont disséminés à travers l'Europe: à Londres au British Museum, à Bruxelles dans la Bibliothèque Royale, à Florence dans la Bibliothèque Laurenziana et à Rome dans la Bibliothèque du Vatican.

[10] On ne connaît pas exactement l'année de la mort d'Antoine de la Sale mais un document daté de 1460 prouve que l'auteur était encore en vie à ce moment-là. Il s'agit du don d'une peinture rapportée d'Italie à l'église de Ligny en Barrois.

[11] Du moins c'est ce qu'insinue Otaka, 5.

absente du Petit Jehan de Saintré. La Sale nous brosse au contraire un tableau idyllique de la cour de France qui rappelle les descriptions de Chrétien de Troyes sur la cour Arthurienne: une cour de luxe où l'on mène une vie de loisirs, où les cérémonies se succèdent et où l'argent semble couler à flots (du moins chevaliers et seigneurs font-ils sans cesse preuve d'une grande largesse). Ce dernier point laisserait à penser que le manque d'argent n'est pas l'un des soucis majeurs du moment. Or, cette image contraste avec une réalité moins dorée. L'on peut s'interroger sur les motifs de l'écrivain qui dans un désir de peindre une société idyllique oblitère totalement toute référence aux problèmes politiques et économiques de son temps. Dans Le Petit Jehan de Saintré, la routine quotidienne est harmonieuse, l'on y retrouve toujours la même atmosphère enjouée. Enfin La Sale projette l'image d'un roi fort et bien entouré, le roi "idéal" dont Arthur est le prototype.[12]

La Sale ne peut pourtant pas ne pas être conscient de la puissance croissante de la bourgeoisie qui vise à prendre la

---

[12] Il est vrai que le roi Arthur n'est pas un personnage statique chez Chrétien de Troyes et qu'il assume différents traits de caractère selon les romans de l'écrivain. S'il est tout puissant dans Erec et Enide, il apparaît humilié dans le Lancelot, et c'est un vieillard affaibli qu'insulte le "chevalier noir" dans Perceval. Malgré cela Arthur reste l'exemple typique du roi idéal car il incarne toutes les valeurs importantes de la société féodale. Il inspire le respect à ses chevaliers, il est redouté de ses ennemis. Il est le gardien des coûtumes féodales. C'est lui qui prend toutes les décisions finales et il fait en toutes choses preuve de puissance, de largesse et de sagesse. C'est à ce roi Arthur que le roi du Petit Jehan de Saintré fait penser.

place de la noblesse.[13] Il s'agit là d'une menace directe contre la société que l'écrivain défend. La bourgeoisie est en effet un phénomène relativement récent. Cette classe "à part" fait irruption dans un système jusqu'alors strictement hiérarchisé où le peuple est en position de dépendance[14] et sert le seigneur du lieu, où ce seigneur doit lui-même obéissance et assistance à son suzerain qui en retour lui assure sa protection. Cette société interdépendante voit petit à petit s'épanouir une nouvelle classe qui jouit d'une liberté relative basée en grande partie sur son indépendance financière. Les bourgeois sont par définition les habitants des bourgs et des villes. Or, la ville offre à ses habitants la possibilité de joindre un corps de métier. Les bourgeois peuvent être propriétaires d'un commerce ou percevoir un salaire. Ils se spécialisent dans une activité professionnelle précise. Ceux qui y excellent peuvent s'enrichir et passer au stade de "maître". Ces riches bourgeois jouissent d'une influence administrative dans leur ville et contrôlent la profession dont ils font partie. La bourgeoisie développe sa propre hiérarchie. Certaines professions sont mieux considérées que d'autres. Ainsi, chez les artisans, les

---

[13] Yorio Otaka note qu'un "riche bourgeois comme Philippe d'Artevelde voulut rivaliser avec le noble dans la vie quotidienne . . . [et que] Des manuscrits de différentes sortes enrichirent les bibliothèques des nobles et des bourgeois" (18). Enfin il cite l'exemple de Jacques Cœur "qui dépassa les nobles dans le train de vie ordinaire: sa maison avait l'allure d'un hôtel seigneurial" (20).

[14] Le servage existe toujours au quinzième siècle et le seigneur conserve des droits sur ses serfs. Cependant le statut d'homme "libre" tend à remplacer celui de serf.

orfèv

les h

plus

crois

c'est

bourg

de pa

tradit

quator

déclin

chères

partic

theatr

Sale,

défens

autre

dispar

La

Jehan d

protago

15 Mari
hge (Pa
des tra
et quin

16 Allis
Saintré
2 (1986

17 L'éta
le Bon e

orfèvres et les drapiers, et dans les professions "libérales," les hommes de loi, les médecins et les professeurs, ont-ils de plus en plus de pouvoirs sur leurs concitoyens. Leur puissance croissante menace les valeurs de la société d'antan puisque c'est avant tout l'esprit de changement qui les anime. La bourgeoisie est un corps sans cesse en mouvement qui s'oppose de par son existence même à la société féodale traditionnelle.[15] Allison Kelly observe que depuis le quatorzième siècle les nobles en particulier, conscients du déclin de leur pouvoir, ont tenté de sauvegarder les valeurs chères au moyen âge telles que l'esprit de chevalerie[16] en participant à ce qu'elle qualifie de l'"illusory and theatrical revival of chivalric practices."[17] Antoine de la Sale, un siècle plus tard, faisait sans aucun doute partie des défenseurs acharnés de ces pratiques et Le Petit Jehan n'est autre que la glorification de cette chevalerie en voie de disparition.

La plupart des études jusqu'alors consacrées au Petit Jehan de Saintré se sont surtout intéressées au principal protagoniste masculin Jehan de Saintré. Or, il semble que le

---

[15] Marie-Thérèse Caron, La Société en France à la fin du Moyen Age (Paris: PUF, 1977), donne un compte rendu très détaillé des transformations sociales qui prirent place aux quatorzième et quinzième siècles.

[16] Allison Kelly, "Abbreviation and Amplification: Jehan de Saintré's Rewriting the Artifice of History," French Forum 11, 2 (1986): 134.

[17] L'établissement de l'ordre de la Toison d'Or par Philippe le Bon en 1429 est destiné à exalter cet esprit de chevalerie.

jeune héros n'occupe, à bien des égards, qu'un rôle secondaire par rapport au personnage principal féminin, la Belle Dame des Belles Cousines, dont le rôle et les actions au travers de ce roman sont de première importance. C'est autour du personnage de Belle Cousine que s'articule toute l'histoire de La Sale. C'est elle qui sélectionne et forme le jeune homme, et c'est grâce à elle que ce dernier devient chevalier et connaît "le succès". Ce sont aussi les actions déloyales de la Dame dans la dernière partie du texte qui permettent à l'écrivain de valoriser son héros tout en condamnant Belle Cousine. Comme nous le verrons par la suite, le personnage de Jehan n'existe qu'à travers celui de Belle Cousine. Sans la protection de cette dernière, Jehan de Saintré, petit page de treize ans à la cour de France, n'aurait pas de moyen d'existence en dehors de sa condition de page. Certes, il est "tres habille et hardy valeton" (2); cependant, il est doté d'un naturel timide, ne possède pas de fortune personnelle, ne sait comment s'habiller ni se comporter afin de se faire remarquer par le roi. Sans le concours de Belle Cousine, il n'a qu'un potentiel limité comme héros de cette histoire. Allison Kelly ajoute même "while the modern title Jehan de Saintré implies that Jehan's life constitutes the subject of the work, the real concern of the narrator is the part of Jehan's life that is comprised within his relationship with Belles Cousines."[18]

---

[18] Allison Kelly, "Jehan de Saintré and the Dame des Belles Cousines: Problems of a Medieval Title," French Forum 14.1 (1989): 447.

Certains critiques littéraires ont qualifié ce texte de "premier roman réaliste français." D'après Otaka, qui a analysé les techniques de style employées par Antoine de la Sale, la modernité de cette œuvre s'expliquerait d'abord par l'emploi de la prose, un style alors couramment utilisé dans les chroniques historiques. Celles de Froissart qui retracent les événements de la guerre de Cent Ans entre 1322 et 1400 environ figurent parmi les ouvrages importants au quinzième siècle. Les bibliothèques des maisons d'Anjou et de Luxembourg en possédaient des copies auxquelles Antoine de la Sale avait accès. Il s'agit des premiers véritables comptes rendus de faits historiques. Bien qu'idéalisées par leur auteur, ces chroniques historiques ne comptent pas parmi les œuvres de fiction et si leur authenticité est mise en doute,[19] elles ont une valeur plutôt "journalistique". Leur style doit donc être proche du langage parlé afin de se distinguer des autres œuvres littéraires qui jusqu'alors tendent à être composées en vers. D'une manière générale, on peut remarquer qu'au quinzième siècle, la versification semble perdre de son intérêt. Le public préfère lire ou entendre des textes qui soient plus accessibles, plus faciles à comprendre et surtout plus réalistes. Le français est une langue en pleine évolution et, par conséquent, un besoin de modernisation se fait sentir

---

[19] Philippe Contamine écrit: "Enfin on est en droit de s'interroger sur les déformations que, prisonnier de son idéologie chevaleresque, Froissart a immanquablement fait subir à la réalité." "Froissart, art militaire, pratique et conception de la guerre," Froissart: Historian (Suffolk: Boydell Press, Rowman & Littlefield, 1981) 137.

à travers le courant littéraire. Il n'est pas rare que des scribes reprennent d'anciennes œuvres pour les re-écrire en prose.[20] Il s'agit donc d'un style littéraire de plus en plus accepté et apprécié.

D'autre part, l'écrivain du quinzième siècle doit être conscient de l'importance d'un nouveau public: celui de la bourgeoisie déjà mentionnée plus haut. Ici encore, Otaka souligne l'importance de cette bourgeoisie qui apporte avec elle une nouvelle conscience des classes. Le public potentiel de l'écrivain s'agrandit et formule de nouvelles demandes. Otaka parle de "prise de conscience de l'individualité."[21] Pour plaire à cette nouvelle audience aux goûts moins raffinés que ceux de l'aristocratie, l'écrivain doit désormais ajouter des détails "réalistes" à son récit, des scènes tirées de la vie quotidienne.

Jusque là, le réalisme en littérature était surtout cultivé dans les fabliaux, un genre qui visait essentiellement à amuser le peuple et la bourgeoisie. Ces petites "nouvelles" plantent des décors accessibles: la campagne, les faubourgs de la ville, la maison d'un paysan ou bien celle d'un bourgeois; et mettent en scène des personnages authentiques: la femme d'un villain, le curé, le juge, le mendiant. La plupart de ces personnages représentent des "types" que l'audience peut plus facilement identifier. Le réalisme en littérature ne se limite

---

[20] Le Lancelot en prose, rédigé au treizième siècle, en est un exemple.

[21] Yorio Otaka, 10.

pourtant pas aux fabliaux. Nous le retrouvons dans le théâtre profane dont la farce est la forme la plus vivante. La farce exploite des thèmes comiques similaires à ceux des fabliaux, tels que l'adultère et la rouerie. Le cynisme des situations est destiné à faire rire une audience fruste, et la farce est dénuée d'intention didactique. Antoine emploie une technique similaire à celle des fabliaux mais il destine son texte, dont la valeur didactique est évidente, à un public beaucoup plus sophistiqué que celui des foires.

Dans Le Petit Jehan de Saintré les détails de la vie quotidienne abondent. Cette fois pourtant, ce n'est plus la paysannerie ou la bourgeoisie qui sont décrites mais la vie de cour. Ce détail ajoute une nouvelle dimension au texte; il "l'anoblit" en quelque sorte. On remarquera que les dialogues entre les personnages sont très "modernes" dans le sens où ils ne sont pas stéréotypés mais traduisent les soucis et aspirations des gens (des nobles en particulier) qui vivaient à l'époque où La Sale écrit. Ces mêmes personnages assument une fonction nouvelle puisqu'ils ne symbolisent plus seulement un type (comme ceux des fabliaux) mais se trouvent également dotés de qualités individuelles. L'auteur leur a donné de riches personnalités. Leur caractère se développe tout au long de l'histoire. Ils sont plus "vrais," ce qui permet au lecteur de s'identifier à eux plus facilement.

Bien qu'étudiée auparavant,[22] Belle Cousine a été négligée puisqu'il n'existe pas d'analyse en profondeur de la

---

[22] Les différents critiques de La Sale citent Belle Cousine à plusieurs reprises lors de leurs analyses. Pourtant c'est

Dame. Pourtant, il s'agit là d'un personnage primordial, non seulement pour le déroulement de l'histoire que La Sale nous conte mais surtout pour une compréhension plus approfondie d'une société charnière entre le moyen âge et la Renaissance. La Belle Dame des Belles Cousines est la victime par excellence des vues misogynes qui dominaient la société des contemporains d'Antoine de la Sale.

Ces attitudes ont été le plus clairement exposées dans un ouvrage populaire du début du quinzième siècle: Les Quinze Joies de mariage. L'auteur inconnu des Quinze Joies nous brosse un tableau pessimiste de la condition matrimoniale. Les quinzes petites scénettes qui décrivent chacune l'une des "joies" qui attendent le pauvre mari ressemblent fort à de petits fabliaux. Le mari est la victime de sa femme-bourreau qui trouve ses complices parmi ses amants ou bien d'autres femmes, ses amies. Ce texte traite non pas des joies mais des déboires qui attendent les futurs époux. Le mari, un brave homme surmené et accablé de soucis est, de surcroît, sans cesse maltraité par sa femme. Celle-ci est bien entendu une coquette, dépravée et cruelle, avide de satisfaire ses sens et ses caprices au détriment de son époux et de toute sa famille. Cette œuvre aurait eu un succès considérable au quinzième siècle. Monique Santucci, dans sa postface à la traduction des Quinze Joies de mariage,[23] suggère que La Sale s'en serait

---

surtout Jehan en tant que héros de ce texte qui les intéresse. Allison Kelly fait exception et suggère l'importance de Belle Cousine dans son article "Problems of a Medieval Title."

[23] Les Quinze joies de mariage. Traduction par Monique Santucci (Paris: Stock-Moyen Age, 1986) 165.

inspiré pour écrire l'un des chapitres de sa Salade. On a parfois même attribué ce texte à La Sale car on peut y retrouver une certaine similarité de ton avec Le Petit Jehan de Saintré. Comme nous le verrons plus tard, Belle Cousine elle-même, en particulier dans la dernière partie du Petit Jehan de Saintré, reprend certaines caractéristiques propres aux femmes des Quinze Joies de mariage. L'infidèle dévoile sa nature frivole, coquette et sensuelle lors de ses escapades avec Damp Abbé, un amant dont le choix ne correspond pas aux critères de la fine amor. Elle a recours à l'hypocrisie et au mensonge pour tenter de déjouer les soupçons de la reine et des autres courtisans. Elle se montre capricieuse, dure et moqueuse vis-à-vis de Jehan de Saintré, et devient alors une héroïne anti-courtoise.

Un autre ouvrage populaire au quinzième siècle reprend ces thèmes anti-courtois. Il s'agit d'une compilation d'histoires courtes, souvent grivoises, parfois même de mauvais goût: Les Cent Nouvelles nouvelles. On a longtemps cru que La Sale avait lui-même participé à la rédaction de cet ouvrage. Il en aurait écrit la cinquantième nouvelle. Les critiques littéraires ont depuis écarté cette hypothèse. En effet, cette nouvelle ne ressemble pas au reste des œuvres de l'écrivain. Il y a une différence notoire de style, de ton et bien sûr de sujet! Les Cent Nouvelles nouvelles reste un texte intéressant à étudier d'un point de vue sociologique car ces historiettes se passent dans des milieux chaque fois différents et décrivent plusieurs professions (nous avons en général affaire à des bourgeois). Les Cent Nouvelles

nouvelles, ainsi que Les Quinze Joies de mariage reflètent sans aucun doute un esprit commun à cette époque de fin du moyen âge où les effets comiques sont en général provoqués par des quiproquos entre les maris cocus, les pères outragés, les amants rusés et des femmes dont le rôle est loin d'être édifiant.

Au lieu de tenter d'expliquer son étrange comportement, maints critiques modernes ont souvent trop hâtivement jugé et de la même manière unanimement condamné la Belle Dame des Belles Cousines. Certains se sont pourtant attachés à étudier la source et la nature de l'ambiguïté de ce texte,[24] ambiguïté en majeure partie générée par cette femme aux deux visages, dont la double personnalité est à première vue déconcertante. Le but de l'analyse qui suit est de voir comment nous pouvons réviser l'interprétation de ce personnage et de prouver que Belle Cousine est en fait le véritable élément dynamique de ce roman.

---

[24] Voir l'article de Peter Nykrog, "Les ambiguïtés du 'Jehan de Saintré'" (Pre)publication 48 (1979).

CHAPITRE PREMIER

BELLE COUSINE, UN PRODUIT DE SA SOCIETE

1. Contexte littéraire

On ne peut véritablement comprendre la portée et la fonction d'un personnage tel que Belle Cousine sans analyser le courant littéraire dans lequel La Sale façonne son personnage. La conception et le traitement des protagonistes correspondent à l'évolution du style littéraire ainsi qu'à l'impact du roman sur les lecteurs. Si l'œuvre de La Sale apparaît différente de ce qui précède, c'est essentiellement par son "actualité" qui la distingue des romans antérieurs. Les premiers romans destinés au public plus raffiné de l'aristocratie sont des adaptations de légendes et mythes gréco-latins. Ils s'inspirent de héros légendaires tels qu'Alexandre ou Enéas et de leurs faits d'armes. Nous y retrouvons des personnages plus grands que réalité, aux qualités exceptionnelles. Le récit de leurs prouesses impressionne les lecteurs tout comme les exploits guerriers des preux chevaliers que nous rencontrons dans les chansons de

geste, deux siècles auparavant. Ces récits suscitent l'admiration des nostalgiques en décrivant les grandes épopées romaines. Cependant, les héros "antiques" sont plus élégants que leurs prédécesseurs. Les rédacteurs de ces ouvrages ajoutent une nouvelle dimension psychologique à leur récit en y incorporant des intrigues amoureuses. Ces romans qui mélangent l'exotisme au merveilleux féerique et aux analyses sentimentales connaissent un vaste succès chez un public aristocratique passionné par la culture antique tout en cultivant un nouvel art de vivre, car ils conjuguent ces deux états d'esprit. Ils forment en quelque sorte une étape entre les œuvres épiques et les romans courtois qui voient le jour peu après.

Chrétien de Troyes décrit un monde de fiction destiné à enflammer les imaginations. La matière de Bretagne utilise le merveilleux[1] ce qui ajoute une dimension magique aux aventures des preux chevaliers. Ses personnages célèbres sont des modèles. Ils projettent un idéal de société. Malgré tout on reste dans le domaine de la légende et le lecteur est transporté dans un monde irréel. Il est donc surtout "spectateur" de ces aventures. Nous sommes loin des anciennes chansons de geste essentiellement basées sur les exploits et la bravoure des chevaliers au combat. La grande majorité de la littérature courtoise est écrite pour des seigneurs autant que

---

[1] Voir, par exemple, les fontaines enchantées et bagues magiques du Chevalier au lion, la chasse au cerf blanc, animal légendaire, dans la forêt aventureuse dans Erec et Enide, le breuvage magique du Cligès.

pour les dames auxquelles elle plaît beaucoup car elles en sont après tout les héroïnes. Elles sont sensibles aux raffinements d'une littérature qui porte autant sur la psychologie amoureuse que sur des descriptions d'exploits guerriers. Et si combats il y a, ils sont en général destinés à impressionner la dame et à gagner ses faveurs. Le combat n'est plus une fin en soi mais un droit de passage pour conquérir l'amour de la belle.

Lorsqu'il rédige Le Petit Jehan de Saintré, Antoine s'inspire de la tradition courtoise et reprend certains éléments auparavant exploités par Chrétien de Troyes. Ainsi, la cour idéale du roi de France que décrit La Sale pourait être une version "moderne" de la légendaire cour Arthurienne. Le roi, dans le Petit Jehan de Saintré, est un souverain sage et respecté de tous comme l'était le roi Arthur. La reine Guenièvre, qui est généralement dépeinte comme belle, bonne, sage et généreuse, est le modèle idéal sur lequel La Sale peut baser le portrait de la souveraine et des autres dames vertueuses de son roman. Guenièvre possède toutes les qualités féminines prisées par la société médiévale à l'exception du Lancelot où elle devient une femme adultère. On peut également penser au Lanval de Marie de France dans lequel la reine tente vainement de séduire le jeune héros. Lorsqu'elle est évincée par ce dernier, Guenièvre devient jalouse et haineuse. Si la reine garde ses traits de courtoisie et de noblesse dans Lancelot, elle apparaît comme une créature trompeuse et traîtresse dans le lai de Marie de France. La "double personnalité" de Guenièvre est l'un des traits les plus

intéressants de ce personnage car elle confirme l'une des croyances communes au moyen âge, à savoir que toutes les femmes sont changeantes et instables.[2] Guenièvre n'échappe pas à la règle générale. De ce point de vue, on peut rapprocher Belle Cousine, dont le brutal changement de personnalité est au premier abord quelque peu déconcertant, de la reine.

D'autre part, en analysant attentivement le personnage de la "bonne" reine Guenièvre l'on s'aperçoit que, si elle est en fait l'équivalent féminin du roi Arthur, sa fonction première est surtout de le représenter et de le seconder en toute chose. Ainsi, l'"autonomie" apparente de Guenièvre peut masquer une certaine passivité. Quand elle agit d'elle-même, c'est toujours selon son époux et la réputation de celui-ci. Guenièvre a une fonction essentiellement statique et lorsqu'elle s'écarte de son "rôle" elle devient une mauvaise femme.[3] Elle perd soudain toutes les qualités qui en faisaient une héroïne courtoise. Dans Lanval en particulier, on observe une dégradation soudaine de la reine qui, par sa médisance, est ramenée au rang d'une femme vulgaire. Cette "démystification" de Guenièvre est nécessaire pour procéder à l'examen de Belle Cousine tout d'abord respectée et adulée,

---

[2] Cette idée est exploitée par André le Chapelain dans la dernière partie de son Traité de l'Amour Courtois traduction par Claude Buridant, (Paris: Klincksieck, 1974). Elle est reprise dans les fabliaux dont les morales préviennent régulièrement les hommes contre le caractère changeant des femmes. Enfin dans Les Quinze Joies de Mariage, œuvre contemporaine du Petit Jehan de Saintré, où le mari: "observe le comportement de sa femme: méchante et changeante" (51).

[3] Référence à Lanval et Lancelot.

puis détrônée lorsqu'elle ose dévier de son personnage initial. Une analyse ultérieure déterminera si les motifs qui incitent la Dame à changer d'attitude trouvent en partie leur source dans la frustration d'un rôle trop statique comme celui de la reine Guenièvre traditionnelle.

Le modèle de la société courtoise que décrit Chrétien de Troyes est proche de la vision idéaliste de La Sale. C'est un monde où les chevaliers, quand ils ne tournoient pas, font la cour aux dames. Les récits de leurs aventures sont basés sur les éléments hiérarchiques traditionnels de la société féodale: les chevaliers les plus valeureux sont choisis pour aller combattre les ennemis du roi Arthur. Chaque nouvel exploit leur apporte la gloire, la reconnaissance du souverain et sa protection. Ils deviennent également les chevaliers les plus prisés de la cour, ceux auxquels les dames rêvent d'appartenir. Car l'une des nouveautés de ces romans est l'introduction de l'amour courtois. La femme prend alors une nouvelle dimension. Jusqu'alors, elle n'occupait pas de place majeure dans la littérature (nous pensons à la fiancée de Roland, Aude, qui n'est que brièvement mentionnée à la fin de la Chanson de Roland lorsqu'elle tombe morte en apprenant la mort de son ami. Sa mort soudaine est une preuve d'amour mais aussi de la fragilité des femmes et de leur caractère émotif).

Au douzième siècle, les auteurs et leur public reconnaissent l'importance du personnage féminin au niveau d'une intrigue en grande partie basée sur les sentiments amoureux des protagonistes. La dame, tout d'abord négligée, se retrouve idéalisée et son rôle traditionnel est en quelque

sorte "renversé". Elle est placée sur un piédestal, en position de supériorité vis-à-vis de son ami ou amant. Celui-ci doit obéissance à sa maîtresse au même titre qu'un vassal à son seigneur.[4] L'amour courtois suit les principes de la hiérarchie féodale. En théorie, la dame est le "détonnateur" de l'amour car c'est elle qui le provoque. Pourtant, elle est toujours limitée à un rôle passif puisque c'est en général sa vue ou même simplement la mention de son nom[5] qui provoquent l'intérêt du chevalier. C'est à lui qu'il appartient de courtiser la dame et non le contraire.[6] Pour lui plaire, le jeune amant devra se distinguer dans les tournois et les combats. Ses prouesses seront récompensées par l'amour de son amie. Il s'agit en principe d'un amour platonique. A travers ce thème de l'amour courtois, toutes les qualités chevaleresques sont exaltées.

Les valeurs traditionnelles de la société médiévale qui veulent que la femme soit soumise à l'autorité masculine semblent désormais renversées. Pourtant, ne s'agit-il pas d'un cliché? Car il faut rappeler que la plupart de ces textes sont rédigés par des hommes. Si l'on part du principe que la

---

[4] Lancelot accepte de se couvrir de honte en montant dans la charrette, symbole d'ignominie. Il sera confronté au mépris de tous pour l'amour de sa dame puisque c'est l'une des épreuves qu'elle choisit de lui infliger.

[5] Dans Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole de Jehan Renard, (Paris: Champion, 1977), l'empereur Conrad est séduit par le nom de la sœur de Guillaume que l'on vient de lui décrire. C'est ainsi qu'il tombe amoureux de "Liénor" qu'il n'a jamais vue.

[6] Or, dans le cas du Petit Jehan de Saintré, c'est Belle Cousine qui séduit le petit page.

création littéraire féminine est l'objet d'une construction masculine, on est en droit de s'interroger sur la valeur significative de ces personnages féminins. Celui de la dame courtoise trouve sa source dans la psychologie masculine. Il est basé sur une éthique forgée au sein d'une société patriarchale. Ce personnage féminin est modelé selon des besoins masculins complexes: le premier but des écrivains est d'obliger leurs protecteurs (ou protectrices) et leur public en flattant le goût du moment pour la littérature courtoise qui correspond à un nouvel art de vivre. Mais surtout l'utilisation fréquente d'un "type" de femme doté de qualités bien précises plutôt que d'un personnage individualisé permet à l'auteur de proposer une "norme". La dame courtoise devient un modèle. Ce personnage projette une image positive sur ses comparses "réelles" (c'est-à-dire sur le public féminin). Elle leur montre l'exemple à suivre. Les personnages féminins qui, au contraire, pour les besoins du récit, s'écartent du modèle initialement proposé deviennent problématiques.[7] Un traitement négatif de l'image de la femme contient un message didactique latent et les lectrices auront une tendance naturelle à vouloir imiter ou ressembler aux "bonnes" héroïnes courtoises. Fisher s'interroge sur la manière dont les femmes étaient influencées par leur modèle littéraire: "we must ask--although this is a question we can probably never answer: in what ways did these textual constructions of women influence women's

---

[7] Ce qui est le cas de Belle Cousine.

conceptions of themselves?"[8] Cette création d'un mythe féminin, qui sert-elle en premier lieu? N'est-elle pas fondée sur un intérêt purement masculin? La littérature courtoise séduit la gent féminine car elle lui attribue un pouvoir qu'en réalité elle est loin de posséder, tout en satisfaisant les fantasmes des hommes (que ce soit les auteurs ou bien les lecteurs et les auditeurs). Car la dame courtoise, même idéalisée, n'en reste pas moins un objet sexuel convoité par le jeune chevalier. On peut sans doute établir un parallèle entre la conquête amoureuse et une conquête guerrière où la victoire du chevalier entraîne la capitulation de la dame. Ce pouvoir que l'idéologie courtoise octroie à cette dernière serait donc plus fictif que réel. Prisonnière inconsciente d'une écriture masculine, la femme ne tombe-t-elle pas en état de subjection culturelle tout comme dans la vie réelle?

Tout le cérémonial de la fine amor doit faire l'objet d'un "décodage" car, derrière la façade romantique de ce "jeu", se cache une mentalité fondamentalement misogyne. L'exaltation de la dame n'est d'ailleurs le fait que d'une très petite partie de la société puisqu'il n'existe pas en dehors de l'aristocratie. Les autres genres littéraires qui sont accessibles à un public plus fruste, notamment les fabliaux, se montrent plus agressifs envers les femmes tout en les replaçant dans un contexte plus proche de la réalité quotidienne. Georges Duby explique ce culte de la dame par un besoin de maîtriser les chevaliers célibataires en mal de

---

[8] Sheila Fisher, 7.

terre et d'épouse. L'idéal courtois aurait pour fonction d'apaiser les frustrations de "la jeunesse aristocratique dans la France du XIIème siècle: une meute lâchée par les maisons nobles pour soulager le trop plein de leur puissance expansive, à la conquête de la gloire, du profit et de proies féminines."[9] Malgré tout, la dame reste une proie pour le jeune homme qui doit déguiser ses ardeurs sous des discours galants. Si la conquête de la dame requiert des artifices courtois, son résultat proclame la victoire ultime de l'homme sur la femme. Cette supériorité féminine ne serait donc qu'un leurre. La lecture du Petit Jehan de Saintré confirmera cette analyse car en contrecarrant l'étiquette de la fine amor et en renversant les rôles de la dame et de l'amant, Belle Cousine suggère une autre forme d'"égalité" sexuelle qui sera jugée inacceptable par ses pairs.

Le Petit Jehan de Saintré est rédigé dans la même veine que les romans courtois du treizième siècle. Cependant, La Sale choisit d'utiliser une autre "technique." Certes, il écrit de la fiction mais il désire avant tout se mettre à la portée de son audience. Ainsi, le héros de son roman est un chevalier qui aurait bel et bien existé au quatorzième siècle: "Jehan, aisné filz au seigneur de Saintré en Thoraine" (2). L'auteur se sert d'un personnage renommé[10] pour donner plus de

---

[9] Georges Duby, La Société chevaleresque (Paris: Flammarion, 1988) 142.

[10] Froissart dans ses Chroniques, mentionne Jehan de Saintré. Allison Kelly, "Abbreviation and Amplification", suggère que La Sale aurait lu ce texte et se serait inspiré de la description du personnage pour son roman. Charles A. Knudson, "The Prussian Expedition in Jehan de Saintré," Acta

poids à son ouvrage. Il choisit également de donner un contexte véridique à son histoire. Celle-ci se passe à la cour de France "ou temps du roy Jehan de France, fils aisné du roy Phelippe de Valois" (2). Il s'agirait donc de Jean II dit "le bon."[11] C'est une cour qui est à la fois tout aussi prestigieuse que celle d'Arthur et qui a le mérite d'être réelle. Ceci doit permettre aux lecteurs de mieux s'identifier aux personnages du roman. La Sale ajoute un élément authentique à une histoire qui est par ailleurs purement fictionnelle. L'écrivain reprend donc certaines constantes auparavant employées par Chrétien de Troyes: la figure patriarchale du roi, l'image protectrice d'une reine bonne et sage, mais surtout l'atmosphère des romans courtois. Le Petit Jehan de Saintré est en effet entièrement basé sur l'existence du système courtois, puisque c'est lui qui permet la rencontre et la liaison entre les deux principaux protagonistes. Cependant, La Sale replace ces éléments dans un contexte plus proche de ses lecteurs et confère à son récit un caractère crédible en l'agrémentant d'une foule de détails qui étaient absents des romans précédemment cités. La description

---

Neophilologica 11 (1973) ajoute que La Sale aurait employé les mêmes mots que Froissart pour décrire Saintré, "le plus vaillant des chevaliers de France."

[11] Pourtant, d'après Allison Kelly, le texte du Petit Jehan de Saintré serait truffé d'erreurs historiques: "Inaccuracies crop up throughout the work: 'Bonne de Bouesme' mentioned as queen, died before she was even crowned, and *Saintré*'s great crusade to fight the Saracens has no factual counterpart. In addition, Saintré was a grown man by the time Jean was king, while in La Sale's work, he is still a child" (134).

détaillée des costumes,[12] l'importance des couleurs, les comptes rendus très minutieux du déroulement de chaque tournoi, et surtout des dialogues réalistes, ajoutent à la véracité du texte.

2. Contexte social

Il s'agit désormais de définir la Belle Dame des Belles Cousines dans un contexte social. Chaque forme de littérature, du roman courtois aux fabliaux, décrit certains protagonistes féminins et les juge selon leur appartenance à telle ou telle classe de cette société.[13] C'est en effet en fonction de l'importance de leur statut social que la société médiévale analyse et traite ses personnages. Une aristocrate est souvent dotée de qualités positives. C'est un personnage important du point de vue de l'intrigue car sa présence doit motiver le chevalier et l'aider à accomplir nombre de prouesses. Une bourgeoise ou une paysanne est plutôt percue comme une femme terre à terre et commune. Elle est rarement épargnée par "les

---

[12] Madeleine Lazard, "Le costume dans Le Petit Jehan de Saintré," Studi Francesi 78 (1982), analyse la valeur sociale et symbolique du costume dans ce texte et remarque que "Les énumérations et descriptions des costumes et des parures y occupent près des deux tiers de l'ouvrage et confèrent à celui-ci une incontestable valeur de documentaire" (457).

[13] Paysannes et bourgeoises rusées, roublardes et menteuses dans les fabliaux, contes et farces; aristocrates belles, bonnes et cultivées dans les romans courtois sont des "types" classiques. Chaque femme qui s'écarte de son stéréotype ou du rôle qui lui est traditionnellement assigné devient un élément problématique du texte.

lieux communs de l'antiféminisme. La dame est autoritaire, dépensière, capricieuse, menteuse, hypocrite, frivole, coquette, sensuelle, 'gloute' (IX), infidèle, jalouse et rusée."[14] La personnalité de ces femmes étant souvent fonction de leur rang et de leur milieu, le lecteur ne rencontre pour la plupart que des stéréotypes féminins. Le roman d'aventures ou roman courtois s'attache surtout à nous décrire la femme de la haute société. C'est le cas de Belle Cousine qui appartient à la noblesse. Elle est proche de la reine dont elle est apparemment la cousine, et elle évolue dans un milieu privilégié puisqu'elle est placée dans le contexte traditionnel du système courtois. Belle Cousine, bien que sujette de sa souveraine, est un personnage plus important que celui de la reine du point de vue de l'intrigue car cette dernière n'est que très peu présente dans le texte.[15] C'est Belle Cousine qui est l'héroïne du roman. La Sale l'a donc dotée des plus hautes qualités. Sa grande beauté, son autorité en matière d'amour courtois et son expérience ne sont contestées par personne puisque ce sont là les attributs typiques de toute héroïne de roman courtois.[16]

L'auteur nous la présente de manière très brève: "En cellui temps, en la court de la royne Bonne de Bouesme, femme dudit roy Jehan, avoit une assez josne dame vesve qui des

---

[14] Monique Santucci, Postface aux Quinze joies de mariage 155.

[15] L'importance des brèves apparitions de la reine sera analysée plus tard dans ce chapitre.

[16] En particulier de la reine Guenièvre dans les romans de Chrétien de Troyes.

Belles Cousines estoit" (3). Cette présentation est doublement intéressante, tout d'abord par sa concision, et ensuite par son apparente simplicité. Le lecteur ne peut s'empêcher de remarquer que La Sale avait auparavant rédigé tout un paragraphe pour présenter Jehan de Saintré. Toutes les vertus du jeune homme y sont longuement répertoriées. En une trentaine de lignes, c'est la vie entière de notre héros qui est résumée:

> Un très gracieux jouvencel nommé Jehan, et aisné filz au Seigneur de Saintré en Thoraine aussi. Lequel jouvencel par sa debonnaireté vint en grace au roy, et tellement qu'il le voult avoir, et, car il estoit encore bien josne, le ordonna a estre son paige, seullement aprés lui chevauchier, et le surplus servir en sale comme ses autres paiges enfens d'onneur. Lequel Jehan de Saintré sur tous les autres paiges enfens d'onneur servoit chascun a table ça et la tres diligenment et assez plus que nul des autres, et especialement les dames en tous les plaisirs et services que elles lui commandoient, a son pouoir. Du surplus, selon son aige de xiij ans, estoit tres habille et hardy valeton, fust pour chevauchier un bien rigoureux coursier, fust a chanter ou a dansser, a jouer a la paulme, a courir, a saillir, et a tous autres essais et esbas que il veoit aux hommes faire: a tout se vouloit joieusement emploier, combien que sa personne estoit et fust tousjours linge et menu, mais son cuer estoit entre les autres tout fer et achier. Par lesquelles habilitez, doulceurs, courtoisies et debonnairetez estoit si tres amé et loé du roy, de la royne, des seigneurs, des dames et de tous tant que chascun disoit et jugoit que vraiement il seroit un des renommez gentilz hommes de France se il vivoit. Et vraiement ainsi fut il car a son trespassement de ce monde il fut tenu des chevaliers le plus vaillant, ainsi que d'une partie de ses faiz cy aprés l'istoire fera mencion (2).

Ce déséquilibre frappant entre les présentations de nos deux protagonistes révèle d'une part la préférence marquée de l'auteur pour son personnage masculin et suppose l'importance accordée à ce dernier du point de vue du roman; d'autre part,

il suggère un mépris certain de la part de l'écrivain pour Belle Cousine.[17] Toutefois, en brossant un tableau très complet de la personnalité du petit Jehan de Saintré et en nous révélant les grandes lignes de sa vie dès le début du roman, l'auteur annule toute possibilité d'effet de surprise. Le lecteur connaît déjà le destin de son héros. Ce faisant, La Sale confère au jeune homme un rôle stabilisant. Chaque nouveau pas en avant du héros et chaque nouvelle conquête seront acceptés et attendus comme un état de faits. D'un côté, Jehan de Saintré est un personnage limité car il ne peut plus s'écarter de son rôle. Sa vie est toute tracée.

> Ainsi nous savons DEJA comment l'histoire se terminera: la fin du récit est dite avant que le récit lui-même soit commencé. Tout intérêt anecdotique est ainsi éliminé: le roman se jouera dans le remplissage vie-mort et ne sera qu'une inscription d'ECARTS (de surprises) qui ne détruisent pas la certitude de la boucle thématique vie-mort qui enserre l'ensemble.[18]

En chantant dès la deuxième page de son roman les louanges de Jehan de Saintré, l'écrivain lui donne l'assurance d'un avenir brillant et la révélation du "succès" après la mort et, du même coup, il fige Saintré. Il lui ôte la possibilité de véritablement étonner le lecteur. Ce dernier continue à admirer les exploits du jeune chevalier mais il n'en est pas vraiment surpris. Les effets en sont donc quelque peu

---

[17] Le portrait élogieux de Belle Cousine n'est là que pour masquer sa bassesse inhérente. En "découvrant" le vrai caractère de la Dame dans la dernière partie du récit, La Sale annule toutes les qualités qu'il lui avait tout d'abord octroyées.

[18] Julia Kristeva, Le Texte du roman (Paris: Mouton, 1976) 45.

amoindris. Si la surprise n'est pas primordiale pour justifier l'importance du jeune héros, l'absence de surprise permet à l'auteur de créer un déséquilibre qui accentue celle provoquée par Belle Cousine au deux-tiers du roman.

La Sale traite Belle Cousine d'une manière radicalement opposée à Jehan de Saintré. Nous ne savons que très peu de choses d'elle, pas même son nom. Ce désir de ne pas révéler l'identité de l'héroïne a pour effet de piquer notre curiosité. Belle Cousine est immédiatement entourée de mystère; elle nous est présentée comme une énigme:"mais de son nom et seignorie l'istoire s'en tait, a cause de ce que aprés pourrez veoir" (3). Lors du départ de Belle Cousine pour la province La Sale utilise la même phraséologie: "Or nous fault yci laissier le nom du pays, de la terre et de son hostel ou elle aloit, car l'istoire s'en tait pour aucunes causes et choses qui aprés viendront" (243). Tout en préservant l'anonymat de son héroïne, il suggère sa future conduite scandaleuse. A la lecture de ces quelques lignes les soupçons des lecteurs sont éveillés. C'est pourquoi La Sale ne distille ses informations qu'au compte goutte. Il crée un effet de "suspense." La nature de Belle Cousine se découvre au fur et à mesure du livre. L'écrivain joue sur la surprise. La Dame provoque un coup de théâtre au deux-tiers du roman en quittant la cour, et indirectement à la fin du récit au moment où Saintré dénonce son infamie. Nous observons donc une évolution importante de ce personnage féminin et nous sommes tentés de délaisser Jehan de Saintré sans grand intérêt pour examiner de plus près Belle Cousine pour mieux la découvrir, puisque

chaque épisode semble nous montrer une nouvelle facette de son caractère. C'est la nouveauté tout autant que l'instabilité de ce personnage féminin qui le rendent passionant. Si la Belle Dame des Belles Cousines n'est pas autrement nommée, c'est peut-être également que La Sale a l'intention de créer un nouveau "type" de personnage féminin. "La Belle Dame des Belles Cousines" indique à la fois le rang, le sang royal, et la beauté (qualité qui, comme nous le faisions remarquer précédemment est presque obligatoire lorsqu'il s'agit d'une aristocrate). En lui donnant un titre très complet, plutôt qu'un nom, La Sale situe très exactement son héroïne dans la société féodale.

Paradoxalement, et malgré sa brièveté, la description qui suit de Belle Cousine est plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. Sous les quelques épithètes soigneusement choisis, le lecteur peut discerner la négativité de La Sale à l'égard de Belle Cousine. La restriction de l'adverbe "assez" sur l'adjectif "josne," par exemple, lui ôte la fraîcheur que l'on attribuerait à une jeune femme innocente. Elle est, malgré tout, encore jeune ou bien La Sale veut-il suggérer qu'elle ne l'est plus tellement? Quoi qu'il en soit, ces deux mots accolés ne sont pas flatteurs. Ils situent Belle Cousine entre deux âges et renforcent l'impression de vague qui l'entoure. Le substantif "dame" implique l'appartenance de celle-ci à l'aristocratie. Enfin, elle est "vesve" de son état, ce qui semble dans ce texte lui conférer une certaine liberté.

Pourtant, dans la société médiévale traditionnelle la femme, qui est par essence soumise à l'homme, est également la propriété d'un homme. En effet, elle ne cesse d'appartenir à un père ou à un frère que pour tomber sous la dépendance de son époux. Veuve, elle est encore dépendante du roi, qui peut la remarier à qui il le désire. Le veuvage n'est en aucune façon une libération automatique. A l'époque de La Sale, cet état de faits semble cependant avoir subi une certaine évolution. Dès le quatorzième siècle les veuves aristocrates qui possèdent une certaine fortune jouissent, il est vrai, d'une plus grande liberté. Shulamith Shahar ajoute:

> once she was widowed she was no longer forced to accept the authority of another and . . . her full authority was restored. As an adult woman, she did not return to the shelter of her father or brothers, and it may be assumed that her married years had rendered her immune to their intervention in her life. In other words she almost certainly enjoyed not merely legal independence but also a relatively broad degree of freedom in her everyday life.[19]

Belle Cousine échappe au traitement traditionnel des veuves. Mais cette pseudo-liberté que La Sale lui octroit ne lui garantit pas le droit d'agir à sa guise et de choisir son style de vie sans risque d'être jugée. L'écrivain insiste sur les raisons pour lesquelles Belle Cousine a décidé de ne pas se remarier: "onques puis qu'elle fut vesve a mary ne se voult acompaignier" (3). Selon La Sale, cette décision de la Dame est fort louable, si c'est pour suivre l'exemple de certaines

---

[19] Shulamith Shahar, The Fourth Estate (Cambridge: Cambridge UP, 1983) 95.

"vrayes vesves" de l'antiquité, celles "qui aprés le trespas de leurs premiers maris jamais plus ne vouloient se remarier, ains, pour la tresgrant et loiale amour qu'elles leur portoient, vouloient garder l'honnesteté et entiere chasteté" (3). Pour mieux illustrer sa remarque, l'auteur s'inspire de plusieurs exemples tirés entre autres du livre de Saint Jérôme. En conclusion, cependant, La Sale choisit de conter au lecteur cette autre histoire qui met en scène une femme aux vingt-deux maris qui ne survécut pas à son vingt-troisième époux, lui-même déjà veuf vingt fois. Et toute la ville de Rome de rire et se réjouir en "criant par tout: 'Vive! vive Palmo, qui a desconfit la femme aux xxij maris!'" (5).[20] Si la femme dans cette anecdote est durement jugée pour s'être tant de fois mariée, l'homme, lui-même coupable d'un "crime" identique puisqu'il est désormais vingt-et-une fois veuf, jouit de la sympathie générale. L'emploi du participe passé "desconfit" prouve qu'il s'agit d'une lutte sans merci entre les deux sexes et que La Sale de toute évidence se range du côté des hommes.

Ainsi, après avoir indirectement chanté les louanges de la Dame, La Sale ajoute intentionnellement à son récit une note ironique sans sembler remarquer l'absurdité de l'histoire qu'il a choisie pour illustrer le caractère volage des femmes. Ce dernier exemple annule pourtant par sa négativité les

---

[20] On notera la misogynie flagrante de cette histoire qui, par ailleurs, tient plutôt du fabliau. Le fait que La Sale ait tenu à citer cet exemple laisse supposer le même état d'esprit chez notre auteur.

exemples précédents, car le lecteur reste bien entendu sur cette dernière impression de "l'infidélité" notoire des veuves pressées de se remarier, leur époux à peine enterré. C'est une façon détournée pour l'auteur de suggérer que Belle Cousine n'est peut-être pas de ces veuves vertueuses. En la comparant plus haut à ces "vrayes" veuves , il implique que Belle Cousine, au contraire, ne possède pas les motifs nobles de ces femmes modèles. C'est une "fausse" veuve (!) qui entend peut-être bien profiter de son veuvage aux dépends de la mémoire de son défunt mari. La Sale avait même ajouté que tout ce que Belle Cousine désirait faire, c'était de "sembler" (ressembler) à ces veuves, ce qui pourrait indiquer une nature trompeuse, mais qui insiste surtout sur l'importance du "qu'en dira-t-on" dans une société du paraître. Cependant, il faut noter que c'est la Dame qui a fait ce choix de ne pas se remarier et qu'il n'est nulle part question dans le texte de contrarier ce choix.[21] Ceci traduit un esprit d'indépendance ainsi qu'une force de caractère probablement fort mal vus chez les femmes à cette époque que l'on poussait à se remarier car, en retombant sous la dépendance d'un époux, elles étaient malgré tout plus faciles à contrôler.

> The authors of didactic literature regarded the remarriage of a widow as a natural phenomenon. . . . Feudal lords sometimes brought pressure to bear on noble widows to remarry, while lords of the manor sometimes exerted that pressure on peasants' widows, thereby infringing on their freedom . . . [since the widow] almost certainly enjoyed not

---

[21] Ni le roi ni la reine ne poussent Belle Cousine à reprendre un époux.

merely legal independance but also a relatively broad degree of freedom in her everyday life.[22]

3. Marginalité de Belle Cousine

Dès le début du récit, l'auteur évoque certaines failles dans le caractère de Belle Cousine. Son désir de trouver le jeune homme parfait à former n'est pas un thème étranger à la société courtoise;[23] pourtant, chez Belle Cousine, il tourne à l'obsession: "par maintes fois se pensa qu'elle vouloit en ce monde faire d'aucun josne chevalier ou escuier un homme renommé, et en celle pensee s'arresta totalement" (6). Belle Cousine, qui n'a apparemment d'autres pensées en tête, fait preuve d'un certain acharnement lorsqu'il s'agit de sélectionner ledit jeune homme.[24] Son choix arrêté sur le petit Jehan de Saintré, il s'agit pour la Dame d'aborder celui-ci en public. Cette première rencontre est problématique puisque personne ne doit soupçonner l'intérêt qu'en réalité Belle Cousine porte au jeune garçon. Il faut pourtant dès à

---

[22] Shulamith Shahar, 94-95.

[23] André le Chapelain dans son Traité de l'amour courtois encourage la formation de jeunes hommes par des dames courtoises.

[24] Guy Mermier, "Le Message Paradoxal du Petit Jehan de Saintré à courtoisie et à chevalerie au XVe siècle," Studi Mediolatini e Volgari 26 (1978-79), parle de "l'intensité du calcul chez Belle cousine" (148). Pourtant le texte de La Sale suggère tout au plus un esprit d'observation, de psychologie et une certaine sagacité, car Belle Cousine choisit en effet le meilleur candidat possible.

présent y noter le ton agressif de Belle Cousine. Sa tendance à la raillerie et un langage parfois dur et méchant[25] laissent soupçonner une personnalité difficile. C'est à ce moment-là qu'elle permet au lecteur pour la première fois d'entrevoir sa double personnalité. L'héroïne courtoise ne joue plus son rôle convenablement. Son agressivité la rend anti-courtoise, tandis que Jehan apparaît terrorisé. Nous observons là un phénomène d'individualisation des protagonistes de cette histoire, puisque tous deux dévient du rôle stéréotypé que leur assignait la tradition courtoise. L'attitude brutale et quasi-masculine de la Dame contraste avec celle des héroïnes courtoises, assiégées par leurs jeunes amants. Quant au petit Jehan, il n'est de toute évidence pas préparé à jouer ce rôle-là.

La Sale va graduellement dévoiler les autres travers de son personnage principal féminin. Les signes avant-coureurs du scandale de la deuxième partie du roman sont présents dès le début du récit mais c'est au lecteur de les déchiffrer.[26] Ainsi la conduite de Belle Cousine n'est-elle pas totalement

---

[25] Se référer à la première rencontre "officielle" entre les deux protagonistes. Celle-ci fera l'objet d'une étude plus approfondie dans le chapitre 3.

[26] La vivacité de Belle Cousine, son ton souvent moqueur et sarcastique, son autoritarisme envers le petit page mais aussi toute sa suite, son "mauvais caractère" lorsqu'elle s'aperçoit que Jehan ne veut toujours pas dévoiler le nom de sa "dame de cœur", sa tendance au sadisme qui devient de plus en plus évidente lors de ses entrevues avec Saintré, son recours au secret et au mensonge durant toute leur liaison, sont autant de signes que nous retrouverons amplifiés lors de l'épisode de l'abbaye.

inattendue pour qui a su prêter attention à ce personnage dès le début du récit.

Les éléments qui en font une héroïne à part sont nombreux. Nous avons affaire à une femme indépendante financièrement, qui possède des terres où elle choisira de se retirer après le départ de Saintré. Or, il convient de montrer comment et pourquoi l'attitude de la Dame change d'une façon aussi extrême selon le milieu dans lequel elle évolue. A la cour de France, elle mène une existence privilégiée. Le palais symbolise l'ordre et les traditions féodales car c'est là qu'elles sont le mieux préservées. Au niveau hiérarchique, Belle Cousine se trouve juste au-dessous de la reine puisqu'elle est du même sang. Son rang lui concède donc une grande autorité sur tout autre que sa souveraine. Elle est elle-même entourée de suivantes qui la servent et font office de confidentes. Elle est riche, belle, et mène une existence oisive, entrecoupée de somptueux banquets, de fêtes et de tournois auxquels elle est tenue de paraître. Cette obligation tacite d'assister à toutes les manifestations sociales de la cour est révélatrice de la position qu'occupent les femmes dans la société aristocratique médiévale. Il semble qu'à bien des égards les femmes nobles n'aient souvent eu qu'une fonction purement décorative; du moins c'est ainsi qu'elles apparaissent dans la plupart des romans courtois.[27] Ce rôle

---

[27] Madeleine Lazard confirme ceci dans son article et elle ajoute: "Il semble que le rôle de la femme se soit borné alors à celui de spectatrice ou d'inspiratrice de l'univers chevaleresque" (458).

décoratif implique une attitude passive en contraste avec le rôle actif joué par les hommes et les femmes de conditions plus basses.[28] Belle Cousine doit rester à la cour pour servir la reine dont elle est également l'amie et la confidente. Ses activités quotidiennes consistent, entre autres, à assister au coucher de la reine ainsi qu'à son "atourner" (91). Lorsqu'elle désirera s'éloigner de Paris, elle devra prétexter une maladie et demander la permission à Bonne de Bouesme de quitter la cour.

On discerne très rapidement chez Belle Cousine une frustration. Sans doute se sent-elle confinée dans cette existence privilégiée. La littérature médiévale est pleine de ces femmes enfermées, privées de liberté.[29] Dans le cas de Belle Cousine, il s'agit d'un manque de liberté beaucoup plus subtil. Le palais est une tour dorée où notre héroïne mène une existence fastueuse mais limitée par l'étiquette de la cour, le respect hiérarchique (l'obéissance au roi et à la reine) et le respect des convenances. Pour mieux illustrer cet état de choses, Eileen Power rapporte les paroles de la Duchesse de Brunswick sur son lit de mort. Au prêtre qui allait lui donner l'absolution, elle confirma l'assurance qu'elle avait

---

[28] Les bourgeoises et surtout les femmes de villains n'appartiennent pas à une société oisive. En conséquence, leurs qualités féminines sont altérées. On se moque de la beauté et on n'a que faire de l'instruction, pourvu que la femme qui partage les responsabilités du foyer avec son époux soit bonne épouse, robuste et travailleuse!

[29] Plusieurs héroïnes chez Marie de France sont emprisonnées dans un château ou bien dans une tour par un vieux mari jaloux (voir Yonec) ou bien par un père trop possessif.

d'accéder au Paradis bien qu'elle ait vécu une existence privilégiée:

> Why should I not now go to heaven? I have lived here in this castle like an anchoress in a cell. What delights or pleasures have I enjoyed here, save that I have made shift to show a happy face to my servants and gentlewomen? . . . Have I not been in this castle even as it were in a cell?[30]

Soumise à l'obligation de jouer un rôle, celui de la dame courtoise, Belle Cousine est enfermée dans son personnage. Plus le rang hiérarchique est élevé, plus importantes sont les contraintes et responsabilités sociales associées à ce rang. Belle Cousine est donc obligée de donner une image d'elle-même qui ne correspond pas nécessairement à ce qu'elle est réellement. Le lecteur devient peu à peu conscient de l'hypocrisie des situations, hypocrisie qui est en particulier traduite par le discours de Belle Cousine. Le langage codé que la Dame doit employer pour rester courtoise est à plusieurs reprises en contradiction avec certaines attitudes outrées de celle-ci: elle parle à voix très haute ce qui laisse transparaître son agressivité et son discours est souvent empreint de sarcasme.

L'éloignement de la cour correspond à un désir de respirer, d'être délivrée de ces contraintes. Il est aisé d'imaginer ce que la routine quotidienne pouvait avoir d'ennuyeux. Pour pouvoir partir de la cour, Belle Cousine doit recourir à un subterfuge. Néanmoins, sa maladie n'est peut-

---

[30] Eileen Power, Medieval Woman (Cambridge: Cambridge UP, 1975) 36.

être pas feinte, et le lecteur peut penser qu'elle est le résultat de l'absence et désobéissance de Saintré. Belle Cousine a en effet tous les symptômes d'une dépression:

> *Du grand dueil de Madame et de son departement de la court.*
>
> Madame, qui est ainsin demeuree seule d'ami, ne voit bahours, joustes, dansses, chasses ne autres deduis ou son cuer puist prendre plaisir. Et quant elle voit les amans per a per deviser et jouer ensemble, lors renouvellent toutes douleurs en son cuer et tant que en ceste langoreuse vie s'est ahurtee tellement qu'elle en a laissié le mangier et le boire pour jeuner et le dormir pour le veillier et tellement que peu a peu sa tres vive face coloree s'est changie en tres pale couleur, dont chascun s'esmerveilloit (240).

C'est grâce à la complicité du médecin, "maistre Huis," qu'elle obtient la permission de partir pour deux mois. Une fois loin de la cour, Belle Cousine qui cherche à se faire oublier omet d'envoyer de ses nouvelles. Les deux mois étant écoulés, elle reçoit des messages de la reine lui enjoignant de rentrer à Paris au plus tôt. Il est d'abord difficile à la Dame d'ignorer les requettes de la souveraine. Pourtant, au fur et à mesure que son identité propre s'affirme, loin du palais, elle cesse de se préoccuper des souhaits de la reine. La séparation physique entraîne donc une séparation spirituelle. La Dame oublie les liens qui l'attachent à la cour. Soudain dédaigneuse des conventions courtoises, elle reçoit fraîchement Maistre Julien, le secrétaire de la reine:

> Et quant Madame par sa grant diligence pour soy au plus tost delivrer de maistre Julien incontinent lui bailla sa responce et dist sa creance telle qu'il lui plust et lui fist assez bonne chiere de faire boire de son vin sans plus (260).

Elle n'offrira pas l'hospitalité au "chevaucheur," porteur du second message de la souveraine, message auquel elle daigne à peine répondre. A ce niveau de l'intrigue Belle Cousine se sent plus sûre d'elle-même. Elle n'éprouve donc plus le besoin de recourir aux prétextes ni aux mensonges pour agir selon son désir. Cette nouvelle assurance garantit sa liberté momentanée.

C'est ici que le lecteur mesure l'importance de la tutelle de la souveraine sur sa cousine. La reine a une fonction presque maternelle sur ses sujets et Belle Cousine lui doit obéissance. Ne pas répondre au message de la reine constitue un manquement à ses obligations de la part de la Dame. Elle court le risque de tomber en disgrâce, ce qui lui rendrait toute existence au palais difficile sinon impossible. Elle est sans aucun doute consciente de ce fait puisque, lors de l"apprentissage" du jeune Saintré, elle avait maintes fois insisté sur l'importance d'une bonne relation avec les souverains ainsi qu'avec les autres courtisans:

> Mon ami et mon cuer, je apparçoy que Monseigneur et Madame, la merci Dieu, aussi, vous ont bien en grace. Il nous fault penser que vous vous y puissiez bien entretenir, laquelle chose est en court tres forte par le faulz parler des envieux (71).

Si Jehan de Saintré a bien retenu et mis à profit les enseignements de sa Dame, celle-ci semble les avoir oubliés! Cette attitude provoque d'ailleurs le courroux de la souveraine, ce qui obligera enfin Belle Cousine à obtempérer et rentrer à Paris:

> La royne, tres desplaisante qui ja des nouvelles presentoit, . . . leur dist que dezja l'avoit elle fait et escript par deux messaiges . . . et que vraiement venist quant elle vouldroit, mais jamais ne l'en escriproit.
> Messeigneurs, qui comprindrent bien le parler de la royne qui tresmal contente d'elle estoit, ly escriprent et envoierent l'un de leurs beaus peres. Lors fut a Madame mortel force et desplaisance de laissier son confesseur et donner jour qu'elle seroit a la royne sans point faillir (300).

Le poids de l'autorité royale se fait d'autant plus sentir que la Dame n'avait jusque là pas semblé se préoccuper des réactions de la reine. Si Belle Cousine décide de quitter Damp Abbé pour retourner à la vie de cour, c'est parce qu'elle est consciente de son appartenance à une aristocratie en dehors de laquelle elle ne peut véritablement exister. Ignorer la colère de la reine équivaudrait à long terme à une renonciation aux privilèges de sa classe sociale.

4. Rebellion de Belle Cousine

Nous pouvons établir un parallèle entre la rebellion du petit Jehan envers sa Dame et celle de la Dame envers sa reine. Belle Cousine dans la première instance, ainsi que la reine, sont toutes deux des figures maternelles, mais les deux formes de révolte ont des raisons et des buts différents. Jehan voudrait prendre seul l'initiative de ses futures prouesses. Le jeune homme a déjà fait ses preuves. Son courage et son talent sont reconnus de tous à la cour et personne ne sait que la Dame seule est l'instigatrice des faits et gestes de Saintré. Jehan n'est plus l'adolescent maléable que La Sale

nous présentait au début de son roman. Ses succès l'ont affermi. Il se rend compte peu à peu qu'il est entièrement sous la dépendance de Belle Cousine. Ce qui était normal et acceptable pour un petit page timide et ignorant ne l'est plus pour un chevalier mûri et plus sûr de lui qui n'a finalement plus besoin de l'aide ni de la protection secrète de Belle Cousine pour aller de l'avant et assurer son succès à la cour. Le personnage de Saintré est entré dans une nouvelle phase de son développement. C'est pourquoi il désire se prouver à lui-même ainsi qu'à sa Dame qu'il est désormais capable de s'assumer en tant qu'être indépendant.

> Hélas! povre de sens, povre d'avis et de tous biens que tu es! Onques, par toy aucun bien d'armes ne fut emprins que ta tresnoble et doulce deesse ne te y ait mis. Ores, vraiement, je me conclus et delibere que pour l'amour d'elle, je veul faire aucun bien (228).

Par ces paroles, Saintré renverse l'une des conventions de l'amour courtois. La fine amor donne à la dame le pouvoir d'assigner à son amant nombre d'exploits à accomplir s'il veut gagner son cœur. Dans un contexte courtois, il n'est donc pas étrange que Belle Cousine ait jusque là guidé Jehan de Saintré dans toutes ses entreprises.

La réaction de Saintré ne suit donc pas la tradition courtoise. Elle s'apparente plutôt à un phénomène d'individualisation. L'interjection "povre de sens, povre d'avis" traduit le choc du jeune homme tout à coup conscient de son manque d'initiative. Il a soudain le sentiment de ne pas être complet, de ne pas être lui-même puisque jusque là il a agi en fonction des désirs de Belle Cousine, à l'intérieur

du système courtois. Même si Saintré ressent l'amour le plus respectueux pour sa Dame, la phrase: "Onques, par toy aucun bien d'armes ne fut emprins que ta tresnoble et doulce deesse ne te y ait mis" montre le sentiment qui l'anime. Si la dame courtoise doit continuer à inspirer au jeune homme le désir de sans cesse se surpasser, ce n'est pas à une femme qu'il incombe de dicter à un homme tout ce qu'il doit faire. C'est ce que Saintré tente doucement de faire comprendre à Belle Cousine tout en lui montrant sa reconnaissance: "Ma dame . . . du temps qu'il y a que je suis vostre treshumble serf et loial serviteur, onques en moy n'eust tant de bien que pour l'amour de vous j'eusse nul fait d'armes empris, mais tous ceulz que j'ai fais et ou je me suis trouvez ont esté par voz commandemens, par voz conseils et bon advis" (233). Le but ultime de Saintré est d'avancer encore dans la société, de devenir l'un des meilleurs chevaliers du royaume tout comme le désirait Belle Cousine, afin d'être reconnu et consacré par une société qu'il accepte totalement. Cependant, il ne veut plus partager ses exploits, fût-ce secrètement. Cette décision du jeune homme part pourtant d'un bon sentiment. S'il a l'intention de surprendre la Dame, c'est pour lui plaire. Une mère ne pourrait que se réjouir de voir son fils prendre ses propres initiatives. Mais ici, Saintré s'adresse à Belle Cousine, sa dame de cœur, et lorsqu'il provoque la colère de cette dernière, il en est "esbaÿ." Si, malgré les menaces que Belle Cousine profère à son encontre,[31] il choisit de mener

---

[31] "Madame quand eut oÿes ces parolles, [il s'agit de la requête de Saintré] tresgrandement se couroussa et ne le voult

son entreprise jusqu'au bout, c'est qu'il ne la prend pas au sérieux. Nous n'avons plus affaire à un jeune page sans expérience mais à un homme adulte qui ne saurait satisfaire les caprices d'une femme. Là encore nous avons une situation "anti-courtoise," puisqu'en principe, le jeune homme devrait se plier au désir de sa maîtresse. C'est pourquoi Belle Cousine est si courroucée de voir avec quelle facilité Jehan échappe à son contrôle.

Le cas de la Dame est tout autre. En effet, ne pourrait-on pas assimiler Belle Cousine à une enfant rebelle qui, en rejetant "l'autorité parentale" (l'autorité royale),[32] à laquelle elle devra bon gré mal gré se soumettre, rejette également sa famille (la cour). On se rappelle en effet du mauvais accueil fait à Maistre Julien, "combien que en la court estoit l'un de ses plus obeissans amis et privé d'elle" (261). Belle Cousine ne reconnaît plus ses amis, et lorsqu'elle rentre à la cour, La Sale décrit la manière dont elle est accueillie et fêtée ainsi que "la bonne chiere que chascun ly fist" (301) en détail; pourtant, jamais il ne mentionne de réaction de la part de la Dame. Celle-ci semble s'être détachée de son milieu. Or, en adoptant cette attitude de rejet, ne remet-elle pas en question tout un système de

---

plus approuchier, puis lui dist: 'Avez vous levée emprise et departie ça et la, sans mon sceu et congié? Jamais tant que je vive de bon cuer ne vous ameray'" (233).

[32] Comme nous l'avons dit, la reine remplit une fonction maternelle sur ses sujets. Il en est de même pour le roi qui à plusieurs reprises assume un rôle paternel, en particulier avec Saintré à qui il donne plusieurs sommes d'argent et la permission de partir jouter et guerroyer à l'étranger.

valeur? Si Belle Cousine tient de toute évidence à sauvegarder les apparences et veut continuer à mener une existence de privilégiée, son comportement ne révèle pas moins une attitude critique à l'égard de la société féodale aristocratique dont elle est elle-même issue.

Le fait que La Sale ait choisi l'une des femmes les plus puissantes du royaume pour illustrer son histoire est significatif. D'une part, la "chute sociale" de Belle Cousine à la fin du roman n'en est que plus marquante. D'autre part, si une dame de condition, une femme en théorie exempte de défauts, peut s'abaisser de telle manière, alors toutes les femmes sont capables de la même duplicité. Et leur niveau social ne les met pas à l'abri de l'opprobe générale. La morale de l'auteur est d'ailleurs une mise en garde adressée à toutes les femmes:

> Et cy commenceray la fin de ce compte, priant, requerant et suppliant a toutes dames et damoiselles, bourgoises et autres, de quelque estat que soient, que toutes prenent exemple a ceste si tres noble dame oiseuse qui par druerie se perdist, et veullent bien penser au dit commun qui dist: Onques ne fut feu sans fumee, tant fust il en terre parfont (307).

La Dame, au moment où elle rejette les valeurs traditionnelles médiévales est reniée par ses comparses. Elle est jugée par d'autres femmes et non par un juré masculin-- "les hommes qui la estoient escouterent a grant deduit et n'en dirent riens"-- (306). Ce détail rend la sentence plus "juste" puisqu'aucune autre dame ne soutient ni n'explique le comportement de Belle Cousine. L'unanimité du jugement ainsi

que le silence des hommes garantissent son "objectivité". La Sale se montre ici particulièrement astucieux car qui pourrait alors taxer le dénouement de son roman de misogyne? L'auteur doit en effet s'attacher à ne pas déplaire à son audience féminine. Pourtant, et malgré l'ingéniosité stylistique de son auteur, le discours en particulier de Madame du Perche est tellement anti-féministe que l'on sent l'influence directe de La Sale dans ce jugement:

> Telle dame devroit estre despoillee toute nue dez la ceinture en amont et toute reze, puis oindre de miel, puis menee par la ville afin que les mouches li courissent et la picassent (305-6).

Il est difficile de croire que ces paroles sortent de la bouche d'une femme car l'image de la Dame dévêtue tient plutôt d'un fantasme masculin. L'analyse de Julia Kristeva confirme cette hypothèse:

> Les mots des dames sont ambivalents. D'une part ils dénotent les positions des personnages et devraient être objectaux. Or c'est l'auteur qui se camoufle sous ces mots: il prend un certain recul en faisant exprimer par les personnages son jugement moral, tout en se mêlant au mot objectal, l'exploitant pour ses propres buts, sans pour autant le transformer. Par conséquent, deux voix se rejoignent dans cet énoncé objectal--il en devient ambivalent, à la fois énoncé du personnage et énoncé de l'auteur.[33]

A travers les paroles de ses personnages, l'auteur traduit un courant de pensée typique de son époque. En effet, à partir du Roman de la Rose, en particulier de la partie rédigée par Jean de Meung, les femmes vont faire l'objet d'attaques repétées

---

[33] Julia Kristeva, 116.

dans la littérature.[34] Belle Cousine ne fait pas exception à cette règle, mais elle se distingue des autres "mauvaises" femmes grâce à ses qualités individuelles. Elle n'incarne plus un "type" et son personnage s'écarte des sentiers que la littérature anti-féministe avait jusqu'alors tracés. C'est pourquoi nous nous devons d'interpréter les actions de la Dame non seulement en fonction de son environnement, mais aussi et surtout au niveau de l'individu. Belle Cousine reste la victime incomprise d'une société figée, et c'est par son comportement qu'elle annonce un besoin de changement. En rejetant les valeurs traditionnelles médiévales la Dame devient un élément dynamique en quête d'autres valeurs. Nous sommes à l'aube de la Renaissance et l'on peut se demander dans quelle mesure Belle Cousine est la représentation d'une époque en crise qui annonce la fin prochaine du moyen âge.

---

[34] Cette idée est en particulier développée par Eileen Power.

CHAPITRE DEUX

L'EDUCATION DU PETIT JEHAN DE SAINTRE

1. Valeur didactique du Petit Jehan de Saintré

Près d'une trentaine de pages du Petit Jehan de Saintré, c'est-à-dire presqu'un dixième du roman, sont exclusivement consacrées à l'éducation de Jehan. Or, il n'est pas étonnant que La Sale ait choisi de consacrer une aussi grande partie de son histoire à la formation du jeune homme. N'oublions pas en effet que notre écrivain fut lui-même, et ce pendant des années, précepteur de Jean de Calabre chez les Anjou, puis des trois enfants du Comte de Saint Pol dans la maison de Luxembourg. Rappelons en outre qu'il avait alors rédigé deux traités d'ordre didactique à l'intention de ses jeunes élèves. Dans ces ouvrages pédagogiques, respectivement nommés La Salade et La Sale du nom de leur auteur, il s'attache à rappeler dans ses grandes lignes quels sont les impératifs de l'éducation parfaite d'un jeune prince.
L'autre but de La Sale c'est de défendre un idéal chevaleresque en déclin depuis près de deux siècles. Il a en effet pu s'apercevoir de la lente dégradation de la société

féodale. A son apogée au treizième siècle, celle-ci a graduellement évolué et nous assistons à un relâchement des mœurs, à une sorte de décadence. Du moins, c'est ainsi qu'un La Sale vieillissant juge son temps. Pour l'écrivain, qui a eu l'occasion de passer près de cinquante ans à la cour d'Anjou, le transfert à la cour de Luxembourg a sans doute été choquant. C'est une cour où les mœurs sont parfois dissolues et le ton plus grivois, une cour où l'on festoie un peu trop,[1] ce qui rappelle par certains côtés les banquets de la Rome décadente. Ce dernier point fera d'ailleurs l'objet de l'une des leçons administrées par Belle Cousine à son protégé, à savoir une mise en garde contre la démesure dans les plaisirs de la table.[2] La Sale se considère en quelque sorte institué d'une mission. Il s'agit de redonner à la société féodale un esprit de grandeur qui se perd peu à peu. Pour cela il a bien compris que le meilleur remède est l'éducation. Si l'on éduque convenablement les futurs gouvernants, alors il y a une chance de restaurer les principes bafoués et de conjurer les faiblesses croissantes d'une chevalerie qui a tendance à oublier son véritable rôle.

---

[1] Fernand Desonay évoque ainsi l'atmosphère de la cour du Comte de Saint Pol: "mœurs faciles, goût pour les histoires graveleuses, licence et richesse du costume, démesure dans les festins. Le 18 Mars 1454, à Cambrai, Louis de Luxembourg, qui veut éclipser le souvenir du Banquet du Faisan, ordonne des fêtes splendides où l'hypocras coulera à flot 'comme s'il n'eust rien cousté'," 117.

[2] "Ainsin que le Philosophe dit, que l'on doit seullement mangier et boire pour vivre et non pas vivre pour boire et pour mangier, comme les gens pourceaux font" (25).

Une définition du rôle de la chevalerie et de sa place au sein de la société féodale est relativement compliquée, car le concept de chevalerie a subi plusieurs modifications au cours des quatre siècles qui précèdent Le Petit Jehan de Saintré. L'historien Georges Duby distingue "la notion de noblesse" de "la notion de chevalerie" qui toutes deux s'ordonnent autour de "la culture de l'aristocratie féodale"[3] au onzième siècle. L'emploi du terme "notion" traduit l'aspect encore vague de cette chevalerie mal définie qui, tout en s'affirmant progressivement, s'accompagne d'un ensemble de principes tels que le courage, la fidélité et le respect des conventions sociales. Le chevalier (en général issu d'une couche inférieure de l'aristocratie) devient un modèle de comportement. Progressivement, on peut observer un phénomène d'assimilation de la chevalerie à la noblesse et l'adoubement est désormais une étape primordiale dans la vie des nobles. Au treizième siècle, la chevalerie est devenue le pilier de la société féodale. Cependant, Duby observe qu'à la même époque l'aristocratie rencontre des difficultés économiques générées par une tendance croissante à la dépense. Il devient difficile de s'armer, car la cérémonie de l'adoubement n'est pas à la portée de toutes les bourses. Les nobles qui ne peuvent pas s'armer sont réduits à la condition d'écuyers.[4] La chevalerie devient dès lors un synonyme de luxe. Les guerriers font place à des jeunes gens raffinés épris de musique et de poésie. Les

---

[3] Georges Duby, 201.

[4] Georges Duby, 124-125.

tournois sont une démonstration sophistiquée des techniques de combat. Plutôt que la force des combattants, c'est leur adresse, leur élégance gestuelle et leur apparence vestimentaire qui prévalent. Lazard analyse ainsi la vogue des parures de joutes portées par les chevaliers et que La Sale mentionne[5] à plusieurs reprises dans son Jehan de Saintré: elles "attestent en tout cas le caractère de parade de la joute, stylisation de l'idéal chevaleresque. Car les assauts des combattants sont beaucoup moins longuement et moins précisément décrits que leur costume, leur équipement et leur parure. Le cérémonial qui précède et termine la joute confirme le caractère théatrale de ces affrontements."[6] Dans la dernière partie du Petit Jehan de Saintré, l'attaque proférée par Damp Abbé contre les chevaliers s'adresse à tous ces chevaliers d'apparat (car ils existent de toute évidence) qui ont effectivement oublié ce que c'est qu'un véritable combat.

L'objectif de La Sale, c'est de former de nouveaux chevaliers de la trempe de Jehan afin de redorer le blason terni de la chevalerie. Il n'est pas surprenant que cette attaque contre la chevalerie ait été faite par un roturier, un fils de bourgeois. La voix de Damp Abbé symbolise celle de la

---

[5] "Après le gonffolon venoit Don Federich de Lune sur un tres puissant coursier, qui sur un tronçon de lance, vestu et fourré comme les vj lances armees, sur lequel esoit son heaumet, qui au dessus avoit une grant fleur de chardon a quatre grans fuilles d'or, qui toutes couvroient le chief du heaume, et au pié de la fleur pendoit une longue touaillecte de Plaisance voulant, moult richement frangee de fil d'or et de grosses pelles et le surplus semees de lectres d'or branlans" (111).

[6] Madeleine Lazard, 463.

bourgeoisie montante, une nouvelle classe qui menace de s'incorporer à la classe dominante, une classe qui défie l'aristocratie et remet son pouvoir en question. Ainsi, il ne faut pas uniquement s'arrêter au ridicule de cette situation et rire de la prétention du gros moine paillard car, par sa bouche, c'est Antoine qui nous parle et prévient ses lecteurs d'une menace latente et d'une catastrophe imminente: la disparition de la structure féodale. Il appartient donc à des chevaliers tels que Jehan de reprendre le flambeau pour défendre les valeurs qui ont fait la force de la société médiévale.

C'est pourquoi cette première partie consacrée à son éducation est d'une importance primordiale. Dans Le Petit Jehan de Saintré tout comme dans La Sale, l'auteur a compilé toutes les règles du modèle à suivre. Pourtant, l'écrivain qui sait qu'il s'adresse à un public différent (il ne s'agit plus en effet de ses trois élèves) a su manier le texte afin de le rendre plus abordable et surtout moins ennuyeux.[7] Il veut s'assurer de l'attention des auditeurs et en particulier des auditrices car c'est à elles qu'il adresse la leçon de morale qui clôt son roman. Or, Eileen Power suggère que les lectrices des romans courtois au moyen âge n'étaient peut-être pas si différentes de ces jeunes filles romanesques du vingtième

[7] Fernand Desonay caractérise ainsi La Sale: "il s'agit d'une construction parfaitement ennuyeuse et allégorique, à la mode du temps: avec fondement, murs, fenêtres, portes, pavement. Nous ne nous sentirions guère le courage d'y insister si une particularité fort intéressante de la tradition manuscrite ne nous mettait en face d'un Antoine réviseur" (118).

siècle qui se gavent d'histoires romancées afin d'échapper aux réalités de la vie quotidienne.[8] La Sale éducateur se met donc au niveau de sa nouvelle audience et déguise son projet didactique en l'incorporant à un roman d'amour et d'aventures.

Antoine de la Sale commence son instruction dès le tout début du roman, et il choisit de remettre l'éducation du jeune page entre les mains d'une femme. Cependant, il peut paraître étonnant que l'écrivain, lui-même précepteur pendant de longues années et de toute évidence de tendance misogyne, ait décidé de faire de Belle Cousine (entre toutes les dames de la cour) son éducatrice. Ce choix s'explique d'abord par la nature universelle de l'enseignement de la Dame: on pense en particulier aux principes religieux qu'elle inculque à son jeune élève.[9] D'autre part, la majorité de ses conseils visent à former une personne qui puisse vivre et évoluer dans le milieu choisi de l'aristocratie et acquérir de bonnes manières. Dans l'optique courtoise, une femme semble plus appropriée pour conduire cette sorte d'enseignement qui ne requiert pas d'autorité masculine puisqu'il ne s'agit pas à proprement parler de la formation guerrière du jeune homme. D'un point de vue sociologique ce choix de Belle Cousine comme

---

[8] Eileen Power, 36.

[9] Ce que Desonay qualifie sans indulgence d'"interminable préchi-précha de Belle Cousine éducatrice [et non de La Sale?], de Belle Cousine qui se déchaîne sur les sept péchés et les commandements de la loi, sur les Ordonnances de Philippe le Bel et sur les vertus, sur les sacrements et les bonnes mœurs" (147).

préceptrice du petit Jehan suggère également l'importance et l'extension de l'éducation des femmes au quinzième siècle.

2. Les femmes et l'éducation

On remarque que les femmes à l'époque où La Sale rédige son histoire sont certainement plus savantes qu'aux siècles précédents. Cependant, il n'est pas aisé de définir avec précision quelle était l'étendue de l'éducation de celles-ci au quatorzième et quinzième siècles. La littérature d'ordre didactique qui leur est tout spécialement adressée nous en donne une idée. Ainsi, il apparaît évident que celles qui appartenaient à la noblesse possédaient au moins une éducation élémentaire. La majorité d'entre elles savaient donc lire et écrire. En effet, vers la fin du moyen âge, la société commence à valoriser l'éducation chez la gent féminine. Pour illustrer ce point, Shahar raconte comment les veuves des chevaliers morts pendant les croisades de Louis IX demandèrent au roi son appui pour pouvoir être admises au couvent de Pontoise. Celui-ci leur fit répondre que seules les femmes qui possédaient une éducation pourraient y entrer.[10] Néanmoins, l'éducation des femmes fera longtemps l'objet d'une controverse, puisque certains hommes pensaient qu'elle favoriserait les relations adultères en permettant aux femmes instruites d'en profiter pour correspondre avec leurs amants.

---

[10] Voir Shulamith Shahar, 157.

Il ne faut pas non plus oublier que l'instruction garantit une certaine liberté, du moins intellectuelle. Elle peut donc mettre en danger l'autorité masculine en provoquant la rebellion de femmes plus indépendantes car plus savantes. Le fait est qu'elles se servaient surtout de leur savoir pour consulter les ouvrages religieux tels que les livres de prières, et elles s'intéressaient parfois aux textes didactiques qui leur étaient adressés.[11] Elles pouvaient également apprécier les poèmes et romans courtois dont, comme nous l'avons vu auparavant, elles formaient le plus grand public. Belle Cousine elle-même souligne l'importance de la littérature:

> Encores veul et vous prie que vostre plaisir soit a souvent lire belles histoires, especialement les autentiques et merveilleux faiz que les Romains firent, sur tous ceulz de la monarchie du monde, lisez Titus Livius et Orose (75-6).

Suit une liste extensive de plusieurs auteurs à consulter afin de posséder toutes les connaissances nécessaires sur la civilisation romaine, l'histoire de l'Egypte, la destruction de Jérusalem, la diversité des langues, etc. Il s'agit d'une compilation intéressante de faits d'armes, d'études sociologiques, linguistiques et religieuses, c'est-à-dire un mélange hétéroclyte qui présente plusieurs intérêts.

---

[11] A cet effet, Shulamith Shahar ajoute: "The church writers emphasized the need for only the most elementary of education in order to develop their religious piety on the very lowest plane: to render them modest and chaste" (154).

D'une part, ce discours de Belle Cousine nous montre qu'elle possède de toute évidence une culture étendue et qu'elle a beaucoup lu. Il semble que dans la majeure partie des cas l'éducation chez les femmes ait été une vocation. Si elles recevaient en général une instruction élémentaire, celles qui désiraient en savoir plus devaient alors compléter leur éducation elles-mêmes. Ce fut le cas de Christine de Pisan, contemporaine de La Sale. Les femmes instruites sont donc en quelque sorte des autodidactes. Leur éducation est un moyen d'échapper un peu aux réalités d'une vie autrement ennuyeuse ou bien de faire face à ses vicissitudes. Cet état de choses est le mieux traduit par un dialogue entre une suivante et sa dame tiré du roman Flamenca:

> A lady is all the better if she is a little adorned by learning. For indeed you, Madam, tell me if you hadn't known as much as you do, how would you have passed over these two years during which you have suffered such cruel torment? You would have been dead with grief. But however great your sadness, it disappeared when you read a little. "Friend" said Flamenca, pressing her in her arms, "You speak wisely. For no reposte is pleasant to a man who is ignorant of letters and you will ever see that persons who are learned regret that they are not more so."[12]

D'autre part, sous les paroles de Belle Cousine nous pouvons bien entendu deviner Antoine pédagogue. Celui-ci a rassemblé un maximum de noms et d'informations en l'espace de moins de vingt-cinq lignes. Cette énumération est loin d'être ordonnée mais elle a le mérite d'être complète et détaillée.

---

[12] Cet extrait provient de l'ouvrage d'Eileen Power, 78.

On devine ici le souci de l'auteur et son désir de promouvoir l'éducation par la lecture. Ses lecteurs pourront directement bénéficier de cette liste et des conseils de la Dame puisque pour chaque sujet donné elle cite l'auteur qui en parle. Par le truchement de Belle Cousine, La Sale espère sans doute gagner plus facilement le public féminin à ses idées. La Dame, modèle d'excellence en éducation, est un portrait flatteur auquel nombre de femmes seraient heureuses de pouvoir ressembler.

Mais Belle Cousine ne s'arrête pas là, elle "commande" au jeune homme de "prendre plaisir a escouter et a lire, que, pour asubtillier vostre esperit en toutes nobles et illustres euvres, vous ne pourrez mieulz vostre temps emploier" (76). La Dame met alors l'accent sur l'importance de la littérature. N'oublions pas que c'est un sujet qui fut accessible aux femmes de la noblesse à travers tout le moyen âge et que nombre d'entre elles non seulement s'y intéressaient mais encore prenaient sous leur protection troubadours et écrivains. Parmi les plus connues citons deux reines fort influentes: Aliénor d'Aquitaine et sa fille Marie de Champagne pour laquelle Chrétien de Troyes travailla et qui fut également la protectrice de la plus grande autorité en matière d'amour courtois, André le Chapelain. Antoine de la Sale lui-même écrivit un ouvrage pour une femme: Le Réconfort de Madame de Frêne. Et même si la contribution des femmes à la littérature en tant qu'écrivain reste minime en quantité elle n'en n'est pas moins marquante. Les œuvres de Marie de France et plus tard de Christine de Pisan sont un ajout important à

la littérature masculine, d'abord parce qu'elles sont marquées par une sensibilité nouvelle et différente, ensuite parce qu'à travers ces textes le lecteur peut discerner l'identité féminine de leur auteur. En tant que femmes écrivains, elles mettent l'accent sur la nature psychologique de leurs personnages féminins. Et si chez Marie de France, par exemple, nous avons toujours affaire à des stéréotypes, ces portraits sont plus complets grâce à la diversité des héroïnes. Quant à Christine de Pisan, elle s'attache tout particulièrement à promouvoir une idée nouvelle de l'éducation féminine. Son Livre des trois vertus et La Cité des dames sont des ouvrages didactiques écrits par une femme pour les femmes. L'auteur y défend le droit à l'éducation pour ses comparses.[13] Belle Cousine analyse pour sa part l'importance de l'éducation et ses effets sur la personnalité de celui qui est instruit: "Comme le printemps donne la fleur, comme la fleur donne le fruit, et comme le fruit donne l'odeur, ainsin l'estude donne les meurs, et les meurs donnent le sens, et les sens donnent les honneurs" (76). Ce passage suggère qu'au quinzième siècle, l'ascension de l'échelle sociale ne peut se faire que grâce à l'instruction ce qui est une autre façon de promouvoir l'éducation.

---

[13] Shulamith Shahar définit ainsi le but de Christine de Pisan: "Christine's starting point is the ability and desire of a woman to study and acquire knowledge and her right to do so. The acquisition of learning is presented as a value and as a vital source of enrichment and of enjoyment for the human spirit. . . . To her mind, when women were granted an education,they could do anything that men did, and even do it better" (155).

Cependant, la société féodale n'attendait pas toujours des femmes qu'elles se distinguent par leur savoir et leurs qualités intellectuelles. Le fait est que la majorité d'entre elles se trouvait limitée dans son acquisition d'une instruction plus poussée. Le reste de l'éducation qui leur était le plus communément dispensée était plutôt concentrée sur leur rôle social. Ainsi elles apprenaient à danser, chanter, jouer aux échecs et à participer aux parties de chasse. Elles devaient avoir de l'esprit sans excès et de la répartie sans jamais être moqueuses (ce qui n'est pas le cas de Belle Cousine qui se distingue à plusieurs reprises par son ton sarcastique). Cette recette à, semble-t-il, fait ses preuves puisque les choses n'ont pas beaucoup changé au cours des siècles et qu'il y a encore de nos jours bon nombre de sociétés qui en suivent les principes. L'objet de cette éducation était bien entendu de façonner la compagne idéale pour un futur époux. Le minimum de connaissances littéraires des femmes était surtout destiné à former leur goût pour les sujets religieux. Une connaissance approfondie des pratiques sociales était essentielle, surtout dans un milieu tel que la cour du roi de France où Belle Cousine évolue. En effet, c'est par cette autre dimension de leur éducation plus que par leur intellect que les femmes étaient reconnues et appréciées par leur entourage. Le non-respect des traditions sociales pouvant mener, comme nous le voyons dans le cas de Belle Cousine, à l'excommunication de la société.

Belle Cousine qui appartient à la haute noblesse a la chance de posséder une éducation plus complète que celle de

ses semblables. On remarque par exemple sa maîtrise parfaite du latin. Or, vers la fin du moyen âge, la pratique de cette langue diminue petit à petit et beaucoup de gens, femmes et hommes, n'en possèdent plus que des rudiments. Le latin est remplacé par l'ancien français.[14] Seuls ceux qui possèdent une culture supérieure continuent à l'employer. Nous remarquons que si Belle Cousine cite ses auteurs en latin, elle traduit immédiatement toutes ces citations en français pour le bénéfice du jeune page mais également des lecteurs du Petit Jehan de Saintré. L'emploi du latin est donc surtout destiné à impressionner le lecteur. On peut également supposer que toutes ces citations en latin ont pour objet de faire briller notre auteur. Leur abondance ainsi que la variété des sujets abordés nous montre l'extension de la culture de La Sale lui-même.

En exhibant toutes ses connaissances, l'auteur exprime également le souhait d'une éducation plus parfaite et en particulier plus complète chez les futurs chevaliers. Au quinzième siècle, les exploits guerriers ne suffisent plus; ils doivent être complétés par une éducation appropriée. Une connaissance approfondie des écritures ainsi que de tous les principes moraux qui sont à la base de la féodalité est donc de mise.

Cette partie du livre consacrée aux études de Jehan de Saintré nous peint un tableau idéalisé de la Dame: savante, noble, digne, intellectuelle ... tout autant que belle. Ce

---

[14] E. Einhorn, Old French (Cambridge: Cambridge UP, 1974) 1.

portrait rappelle certains personnages des Lais de Marie de France, mais surtout celui de la reine Guenièvre telle qu'elle apparaît dans les romans de Chrétien de Troyes (mis à part le Lancelot). Nous avons une image de la femme sage, vertueuse, belle, intelligente et courtoise, qualités féminines prisées par la société médiévale. La Dame semble pourtant avoir acquis une connaissance plus étendue que ces héroïnes. En effet, La Sale ajoute à son personnage les qualités d'une femme "moderne,"[15] ce qui permet au lecteur d'avoir une idée un peu plus précise du statut intellectuel des femmes appartenant à l'aristocratie de la fin du moyen âge. Pourtant, quels sont les véritables motifs de l'auteur? Celui-ci désire bien entendu faire partager sa passion pour la culture et la littérature à ses lecteurs et en se servant d'un personnage féminin pour dispenser son instruction il flatte le goût des autres femmes érudites qui liront son roman. Cependant, il faut garder à l'esprit que ce n'est pas une femme qui bénéficie du savoir étendu de Belle Cousine/La Sale, mais Jehan, le petit page. Le vrai message de l'écrivain est qu'il faut surtout s'attacher à compléter l'éducation des hommes. Celle des femmes est souhaitable mais il est préférable qu'elle soit limitée. Ainsi, il est douteux que l'auteur qui n'apprécie pas son héroïne ait voulu la faire briller à nos yeux si ce n'est pour insister plus tard sur sa

---

[15] Ce terme est utilisé au sens de "contemporain" (il s'agit ici du quinzième siècle) mais aussi au sens "novateur." En effet, Belle Cousine s'oppose tout au long du livre et de manière plus flagrante dans la seconde partie du roman à ce qui est traditionnel.

double personnalité, sur le fait que l'instruction ne masque pas totalement la vulgarité inhérente de Belle Cousine et peut-être d'autres femmes "trop instruites."

3. L'éducation du petit Jehan

Au début de son roman, La Sale insiste sur la fraîcheur, l'innocence et la naïveté du petit page de treize ans. Ce dernier est ignorant mais doué. C'est un élève appliqué, ce qui permet à Belle Cousine de lui administrer une éducation complète et soignée. Chaque sujet sera traité par la Dame par ordre d'importance. Dans une société profondément marquée par l'autorité de l'église, l'éducation religieuse du petit Jehan fera l'objet des premières séances entre la Dame et son élève. Belle Cousine a l'intention de former le meilleur chevalier du royaume. Elle va surtout s'attacher à former l'esprit et les manières de Jehan car, au quinzième siècle, éducation chevaleresque et éducation sociale sont étroitement liées. Belle Cousine entreprend tout d'abord d'inculquer à son élève quelques principes de base qui, ultérieurement, lui ouvriront les portes de la chevalerie. Il s'agit d'un enseignement graduel puisqu'au contraire de l'enseignement religieux qui précède et ne faisait l'objet que de quelques heures de conversation, cette nouvelle étape dans la formation du jeune homme s'étale sur plusieurs années. Outre son éducation littéraire, le jeune homme apprendra les gestes et le langage à adopter en société, qui courtiser, comment se vêtir avec

goût et dépenser intelligemment son argent. Enfin, la Dame le conseillera sur la marche à suivre pour devenir chevalier tout en se chargeant de son éducation courtoise. Le "meilleur chevalier du royaume" ne peut rien ignorer des us et coûtumes qui régentent la société aristocratique.

Sa première leçon est d'ordre vestimentaire. En effet, à la cour du roi de France, une bonne apparence physique est le meilleur des laisser-passer. Belle Cousine fait alors don à son jeune protégé d'une bourse contenant douze écus afin qu'il puisse s'acheter un pourpoint, des chausses et du linge. Loin de le laisser choisir lui-même ses vêtements, elle lui indique très précisément comment utiliser cet argent, la nature des vêtements et leur matière.

> Et les xij escus, vous les emploiez en un pourpoint de damas ou de satin cramoisy, et deux paires de fines chausses, les unes de fine escarlacte et les autres de fine brunecte de Saint Lo, qui seront toutes brodees du long et par dehors des couleurs et devise que la boursse est. Et si en avrez quatre paires de draps linges et iiij couvrechiez bien deliez, des soulers et des patins qui soient bien faiz, et que je vous voye bien joly dimanche prouchain (50).

Le ton impératif de Belle Cousine rappelle celui de ses leçons de morale. Encore une fois La Sale souligne l'expérience de la Dame, son bon jugement, mais aussi sa connaissance approfondie du milieu aristocratique. La passivité et l'émerveillement de Saintré s'expliquent par son ignorance de jeune page fraîchement arrivé à la cour. Cependant, l'ignorance de Saintré en matière vestimentaire est contrebalancée par son choix de fournisseurs. En effet, il opte pour le tailleur et

le chausseur du roi sans que sa Dame ne le lui ait suggéré. Il a donc le bon goût de choisir ce qu'il y a de mieux afin de satisfaire les désirs de Belle Cousine. Ceci, entre autres, annonce l'ascension sociale rapide du jeune homme due à son intuition, son esprit d'adaptation et surtout son désir de plaire.

En cette fin de moyen âge, à une époque où le paraître prend de plus en plus d'importance dans la société aristocratique, Jehan va peu à peu se distinguer grâce à son accoutrement. Il suscite l'admiration du premier écuyer de l'écurie du roi qui le loue d'avoir si sagement su employer son argent et le donne en exemple aux autres pages:

> Ha! tres mauvais garçons, vous ne feriez a piece ainsin, ains les yriez plus tost despendre en jeu de dez, par cabarés, par tavernes et autres deshonestes lieux; si vous en ay je bien batus pour en estre chastiez (53).

A partir de l'instant où Jehan de Saintré a revêtu son premier habit, le lecteur peut observer trois phénomènes: tout d'abord, une dissociation évidente de son milieu. S'il est encore page, il est désormais différent, à part. Il est évident qu'il n'est déjà plus à sa place parmi ses anciens compagnons. Le roi, lorsqu'il voit Saintré ainsi vêtu, "se print a rire et demanda a l'escuier dont ce venoit qu'il estoit ainsin jolis devenus" (54). Ces nouveaux vêtements valent au jeune homme les louanges du souverain ainsi que des nobles qui accompagnent celui-ci. Plus important encore: désormais, puisque le roi l'a remarqué, il songe à en faire son "varlet tranchant" d'ici une période de quatre ans. La

future promotion de Saintré n'est donc provoquée que par une modification de son aspect physique. Enfin, Belle Cousine, lorsqu'elle aperçoit son protégé tout de neuf vêtu, semble le voir pour la première fois. Son habit rehausse les autres qualités du jeune homme. Elle est à la fois surprise qu'il ait si belle mine et heureuse d'avoir fait un si bon choix en la personne de Jehan.

> Et endemantiers que ilz danssoient, le petit Saintré les yeulz de Madame ne cessoient de regarder, tant danssoit et chantoit bien; lors elle s'apensa qu'elle vouloit plus a lesir veoir sa devise et a lui parler, car tant plus elle le regardoit, et tant plus il ly plaisoit, que en la court n'avoit cellui ne celle qui ne le jugast une foiz estre homme de bien (55-6).

La répétition de "tant" traduit l'admiration croissante de Belle Cousine pour son protégé. C'est peut-être également une indication de sa tendance à l'exagération, une impression confirmée par sa certitude que la cour tout entière se range à son jugement. Belle Cousine, qui n'a d'yeux que pour Saintré, est persuadée que tous partagent son enthousiasme.

Chaque nouvelle étape dans la vie du jeune héros sera marquée par une modification de son costume. C'est Belle Cousine qui agence et monte la garde-robe de Jehan de Saintré, toujours plus coûteuse et donc plus somptueuse. Il faut que chaque promotion dans la hiérarchie sociale corresponde à un habit bien spécifique. La Sale nous donne ici un aperçu de la valeur sociale et symbolique du costume à travers son roman.[16]

---

[16] "Les énumérations et les descriptions des costumes . . . confèrent à [cet ouvrage] une incontestable valeur documentaire" précise Madeleine Lazard, 457.

En revêtant un nouvel habit, Jehan endosse une nouvelle identité à laquelle s'attachent certaines responsabilités.[17] Il se doit, ainsi qu'à sa protectrice, de sauvegarder sa nouvelle image.

La seconde "leçon" de Madame concerne le bon usage de l'argent qui est remis à son protégé. Savoir sagement dépenser sans lésiner sur la qualité et la beauté est important car, comme le rappelle Marie-Thérèse Caron, la noblesse continue à cultiver un certain "côté ostentatoire, 'grand seigneur', caractéristique d'un style de vie qui se veut magnifique. Le goût des bijoux, des costumes et des objets d'art."[18] Tout ceci pour ne pas perdre la face dans une crise économique dont les nobles sont également les victimes. La guerre presque constante décime la population mâle, les nobles sont affligés de grosses dépenses pour s'armer et ceux qui ont la malchance d'être faits prisonniers doivent souvent verser de fortes rançons pour être libérés. Chaque défaite guerrière porte automatiquement un coup aux chevaliers chargés de défendre leur roi et le peuple.

Au quinzième siècle, la chevalerie semble perdre de son crédit auprès de la population française. Pourtant, rien de ce sombre tableau ne transparaît dans le roman de La Sale où l'argent coule à flot et où chacun rivalise d'élégance et de luxe avec son voisin. Peut-être notre auteur a-t-il à cœur de

---

[17] Madeleine Lazard parle de la "valeur signifiante du costume, véritable uniforme de la catégorie sociale" (460).

[18] Marie-Thérèse Caron, 45.

faire oublier la triste réalité à ses lecteurs? Malgré tout, l'image quasi-idyllique qu'il nous peint de la vie à la cour est différente des descriptions de Chrétien de Troyes par exemple. C'est une description actualisée et plus détaillée de la vie quotidienne. Parmi ces détails, certains révèlent un malaise sous-jacent; de nouveaux soucis jusque là absents des romans courtois. Ainsi, le noble chevalier devrait pouvoir dépenser sans compter. Cependant, Belle Cousine insiste sur le fait que l'argent qu'elle octroit à Jehan ne doit pas être gaspillé et lorsqu'elle lui donne sa première boursette, elle lui enjoint de dépenser ces écus à bon escient. Ce dernier montre d'ailleurs une naïveté touchante lorsqu'une fois à l'écart et jetant un coup d'œil à l'intérieur de la bourse, il y trouve effectivement les douze écus.

> Le petit Saintré, quant il fut bien loing de la chambre, se tira a un costé et regarda de ça et de la se nul ne le veoit, lors tira la boursse de sa manche et la desveloppa. Et quant il la vist si belle et les xij escus dedens, n'est pas a doutber se il en fut content; lors commença en son cuer la joye telle qu'il ne pensoit pas estre mains riche que le roy (51).

Ce passage, tout en insistant sur le jeune âge de Saintré et ses réactions enfantines, témoigne d'un certain attendrissement de la part de La Sale pour son héros. Il met en parallèle la technicité des propos de Belle Cousine: une certaine froideur qui nous montre que nous avons affaire à une femme de tête, et la grâce naïve d'un enfant avide d'apprendre et de plaire à sa bienfaitrice. Après chaque achat, le jeune homme devra justifier ses dépenses devant la Dame et ses

suivantes. Le décompte de ces achats peut étonner par sa minutie car La Sale donne pour chaque vêtement ou bijou sa valeur marchande.

L'on peut expliquer ces détails de plusieurs façons: en précisant les prix de ces costumes et atours, l'auteur nous donne une idée plus précise de leur luxe; il loue également le savoir-faire de Saintré. Mais ne pourrait-on pas également y déceler l'un des aspects propre à cette fin de moyen âge? A savoir celui de la crise économique qui sévit depuis le quatorzième siècle. Ce phénomène serait lié à un certain embourgeoisement de l'aristocratie.[19] Belle Cousine en est un bon exemple car malgré sa largesse, qualité très aristocrate, elle agit en bonne bourgeoise qui tient scrupuleusement ses comptes et veille à ce que tout argent soit bien employé. Il faut voir une critique sous-jacente des frasques de l'aristocratie dans l'enseignement de Belle Cousine. Ce désir d'employer sagement son argent, le fait que l'auteur et la Dame comptent et fassent recompter chaque écu, en répètent plusieurs fois la destination, puis louent le jeune page de son bon sens en matière de dépense en sont autant d'indices. N'oublions pas également qu'une partie de la littérature didactique destinée à un public féminin s'adressait notamment aux bourgeoises et femmes de la petite noblesse qui avaient pour principale occupation de veiller au budget de leur maison. L'un de ces ouvrages les plus connus et également rédigé au quinzième siècle s'intitule Le Ménagier de Paris. Il

---

[19] Marie-Thérèse Caron, 44-54.

s'a

jeu

ges

œuv

soi

yeu

et

et

der

Cou

bou

nob

con

dom

l'a

qu'

pas

tra

par

20

com

s'é

la

mai

gar

(46

com

hié

gue

21

l'h

l'i

s'agit d'une œuvre écrite par un bourgeois au profit de sa jeune épouse. Une grande partie de ce texte traite de la bonne gestion du budget de la maisonnée. Le fait que les deux œuvres, Le Petit Jehan de Saintré et Le Ménagier de Paris soient contemporaines est particulièrement intéressant à nos yeux car d'une part elles éclairent les lecteurs sur les mœurs et intérêts de deux classes sociales différentes, la noblesse et la bourgeoisie; d'autre part elles se complètent puisque la dernière peut éclairer certains faits et gestes de Belle Cousine. L'on peut y noter l'assimilation graduelle de la bourgeoisie (autrefois classe définitivement à part) à la noblesse.[20] La bourgeoisie gagne du terrain, s'enrichit, convoite l'autorité et les honneurs de la classe jusqu'alors dominante. Cette menace latente de la bourgeoisie, Otaka l'avait exposée et il est certain d'après ce critique qu'Antoine de la Sale y ait été sensible.[21] S'il n'en parle pas ouvertement, l'écrivain laisse à plusieurs reprises transpirer ses craintes, en particulier dans la dernière partie du Petit Jehan de Saintré. Dans les passages consacrés

---

[20] Voir Jules Michelet, L'Agonie du Moyen Age (Paris: Edition complexe, 1990) et Marie Thérèse Caron. Cette dernière s'étonne même: "Ayant accumulé toutes les preuves du déclin de la noblesse, l'historien reste étonné de voir qu'elle se maintient, trouve les moyens de résister et surtout qu'elle garde son prestige, impose ses valeurs et son style de vie" (46). Pourtant elle ajoute: "L'aquisition de la bourgeoisie comme l'anoblissement permet de franchir les échelons de cette hiérarchie. Ses troubles et la mortalité [références à la guerre et à la peste] favorisent la mobilité sociale" (56).

[21] Yorio Otaka parle de "la victoire bourgeoise contre l'honneur aristocratique" (11) et ajoute que "Saintré défend l'idéal chevaleresque contre l'esprit bourgeois" (15).

à

Be

vu

no

d'

à

pl

qu

so

le

do

il

on

sa

ca

co

ap

on

pu

fo

am

le

re

so

de

si

à l'abbaye, par exemple, l'on remarque l'embourgeoisement de Belle Cousine aux côtés de Damp Abbé, un personnage arriviste, vulgaire et peu recommandable.

L'aristocratie garde pourtant ses principes, et il faut noter la qualité de largesse ostentatoire dans les dons d'argent ou de bijoux et étoffes précieuses (de Belle Cousine à Jehan, puis du roi et autres seigneurs au jeune homme) et plus tard de Jehan lui-même aux dames, à ses serviteurs ainsi qu'aux chevaliers ses rivaux. C'est que Belle Cousine lors de son éducation souligne au jeune homme que bien dépenser dans le milieu aristocratique, c'est également savoir faire des dons divers à son entourage. Elle explique ainsi ce phénomène: il faut éblouir autrui par un train de vie fastueux mais comme on se crée facilement des ennemis parmi les envieux, il faut savoir amadouer ces ennemis potentiels en les couvrant de cadeaux. Ce n'est qu'à ce prix que Jehan sera considéré à la cour comme un gentilhomme. "Mon ami," lui dit-elle, "je apparçoy que Monseigneur et Madame la merci Dieu, aussi, vous ont bien en grace. Il nous fault penser que vous vous y puissiez bien entretenir, laquelle chose est en court très forte par le faulz parler des envieux, se n'est pour acquerir amis les plus prouchains d'entours eulz, les ungs par dons et les autres par promesse" (71). Suit une longue liste des dons respectivement destinés à chacun selon son rang dans la société féodale, un autre exemple qui illustre parfaitement le degré de sophistication de l'échelle sociale au quinzième siècle. Belle Cousine conclut ainsi son discours "et par

ainsin, au regart de vostre largesse, honneur, grace et amour de chascun seront avecques vous" (72).

On notera que le discours de la Dame est celui d'une diplomate avisée. Observatrice des mœurs de la cour et les ayant analysées, elle en a tiré une sorte de philosophie sociale: un mélange de démagogie et de courtoisie. D'ailleurs, les résultats que la Dame avait escomptés ne se font pas attendre: "Mon seul ami, la Dieu mercy, il n'est roy, royne, duc, seigneur, dame ne damoiselle, jusques aux plus petis, que chascun ne s'esforce a dire bien de vous, a cause que avez esté et que estes humbles et gracieux, et ores par vostre largesse vostre renommee florist" (75). Quant à Belle Cousine, elle montre l'exemple à son protégé en lui distribuant des sommes de plus en plus conséquentes qui doivent aider le jeune homme à remplir ces fonctions. "Et se vous me demandez dont vous doivent venir tant de choses, je vous respon: tant que me servirez loialement je vous fourniray du tout" (72) lui assure-t-elle.[22]

4. Promotion sociale de Jehan

En ce qui concerne la "carrière" de Saintré, Belle Cousine se montre très active. Elle se sert de ses relations

---

[22] La largesse de Belle Cousine n'est pas gratuite! Celle-ci y pose des conditions bien précises. Ce qu'elle propose à Saintré, c'est un échange de services. Une sorte de contrat tacite est alors établi entre les deux personnages.

intimes avec la reine pour intercéder en faveur du jeune homme et obtenir du roi la nomination au titre de "varlet tranchant." Ainsi la Dame est consciente de son pouvoir mais aussi de ses limitations. Elle sait comment œuvrer pour obtenir ce que seule elle n'aurait pas. La première véritable promotion de Jehan prend place à l'âge de seize ou dix-sept ans. Il s'agit pour lui désormais de tenir un rang. Pour ce, il doit faire l'acquisition de trois chevaux et de deux valets (ceci par ordre royal) C'est encore une fois Belle Cousine qui lui fournira la somme nécessaire à ces dépenses.

Enfin, pour parfaire l'éducation sociale de Jehan, la Dame a soin de lui prodiguer plusieurs conseils avisés: le premier est d'ordre pratique puisqu'il concerne l'emploi du temps détaillé du jeune homme:

> Et assez matin vous levez et habilliez le plus joieusement et honestement que vous pourrez et sans grant bruit. Et quant serez en vostre pourpoint lassiez et vos chausses bien nectes et bien tendues et voz solers bien nez, lors vous pignez, voz mains et vostre face lavez, puis nectiez vos ongles et s'il est besoing, les roigniez, et lors signez vous et faites votre robe cuillir (44).

Ce sont là des conseils très "maternels" puisqu'ils insistent sur la bonne humeur et la discrétion qui aideront Jehan à se faire apprécier. Belle Cousine se concentre également sur la netteté et l'hygiène de corps qui lui donneront une apparence agréable. Ici plus que jamais, le personnage de la Dame s'assimile à celui d'une mère qui enverrait son fils dans le monde et qui est anxieuse de le voir réussir au mieux. L'aspect maternel de cette relation peut s'expliquer aussi par la différence d'âge entre les deux protagonistes.

On remarquera la similitude des discours de Belle Cousine et d'autres personnages du roman. Ses paroles sont reprises par le Maistre d'ostel et même par la reine, ce qui prouve le bien fondé de ses conseils tout en leur conférant une certaine légitimité. Au moment de la promotion du jeune homme par exemple, le Maistre d'ostel tient quasiment le même discours que la Dame sur l'importance de l'hygiène: "tenez voz mains et voz ongles nectes, et le surplus de vostre corps au mieulz que vous pourrez, car en tous les offices de servir seigneur [le roi] a table, le vostre le requiert" (67). La reine le conseille sur l'aspect sociable à adopter en milieu courtois: "pensez tousjours de bien faire et de complaire a chascun, car un vendra qui paiera pour tous" (68). Les mêmes conseils seront réitérés par "l'escuier" aux autre valets:

> Or advisez, mes enfens, n'est ce belle chose que faire du bien et de estre humble, doulz humble, doulz, paisible et a chascun gracieux? Veez cy vostre compaignon qui pour estre tel a acquis la grace du roy, de la royne et de tous. Et vous qui estes noiseux et joueurs de cartes et de dez, et suivez deshonnestes gens, tavernes et cabarez, ne pour batre que on vous en face ne vous en puis chastier, dont par ainsin, combien que de bon lieu vous estes, tant plus croissiez, si ne vous amandez, et plus chetiz et meschans serez (69-70).

En faisant répéter par différentes personnes, toutes jouissant d'une influence importante, les paroles de Belle Cousine, La Sale appuie cette dernière et l'asseoit dans son autorité. Par ce biais il peut mieux insister sur la nature des qualités nécéssaires pour "arriver".

A la mère se substitue ensuite une fine psychologue. Celle-ci avise Jehan de ne pas trop se mêler à ses compagnons les valets, car la médiocrité de leur société serait un

obstacle à son avancement. S'il faut pourtant toujours rechercher la compagnie des aristocrates, il est bon de se tenir quelque part vers le milieu de l'échelle sociale "car de tous estas le moien est le meilleur . . . la vertu consiste es choses moyennes [et] les gens qui ne cerchent monter trop hault et sont contens de raison, ils sont benoiz" (45). Pour avancer donc dans la société il faut savoir allier la modestie à un bon sens des réalités sociales. Il faut ne pas trop "en vouloir" ce qui, il est certain, monterait certaines personnes contre soi. Une ascension trop rapide ferait des jaloux et provoquerait de la suspicion à l'égard de Jehan. Il faut au contraire qu'il se fasse une position petit à petit. Quelque chose de graduel est moins vite remarqué et par là même mieux accepté. Le page devra donc attendre patiemment quatre ans avant d'être nommé "varlet tranchant" et c'est à l'âge de vingt ans qu'il se verra promu au rang de chevalier. Avant tout, ajoute Belle Cousine, il faut éviter la médiocrité, ennemie de toute promotion sociale.

Le côté maternel de Belle Cousine reprend vite le dessus: il faut se garder d'être glouton car "est bien vray le commun dit des maistres, que la gueule tue plus de gens que les couteaulz ne font" (45). Cette phrase est peut-être à prendre à double sens car l'on pourrait également l'interpréter ainsi: il faut se garder de trop vouloir (être glouton) et de médire (afin d'"arriver" plus vite à ses fins) car une telle action pourrait avoir de désastreuses retombées pour le médisant. Celui-ci pourrait s'attendre à une mort

soci

effe

que

dite

reco

inte

pas

rest

rema

exis

Enc

mes

l'é

de

Dan

que

l'

23

co

co

sociale ou physique.[23] Immédiatement après ces paroles en effet, la Dame s'empresse d'ajouter: "Et encores vous deffens que ne soiez noiseux ne menteur ne rapporteur de choses mal dites dont nul mal s'en puist s'ensuir" (45). Cette recommandation pourrait confirmer la validité de cette seconde interprétation.

Ce dernier conseil s'accompagne de celui de modestie. Ne pas se faire remarquer en quoi que ce soit de mauvais. Savoir rester à sa place. Or, si la Dame se soucie de faire ces remarques à Jehan, c'est bien évidemment que le problème existe bel et bien à la cour. Elle répète:

> Aussi, que soiez loyal de bouche, des mains, et servir chascun a vostre pouoir sans desservir et sans nul service reprouchier, suivez la compaignie des bons, oez et retenez leurs parlers, soiez humble et courtois ou que vous soiez sans vous vanter de trop parler, ne aussi estre muet, car le proverbe dist que pour trop parler, et estre mus, puet ou bien estre fol tenus (46).

Encore une fois Belle Cousine insiste sur l'importance de la mesure en toutes choses. Il faut trouver le juste milieu, l'équilibre social. La Dame choisit de conclure son discours de la manière suivante: "Gardez vous bien que dame ou Damoiselle ne soit blasmee pour vous, ne quelque autre femme, quelle qu'elle ce soit" (46).

Cette partie de la leçon de Belle Cousine qui traite de l'humilité, de la loyauté et de la mesure est doublement

---

[23] Ce qui sera éventuellement le sort de Belle Cousine coupable, entre autres, d'avoir médit des chevaliers en compagnie de Damp Abbé.

intéressante. Elle va prendre toute son importance au moment du dénouement de ce récit auquel La Sale nous prépare. En effet, c'est Belle Cousine qui oubliera d'être "loyale de bouche" lorsqu'en compagnie de Damp Abbé elle se moquera des chevaliers et fera preuve de mauvaise foi en attaquant Saintré. Le jeune homme à son tour oubliera le dernier conseil de sa protectrice au moment où il la dénoncera devant toute la cour. A plusieurs reprises à travers le roman, La Sale utilise le personnage de Belle Cousine pour annoncer ou répéter un fait et pour le désavouer ensuite. Dans une société où la parole a une valeur sacrée, le manquement à la parole par la Dame et plus tard par Saintré (lorsqu'il blâme Belle Cousine) est un nouveau signe de la décadence d'une société qui reposait essentiellement sur de telles valeurs.

Au deux-tiers de ce roman le lecteur assiste à un retournement de situation pour lequel il avait en fait été préparé tout au long de la première partie du texte. Le contraste entre les paroles et actions au début du récit et lors de son dénouement a pour but d'amplifier l'effet choquant de la deuxième partie du roman. La conclusion naturelle du lecteur devrait alors être évidente: on ne peut en aucun cas faire confiance aux femmes,[24] fut-ce à des aristocrates à l'éducation soignée. Leur discours doit toujours faire l'objet de notre méfiance, car il apparaît évident (à travers l'exemple de Belle Cousine) que les femmes ne pensent pas ce qu'elles disent. Comment interpréter alors les paroles et

---

[24] Une conclusion typique de fabliau.

actions du protégé de la Dame. N'est-il pas lui aussi coupable dans la mesure où il a tout d'abord accepté le "bon" enseignement de Belle Cousine et lui a promis de le suivre jusqu'au moment où, devenu chevalier reconnu et puissant, il a à plusieurs reprises oublié les préceptes de sa Dame? Dans cette optique, condamner Belle Cousine seule devrait paraître injuste et partiale.

Le message de la première partie du livre (en particulier l'ensemble des préceptes éducatifs délivrés par Belle Cousine) offre une image idéalisée de la société féodale. Néanmoins, le lecteur prend graduellement conscience que la réalité est bien différente de cet idéal puisque les personnages vont plus tard se contredire et, ce faisant, se démasquer et dévoiler leur véritable personnalité. Les préceptes moraux inculqués à l'adolescent contrastent avec les actions de la Dame dans la dernière partie du livre. Ils accentuent le caractère déconcertant de ces actions. Le lecteur est choqué et dérouté, car il ne sait que penser de cette femme idéale transformée en créature vulgaire et mesquine. Ainsi, la "vraie" réalité, le lecteur la découvre dans la dernière partie du roman où toutes les paroles et actions initiales de Belle Cousine se trouvent d'une manière ou d'une autre contrariées et par la suite annulées. On observe un phénomène de déplacement entre les apparences et la réalité. Cependant, "ni la dame, ni Saintré, jusqu'au dernier chapitre, ne s'aperçoivent de la contradiction verbale . . .

dans laquelle ils vivent"[25] souligne Julia Kristeva qui poursuit:

> Les personnages courtois et épiques apparaissent dans le roman d'Antoine de La Sale ridiculisés, dégradés, cachés, sous des masques hilares ou humiliants: la noble dame, maîtresse de cœur, est ici menteuse, infâme, et, au lieu de chansons mérite la risée; le brave guerrier triomphe, mais en même temps il est avili par un vilain moine que la dame lui préfère. . . . Ajoutons les thèmes amours-trahisons, pertes-gains, escroquerie-vaillance, qui s'entremêlent jusqu'à ne plus se différencier (118).

L'ambiguïté du texte (en grande partie générée par le discours et les actions contradictoires de Belle Cousine) est donc un autre moyen pour La Sale de dénoncer les failles d'une société courtoise décadente.

---

[25] Julia Kristeva, 118.

CHAPITRE TROIS

RELATION ENTRE BELLE COUSINE ET JEHAN DE SAINTRE

1. Genèse

Sur quels éléments la liaison entre Belle Cousine et le petit Jehan de Saintré se base-t-elle ? Quelles en sont les racines? Les attitudes et paroles futures de ces protagonistes seront influencées par leurs premières rencontres. C'est pourquoi les tous premiers dialogues entre ces personnages feront ici l'objet d'une lecture détaillée.

Ce n'est qu'après avoir longuement cherché un jeune homme qui soit digne de son attention que Belle Cousine arrête son choix sur Saintré à qui elle a déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler en public: "Si advint que elle, pour veoir son maintien et son parler, pluseurs foiz publiquement de pluseurs choses l'arraisonna, dont tant plus a lui elle parloit, et tant plus lui venoit à plaisir" (6). Les répétitions des mots "pluseurs" et "tant plus" insistent sur la fréquence de leurs rencontres, accentuent le "plaisir" de la Dame et soulignent le fait que c'est toujours elle qui

prend

subti

renco

du je

trans

palai

Cousi

que c

l'Act

que f

chamb

petit

joueu

ont

impro

Cous

favo

La D

rema

qu'e

l "L

dès

prin

'act

séma

tête

l'éc

L'AG

Pers

'acc

prend l'initiative de ces discussions. C'est une manière subtile pour l'auteur de suggérer, avant même leur première rencontre "officielle", que le schéma de la Dame agressive et du jeune homme passif est déjà en place.

L'Acteur[1] relate d'ailleurs immédiatement et sans transition cet événement qui prend place dans la galerie du palais. Cet épisode traduit le passage à l'action de Belle Cousine. Nous savons déjà que ce n'est pas la première fois que ces deux personnages ont l'occasion de se voir, mais l'Acteur prétend donner cette impression: "Si advint, ainsin que fortune et amours le heurent permis, Madame venoit en sa chambre . . . et en passant sur les gallerees . . . trouva le petit Jehan de Saintré la qui regardoit bas en la court les joueurs de paulme jouer" (6). Ce sont "fortune et amours" qui ont "permis" cette rencontre et lui donnent un caractère impromptu qui contraste avec le choix calculé de Belle Cousine. S'agit-il d'une aubaine et la chance aurait-elle favorisé cette dernière? ou bien s'agit-il d'un faux hasard? La Dame, qui est, semble-t-il, très observatrice, a peut-être remarqué le page au même endroit à plusieurs reprises alors qu'elle s'en retournait à sa chambre après avoir couché la

---

[1] "L'Acteur" est le narrateur de cette histoire. Il apparaît dès la page 2 du récit pour présenter les deux personnages principaux du roman. Julia Kristeva remarque que "le mot 'acteur' (lat. *actor*) [est] confondu phonétiquement et sémantiquement avec le mot 'auteur' (lat. *auctor*), et mis en tête pour introduire la parole de l'écrivain seul, ou de l'écrivain et de ses personnages. . . . L'Acteur devient ainsi L'AGENT DU DISCOURS, celui qui parle, dirige, accomplit. Personnage du drame, accusateur (*actor*, lat. jurisprudence 'accusateur'), il est aussi régulateur du récit" (98-9).

reine. L'histoire ne nous le dit pas mais les descriptions détaillées de La Sale sur la routine quotidienne du palais peuvent suggérer que la rencontre en question n'est pas aussi fortuite qu'il y paraît.

Dès qu'il aperçoit Belle Cousine et sa suite, le petit Jehan se met à genoux, signe de déférence et de respect qui nous montre qu'il connaît les bonnes manières et sait comment se comporter en présence d'une personne de qualité. Il agit donc tel qu'il le devrait en pareille circonstance. Cependant, la première parole de la Dame le prend en défaut car elle l'accuse de ne pas se conduire convenablement: "Saintré, que faites vous çy? Est ce la contenence d'un escuier de bien, que de non convoier les dames? Or ça, maistre, passez et vous mectez devant" (6). C'est la première allusion directe au devoir courtois du jeune homme. Par ces mots, Belle Cousine montre sa priorité en matière de courtoisie et formule le sujet principal de leurs futures discussions. Le ton autoritaire et dur de la Dame, qui contraste avec le fait qu'elle était "bien aise"(6) en le voyant, nous amène à nous interroger sur la sorte de plaisir que la vue de Saintré lui procure. La réaction de honte et de confusion de ce dernier immédiatement suivie du rire de Belle Cousine semble indiquer qu'elle aime à le faire souffrir. Sa cruauté ne s'arrête d'ailleurs pas là puisqu'elle promet à ses dames de compagnie de prolonger ce divertissement: "Mais que soions a la chambre, nous rirons. . . . Vous verrez tost la bataille du petit Saintré et de moy" (7). Pour Guy Mermier "Les actions de BC et de ses dames sont aux antipodes de ce à quoi on pourrait

s'att

l'eff

d'éro

va co

Jehar

(7) c

libér

de l'

ruse

procè

telle

Cous

s'emp

s'app

Cous

des

humi

port

poss

jeun

Bell

2 Gu

3 I.
III.
VI.

4 Sa

s'attendre dans un milieu courtois et se transforment sous l'effet du verbe *farsser* en un jeu cruel emprunt de sadisme et d'érotisme"[2]

Cette "bataille" entre Belle Cousine et le petit Jehan va comporter sept phases.[3] En voici les principales étapes: Jehan est d'abord fait prisonnier dans la chambre de la Dame (7) où il est jugé par toutes les femmes présentes (8-10); sa libération (10), due à la pitié des autres dames, tient plutôt de l'évasion (11); le fuyard est d'ailleurs repris grâce à une ruse de la Dame quelques jours plus tard (11-12); les dames procèdent au second jugement de Saintré dont la frayeur est telle qu'il s'imagine déjà mort (12); il se rend enfin à Belle Cousine victorieuse (13-16).

A peine arrivée dans ses appartements, Belle Cousine s'empresse de congédier les hommes présents. Jehan qui s'apprêtait à les suivre est maintenant insulté par Belle Cousine: "Vous demeurrez, maistre, vous n'estes pas au compte des hommes de bien" (7). Il se retrouve seul, inquiet et humilié pour la deuxième fois devant une audience féminine. La porte est désormais "close"; il n'y a donc plus d'échappatoir possible. Saintré est contraint de rester puisque, de par son jeune âge ainsi que sa condition sociale inférieure à celle de Belle Cousine,[4] il lui doit respect et obéissance. Il est en

---

[2] Guy Mermier, 151.

[3] I. Emprisonnement de Saintré. II. Premier jugement. III. Libération. IV. Tentative d'évasion. V. Deuxième capture. VI. Second procès. VII. Capitulation de Saintré.

[4] Saintré appartient à la petite noblesse de province.

minorité dans un milieu pratiquement étranger car, comme les autres jeunes garçons de son âge, il est plus habitué à la société des hommes qu'à celle des femmes.[5] Belle Cousine profite de cette situation nouvelle et inhabituelle pour Saintré lorsqu'elle l'engage à lui donner sa "foy." Le jeune homme auparavant accusé de n'être ni courtois ni homme de bien ne manquera pas de vouloir se racheter et lui accordera naïvement ce qu'elle lui demande. Au moment où Saintré accepte de donner sa "foy" à la dame, il se lie à elle par le lien vassalique le plus fort. Manquer désormais à sa parole serait déshonorant.

C'est la première fois que Jehan de Saintré "parle" et La Sale ne fait que suggérer cette parole. Jusqu'alors, le jeune homme était resté silencieux et seule la Dame avait parlé, ce qui mettait en relief l'aspect autoritaire et agressif de son discours. Même lorsque Jehan parle, nous ne l'entendons pas directement. Par contre, l'Acteur nous fait part de sa pensée. "Mais le povre jouvencel, qui ne pensoit pas a ce ou Madame vouloit venir, ly promist et en ce faisant pensoit: 'Las! et que ay je fait? Mes que sera ce cy?'" (7). Son silence est un signe que son malaise va croissant. Dans ce contexte où Belle Cousine apparaît toute puissante, c'est également un signe de la faiblesse du jeune garçon. Sa

---

[5] Frances et Joseph Gies donnent un compte rendu assez complet de l'éducation des enfants au moyen âge dans le chapitre 10 de leur livre, Marriage and the Family in the Middle Ages (New York: Harper, 1987). Il est par ailleurs stipulé à plusieurs reprises que Jehan vit avec les autres pages et qu'ils dorment tous dans la même pièce.

réfl

l'in

mome

lieu

irré

cons

à l'

de d

inte

illu

Chap

"Car

pas.

Cous

ça,

comb

Cett

mani

L'Ac

et c

réac

sati

ce c

cour

6 M

Siè

réflexion évoque pourtant une certaine clairvoyance. Il a de l'intuition, car il est conscient d'un danger imminent au moment même où il ouvre la bouche. La parole (inévitable), au lieu de sauver Saintré, le perd, car elle l'attache irrévocablement à la Dame. A partir de cet instant-là, conscient de son erreur, il ne va opposer au style directe et à l'ironie de Belle Cousine qu'un silence embarrassé. Le refus de dialoguer de la part de Jehan peut être également interprété comme un refus d'aimer Belle Cousine. Michèle Sarde illustre cette idée en se basant sur le traité d'André le Chapelain. Elle précise l'importance du dialogue entre amants: "Car l'amour d'abord est parole. Qui ne parle pas n'aime pas."[6]

Durant la première phase de cette bataille, Belle Cousine s'attaque au sujet qui la préoccupe: "Or ça, maistre, ça, par la foy que j'ay de vous, dictes moy, tout premiers, combien a il que vous ne veistes vostre dame par amours?" (7). Cette question qui peut paraître très directe est en fait une manière détournée pour la Dame de savoir si Jehan a une amie. L'Acteur s'empresse alors d'informer le lecteur de l'innocence et de l'ignorance de Saintré en matière amoureuse. Les réactions (physiques et non verbales) du jeune homme ne satisfont pas la Dame qui l'apostrophe à nouveau: "Et que est ce cy, maistre? et que veult dire ceste façon?" (7). Le courroux de Belle Cousine, courroux véritable pour Saintré,

---

[6] Michèle Sarde, Regard sur les Françaises Xe siècle - XXe siècle (Paris: Stock, 1983) 307.

cour

s'ex

le c

des

que

vont

mani

ne p

peti

main

penc

long

Cous

je r

la r

null

(9).

phys

défa

qu'

seco

cell

nom

subs

et

doi

cel

courroux feint pour les autres dames qui rient, peut s'expliquer par le fait que les yeux larmoyants du jeune page, le cœur frémissant et le visage pâle sont traditionnellement des signes qui trahissent l'amour. La Dame peut donc supposer que le petit Jehan à déjà une dame par amour et que ses plans vont échouer. Il est ironique de constater que ces manifestations physiques traduisent ici la peur et la honte de ne pas être amoureux. Le lecteur voit Jehan se décomposer petit à petit. Tout d'abord paralysé par la peur, il a maintenant des gestes nerveux: "fort de entorteillier le pendant de sa ceinture entour ses doiz, sans mot parler fut longuement" (8). Son silence accroît l'impatience de Belle Cousine et lorsqu'il lui répond enfin-- "sur ma foy, ma dame, je n'en ayme nulle" (9)--il ne fait qu'augmenter la colère de la Dame: "Ha failli gentil homme, et dictes vous que n'en avez nulle? A ce cop cognois je bien que jamais ne vauldrez riens" (9). Quelle que soit la réaction (ou le manque de réaction) physique ou verbale de Jehan, il est sans cesse pris en défaut.

Lorsque Saintré se met à pleurer, il rappelle au lecteur qu'il n'est encore qu'un enfant impressionnable et, pour la seconde fois, il inspire de la pitié aux autres dames. Lorsque celles-ci promettent pour lui qu'il communiquera à la Dame le nom de celle qu'il aime, nous observons un phénomène de substitution qui prive Saintré à la fois du droit à la parole et de l'initiative de ses actions: ce sont les dames qui doivent demander son salut à genoux, geste qui aurait dû être celui de Jehan. Lorsque enfin ce dernier reprend la parole,

c'es

s'er

cont

Dame

leur

malé

il l

plai

relâ

surs

ton

nous

prer

(10)

évoq

impu

parf

ou c

7 "I
labi
indi
vier
susc
reje
prop
terr

8 Se
port
véri
sent
des
homm

c'est pour s'engager plus avant, car cette fois-ci, il s'engage pour les suivantes de Belle Cousine et répète à contre cœur sa première erreur. Ce contact initial permet à la Dame d'évaluer la personnalité et le caractère de Saintré et leur première confrontation laisse transparaître la grande maléabilité du jeune homme, un atout pour Belle Cousine, car il l'assure de pouvoir par la suite le former selon son bon plaisir et mener à bien son entreprise.

Saintré, ayant par deux fois engagé sa parole, est enfin relâché par son bourreau. Il ne s'agit pourtant que d'un sursis puisqu'elle lui donne un autre rendez-vous sur le même ton impératif pour le lendemain. Le "pouvre desprisonné", (ici nous sentons la compassion de La Sale pour le jeune héros), prend la fuite "comme se il fust de cinquante loups chassiez" (10). Cette comparaison entre les dames et une horde de loups évoque le caractère dangereux et souvent destructeur que l'on impute aux femmes dans la société médiévale.[7] Celles-ci sont parfois assimilées à des bêtes incapables de véritable amour ou de compassion.[8] L'effroi visible de Saintré ne fait

---

[7] "La femme est mauvaise, lubrique autant que la vipère, labile autant que l'anguille, de surcroît curieuse, indiscrète, acariâtre, dit un sermon de l'époque. Tout le mal vient d'elle. Elle est vouée à la sexualité, au démon, elle suscite normalement l'horreur, la répugnance, la crainte, le rejet. . . . L'horreur de la femme ne se limite pas à la propagande religieuse . . . Un fait est certain: la femme terrorise." Michèle Sarde, 161.

[8] Selon Le Chapelain, "elles sont luxurieuses à l'extrême, portées à tous les vices et elles n'ont enfin aucune affection véritable pour l'homme" (196). Cette absence de vrais sentiments pour les hommes explique alors l'infidélité notoire des femmes: "Les femmes n'éprouvent pas non plus pour les hommes une affection profonde: il n'en est aucune qui soit

d'ailleurs que divertir grandement les dames: "Madame et ses autres dames, qui sur jour dormir devoient, ne cesserent de rire et raisonner du grant effroy que Saintré avoit eu en son loigeis, et tant en rire que vespres sonnerent et sans dormir les convint lever" (10). Dans cette chasse, ce n'est pas l'homme conquérant qui poursuit le loup, mais toute une meute (la Dame et ses suivantes) qui s'acharne sur une proie (Saintré) affaiblie et désorientée par son incompréhension de la situation. L'inégalité de la bataille est évidente. Ce qui la rend intéressante, c'est que dans ce jeu du chat et de la souris, un jeu prisé par le modèle courtois, ce n'est plus le chevalier qui est le chat et la dame assiégée la souris: les rôles sont renversés. C'est sur cette base faussée que va débuter l'histoire d'amour de Belle Cousine et de son chevalier Saintré.

Les sympathies de l'auteur et du lecteur vont au jeune Saintré qui est excusable d'oublier si promptement cette pénible entrevue: "Lors de la grant joye qu'il avoit d'estre eschappé, peu a peu sa promesse oblia" (11). Prudent, il évite Belle Cousine et ses suivantes. La Dame, qui a remarqué la naïveté du garçon, va recourir à la ruse pour le revoir. Le nouveau visage que La Sale nous montre, c'est celui de la trompeuse, de la manipulatrice qui parle "si doulcement" que le jeune homme pense être sorti d'affaires et accepte de la rencontrer de nouveau en toute bonne foi. Dès le moment où

---

fidèle à son mari ou à son ami et dont la constance ne vacille quand elle rencontre un autre homme" (203).

Sain

du

lan

vio

cru

et

dem

car

les

pré

per

per

int

cœu

jar

lor

de

ave

de

sou

ju

do

9

lo

Co

ou

en

Saintré est refait prisonnier, le ton de Belle Cousine change du tout au tout. On note à plusieurs reprises le double langage qu'elle adopte: sa douceur temporaire masque une violence verbale qui éclate presqu'immédiatement et les mots cruels destinés à Saintré sont savamment atténués par le rire et la complicité partagés avec ses suivantes.[9] Ici, en demandant vengeance pour avoir été jouée, Madame montre son caractère rancunier. La Sale dévoile une à une les facettes les moins plaisantes de la personnalité de Belle Cousine. Il prépare le lecteur pour la deuxième partie de son roman où son personnage féminin sera désormais dominé par cette "seconde" personnalité.

La Dame, aidée de ses suivantes, procède à un interrogatoire savant afin de savoir si Jehan de Saintré a le cœur libre. Ses questions détournées lui permettent de ne jamais laisser entrevoir son vrai but aux autres dames. Car lorsqu'elle aura déterminé avec certitude que Saintré n'a pas de dame par amour, elle le prendra à part et s'entretiendra avec lui en secret. Les suivantes deviennent alors les témoins de Belle Cousine qui, soucieuse de ne pas éveiller leur soupcons, donne un aspect ludique au "procès" de Saintré. Ce jugement à huis clos imite les cours d'amour très en vogue aux douzième et treizième siècles. L'idéal courtois voulait que ce

---

[9] On pense également à la colère feinte de Belle Cousine lorsque plus tard Jehan prononcera le nom de Matheline de Courcy: "pensa bien que amours d'enfance et ygnorance y ouvroit; neantmoins, plus que par avant fist un grant effroy en son loigeis" (15).

soie

dans

de l

une

il e

cour

la l

Le

jur

la

car

qu'

per

sui

ent

sui

jur

soient surtout les femmes qui y président, ce qui est le cas dans cet épisode du Petit Jehan de Saintré.

A la cour d'amour présidée par Belle Cousine, on débat de la nécessité pour tout homme de bien, fut-il page, d'avoir une dame de cœur. Ainsi que Belle Cousine le fera remarquer, il est impossible de devenir chevalier si l'on n'est pas courtois. Elle s'appuie sur de nombreux exemples empruntés à la littérature courtoise:

> Et! failli cuer que vous estes, d'ou sont venues les grans vaillances, les grans emprises et les chevalereux faiz de Lancelot, de Gauvain, de Tristan, de Guron le courtois, et des autres preux de la Table Ronde? Aussi de Pontus et de tant d'autres, tant vaillans chevaliers et escuiers de ce royaume, et autres sans nombre, que je bien nommeroye se je avoie temps, sinon par le service d'amours acquerir et eulz entretenir en la grace de leurs tres desirees dames? Dont j'en cognois aucuns qui, pour estre vrays amoreux et de bien loialment servir leurs dames, sont venus en si hault honneur que a tousjours en sera nouvelles; et s'ilz ne l'eussent esté, de eulz ne seroit plus de compte ne que d'un simple compaignon. Et vous, sire, dictes donques que vous n'avez dame, ne desirastes onques de l'avoir? Et puis que ainsin est, comme le plus failli des autres, vous en allez! (9).

Le ton discourtois que la Dame a adopté à plusieurs reprises, jure avec toute la rhétorique courtoise qui prend place dans la chambre de celle-ci. Belle Cousine manipule son entourage car ce procès auquel participent les dames et Saintré n'est qu'un prétexte. Si la Dame a publiquement maltraité Saintré, personne n'imaginera possible l'existence de leur liaison. Les suivantes de la Dame sont ses complices lors de la première entrevue avec le jeune homme. Leur rôle se précise par la suite lorsque celui-ci est repris, car elles deviennent les jurés qui vont déterminer le degré de sa culpabilité et la

nature de sa p

doit on prendr

sera le juge d

Cependant

Cousine prenn

faveur auprès

dissocier de

> Dam
> gar
> Mad
> se
> exc
> vou
> tre
> pou
> vou
> for
> vou
> qui
> dam

Le contraste

Belle Cousine

l'on observer

cour et la Be

absents de ce

dernière scèn

retrouver dev

physiquement

fois-là, cepe

sellette et s

du châtiment

profond chang

perte de pouv

Jehan.

nature de sa punition: "Quelle vengence et quelle pugnicion doit on prendre d'un homme qui a menty sa foy?" (12). La Dame sera le juge de ce procès.

Cependant, et ce plusieurs fois, les suivantes de Belle Cousine prennent le jeune homme en pitié et intercèdent en sa faveur auprès de la Dame. Elles finissent même par se dissocier de leur maîtresse.

> Dame Jehanne, esmeue de toute pitié, ne prenant pas garde -- non faisoient nulle des autres -- la ou Madame vouloit saillir, ly dist: "Helas! Ma dame, se il a failly de sa promesse, vous avez oÿ son excuse pour les grans affaires qu'il a euz, dont vous en requiert a genoulz et a mains joinctes si treshumblement mercy, et aussi faisons nous, toutes pour lui." - "Et vous, dame Katherine, qu'en dictes vous?" - "Helas, ma dame je n'en sçay que dire, fors que il s'en repent, et le trouverez ainsin; si vous requier pour lui mercy." - "Et vous, Ysabel, qui estes la plus aisnee, qu'en dictes vous?" - "Ma dame, j'en dy comme les autres" (13).

Le contraste dans le jugement des autres dames par rapport à Belle Cousine, encore que timide, prépare la fin du récit où l'on observera une séparation très nette entre les dames de la cour et la Belle Dame des Belles Cousines. Les hommes sont absents de ce procès et cela n'est pas sans rappeler la dernière scène du roman. Encore une fois, Saintré va se retrouver devant une audience féminine. Les hommes, quoique physiquement présents, ne se manifesteront toujours pas. Cette fois-là, cependant, c'est la Dame qui se retrouvera sur la sellette et Saintré qui proposera aux autres dames de décider du châtiment de la coupable. Cette scène inversée traduira le profond changement survenu chez les deux protagonistes: la perte de pouvoir de Belle Cousine et le prestige croissant de Jehan.

La S
crue
vict
livr
nouv
séjo
faît
le
dont
la
comm
ret
déc
dif
de
cor
bes

et
moc
ent
sou
inv
"s
les
l'
co

Dès les premiers dialogues entre les deux personnages, La Sale présente son héroïne sous un jour négatif. Elle est cruelle et moqueuse, c'est la "Dame-bourreau" du "page-victime,"[10] ce qui anticipe déjà certaines scènes de la fin du livre. Jehan, cette fois devenu chevalier respecté, sera de nouveau la risée de la Dame et de ses suivantes lors de son séjour en province. Au début du roman, Belle Cousine est au faîte de sa beauté et son autorité est indiscutable alors que le jeune garçon, le petit Jehan, n'est encore qu'un enfant dont l'ignorance et l'innocence contrastent avec l'attitude de la Dame et son expérience des mœurs courtoises. Dès le commencement de leur relation, le jeune homme est piégé. Il se retrouve à la merci de Belle Cousine. Au fur et à mesure du déroulement de leur liaison, celle-ci passera par les différents stages de bienfaitrice, d'éducatrice, de tutrice, de mère et d'amante. L'effort d'adaptation de la Dame correspond à chaque changement de situation et aux nouveaux besoins de son protégé.

---

[10] Selon Guy Mermier, cette première rencontre où la cruauté et l'acharnement de la Dame semblent exagérés projette le modèle d'une relation maître-esclave. La nature du dialogue entre les deux protagonistes en est un exemple. "Le rire et le sourire contribuent avec des adjectifs dépréciatifs, dans leur inversion même, comme c'est le cas dans "beau sire"(8), ou "sire joynet"(9) à désorienter le pauvre garçon et à renforcer les rapports maître-esclave entre BC, maîtresse-vamp et l'innocent PJ. Les antithèses, on le voit, soutiennent constamment la tension du roman" (150).

2. In

prét

Andr

Chap

cons

réda

quir

et i

Bell

comp

la

quel

Lors

par

sit

règ

bie

dét

de

Cha

la

la

ll

d'a

co

2. Imitation et déviation du modèle courtois

La relation entre Belle Cousine et Jehan de Saintré prétend reproduire le modèle de l'amour courtois célébré par André le Chapelain au douzième siècle. L'ouvrage de Le Chapelain, Le Traité de l'amour courtois, connut un succès considérable et a peut-être servi de référence dans la rédaction de certains textes dits "courtois" jusqu'au quinzième siècle. Le Petit Jehan de Saintré en est un exemple et il apparaît évident que son auteur, à travers l'exemple de Belle Cousine, s'en inspire.[11] Pourtant, une analyse comparative de cet idéal courtois et de la véritable nature de la liaison entre la Dame et le jeune chevalier indique quelques déviations du modèle initial dont La Sale se sert. Lorsque Belle Cousine tente de reproduire le modèle proposé par Le Chapelain et de le transposer sur la réalité de sa situation, elle choisit selon les cas d'appliquer certaines règles, leur donne une interprétation toute personnelle ou bien les ignore tout à fait.

Dès le début du roman, l'on peut observer plusieurs détails qui sont en contradiction avec le schéma traditionnel de l'amour courtois. Tout comme dans le premier livre de Le Chapelain, le premier contact entre les amants se fait sous la forme d'un dialogue dans lequel l'homme tente de prouver à la femme qu'il est digne d'être accepté comme son amant. Le

---

[11] Le discours "courtois" de la Dame, l'exemple du jugement d'amour de la fin du roman, sont parfois très proches en contenu du texte d'André le Chapelain.

Chap
cour
ton
quel
touj
Dans
comm
clas
est
Jeha
Le C
l'op
l'ho
comm
ne s
donn

le s
devr
afin
Cous
exem
aute
que
d'hu
ses

Chapelain propose alors plusieurs exemples de rhétorique courtoise car les discours diffèrent par leur teneur et leur ton selon le niveau social des deux partenaires. Cependant, et quelle que soit leur appartenance sociale, ces discours sont toujours initiés par l'homme auquel la femme doit répondre. Dans le cas du Petit Jehan de Saintré, c'est la Dame qui, comme nous l'avons déjà remarqué, attaque le débat. Le modèle classique de la supériorité masculine sur sa faible comparse est renversé puisque c'est Belle Cousine qui chasse et que Jehan est sa proie. Ce cas-là n'était bien sûr pas prévu par Le Chapelain. Il n'est probablement pas imaginable dans l'optique courtoise traditionnelle qui veut que ce soit l'homme qui courtise la femme et non le contraire. Ainsi, comme nous l'avons vu précédemment, avant même que le dialogue ne soit engagé entre Belle Cousine et Jehan de Saintré, les données sont faussées.

Ce dialogue enfin devrait être avant tout persuasif et le séducteur (ici la Dame puisque les rôles sont inversés) devrait faire preuve de patience, de douceur et de courtoisie afin de mieux séduire l'Autre. Le langage discourtois de Belle Cousine (ses insultes à l'égard de Saintré) contraste avec les exemples donnés par Le Chapelain. Le premier dialogue de cet auteur s'adresse à une femme qui se trouve dans le même cas que Jehan puisqu'elle n'a pas d'amant. Loin de juger et d'humilier la femme, l'homme tente de la séduire en faisant ses louanges:

> En te donnant forme, l'être divin ne pouvait créer d'œuvre plus achevée: rien ne manque à ta beauté,

On

car

d'u

de

L'o

son

con

mot

de

tro

Bel

bat

dis

cou

12

bou
y r
cet
dir
du

13

> rien à ta sagesse; tu possèdes tout, mais une seule chose, me semble-t-il, te fait défaut: tu n'a encore fait don à personne de ton amour. Je m'étonne beaucoup cependant que l'amour permette qu'une femme si belle et si sage ait si longtemps servi hors de son camp.[12]

On notera l'humilité du discours de l'amant mais surtout son caractère non-agressif. La dame courtisée en revanche rétorque d'une manière plus directe et prétend douter de la véracité ou de la justesse des propos qui lui sont ainsi tenus.

> Tes propos semblent mensongers, car, bien que je ne sois pas belle, tu me célèbres comme la plus belle des femmes, et, bien que je sois dépourvue de sagesse, tes paroles vantent mon bon sens. Une femme issue de la roture ne peut prétendre posséder la sagesse suprême.[13]

L'objet convoité, c'est-à-dire la femme, a de la repartie et son réalisme tranche sur l'idéalisme de l'amant. Ce style confère un caractère ludique au discours. C'est à une joute de mots que nous assistons et les arguments soigneusement choisis de l'un sont pesés et jugés par la partie adverse. Or, nous ne trouvons rien de tout cela dans le texte de La Sale car si la Belle Dame des Belles Cousines compare leur entrevue à une bataille, la partie est de toute évidence inégale; Jehan s'y distingue par son mutisme et par son ignorance des mœurs courtoises. On remarquera cependant que, malgré l'inversion

---

[12] Le Chapelain, 55. Ce dialogue est tenu entre deux bourgeois. A peu de choses près cependant les autres dialogues y ressemblent. Peut-être que celui-ci est plus approprié à cette analyse car le discours y est plus simple et plus directe que dans les dialogues suivants et se rapproche donc du ton général de l'œuvre de La Sale.

[13] Le Chapelain, 55.

des

fém

l'i

int

faç

cou

. w

to

d'â

com

que

âgé

alc

com

une

jeu

Ce

c'e

14

Cou

15

Cha
l'c
ont
fem
hom
fil
cor
d'h
exp
(17

des rôles, Belle Cousine garde certaines caractéristiques féminines puisqu'elle tient des propos tout à fait réalistes à l'instar du modèle féminin de Le Chapelain. Joan M. Ferrante interprète ce trait de caractère typiquement féminin de la façon suivante: "The woman as a realist . . . is a counterbalance in courtly literature to the woman as image . . . when a 'real' woman intrudes on the fantasy, she is likely to point up its most vulnerable areas."[14]

Du point de vue de l'idéal courtois, la différence d'âge des protagonistes ne devrait pas poser de problème. La comtesse de Champagne avait d'ailleurs elle-même tranché la question en déclarant qu'il était logique pour une femme plus âgée de préférer un homme plus jeune qui serait plus ardent alors qu'un homme d'âge mûr préférerait naturellement la compagnie d'une jeune fille.[15] Or, s'il est établi que dans une relation courtoise le soupirant doit en principe être jeune et célibataire, il ne s'agit pourtant pas d'un enfant. Ce qui paraît anormal dans le cas du Petit Jehan de Saintré, c'est l'extrême jeunesse du garçon qui s'accompagne d'un

---

14 Joan M. Ferrante, "Male Fantasy and Female Reality in Courtly Literature," Women's Studies 11 (1984) 67.

15 Le Chapelain rapporte le jugement de la comtesse de Champagne concernant cette question de l'âge: Jugement XX: "si l'on considère l'instinct naturel de l'amour, les jeunes gens ont coutume de rechercher plus avidement le plaisir avec une femme faite qu'avec une jeune fille de leur âge; mais les hommes mûrs préfèrent les caresses et les baisers des jeunes filles, plutôt que ceux d'une femme plus âgée. Une femme au contraire, jeune ou adulte, recherche davantage les caresses d'hommes plus jeunes que plus âgés. C'est plutôt une explication physique qui peut rendre compte de ce phénomène" (174-5).

compor

sanglo

La Sal

enfant

où Bel

jeunes

d'amou

avant

ne peu

D

égalem

que la

l'amou

l'autr

mascul

ne peu

des qu

Rappel

promet

lui le

page.

16 Le

17 Le

comportement souvent puéril (par exemple, il éclate en sanglots puis se cache de Belle Cousine et de ses suivantes). La Sale ne nous présente pas un très jeune chevalier mais un enfant sans expérience car Jehan n'à que treize ans au moment où Belle Cousine lui propose de devenir sa dame de cœur. Sa jeunesse explique son manque évident de désir d'avoir une dame d'amour et pourquoi il n'en voit pas la nécessité. "Une fille avant l'âge de douze ans et garçon avant l'âge de quatorze ans ne peuvent entrer au service d'amour" précise Le Chapelain.[16]

Dans une relation courtoise, le rang des amants doit également être pris en considération. Le Chapelain professe que la différence de classe ne doit pas être un obstacle à l'amour à condition que les amants soient dignes l'un de l'autre. Quelque soit l'appartenance sociale des protagonistes masculins (bourgeois, de petite noblesse ou bien nobles), ils ne peuvent être rejetés par la dame s'ils prouvent posséder des qualités supérieures.

> Si un roturier cherche à se faire aimer d'une femme de haute noblesse, il faut qu'il possède bien des vertus éminentes. Car, pour qu'un roturier puisse être digne de l'amour d'une grande dame, il doit être riche d'innombrables qualités et il convient qu'il se distingue par de multiples bienfaits.[17]

Rappelons que si La Sale a insisté sur les qualités prometteuses de Jehan et si Belle Cousine a su reconnaître en lui le potentiel d'un futur chevalier, il n'est jamais qu'un page. Quoique noble, il ne possède aucune prouesse à son

---

[16] Le Chapelain, 51.

[17] Le Chapelain, 68.

actif, n'a pas encore été remarqué par le roi et est encore loin de devenir chevalier. Peut-on alors pardonner à Belle Cousine de passer outre les lacunes de Saintré? Son choix n'est justifiable que dans la mesure où le petit Jehan nous est présenté à la fois dans sa réalité du moment (un enfant de treize ans, charmant mais timide et ignorant) et comme une projection future. Le lecteur est assuré à l'avance, dès les premières pages du roman, que Jehan deviendra le meilleur chevalier du royaume et qu'il acquerra peu à peu les qualités et l'éducation qui lui manquent. Le sujet de la formation amoureuse du chevalier est d'ailleurs traité par Le Chapelain. Dans son dialogue, le jeune homme répond aux objections de la dame courtisée:

> En vous voyant parfaitement avertie de l'art d'aimer, je vous demande de me donner une leçon: que Votre grâce daigne donc m'apprendre ce que l'on attend d'un homme en amour, c'est a dire ce qui le rend parfaitement digne d'être aimé, car lorsque j'aurai été initié, je ne pourrai me disculper de mes erreurs, ni leur trouver des excuses.[18]

L'éducation, ou plutôt l'initiation du jeune homme par la dame, est donc explicitement recommandée. Belle Cousine et Jehan dans ce cas-là semblent suivre le modèle courtois, pourtant ils en dévient car ce n'est pas le petit Jehan qui supplie la Dame de l'instruire mais elle, encore une fois, qui le lui propose.

Le schéma traditionnel de l'amour courtois présuppose qu'un jeune chevalier s'éprenne d'une femme mariée. Relation

---

[18] Le Chapelain, 72.

il

ét

l'

la

pi

ca

pu

n'

ph

l'

so

Je

Be

ce

co

ch

ad

mo

de

po

19

l'

El

l'

tr

20

n'

illicite et dangereuse car nous savons que la femme adultère était en vérité durement châtiée,[19] ce qui renforce l'idée que l'amour courtois tient plus de la tradition littéraire que de la réalité. Ce qui donne à la liaison courtoise tout son piquant, c'est que c'est une relation tabou à cause de son caractère adultère. Les deux amants vivent un amour idéalisé puisque impossible dans la réalité. Le jeune homme célibataire n'a personne sur qui fixer ses désirs. Quant à la femme, la philosophie courtoise stipule qu'elle ne trouvera jamais l'amour dans les bras de son époux puisque mariage et amour sont par nature incompatibles.[20]

Nous venons de discuter de la situation "irrégulière" de Jehan qui est page et non chevalier. Une analyse de celle de Belle Cousine révèle également certaines irrégularités car celle-ci n'est plus mariée mais veuve. Délivrée des contraintes sociales du mariage, elle est en principe libre de choisir ses amants. Sa liaison amoureuse n'a plus le caractère adultère de l'idylle courtoise. Elle ne suit donc pas le modèle typique de la fine amor car l'adultère en était l'un des éléments indispensables. La notion d'interdit n'est pourtant pas totalement absente de la relation Belle Cousine

---

[19] Michèle Sarde insiste sur "la puissance subversive" de l'amour courtois qui "fonde et légitime l'adultère féminin." Elle ajoute: "Il y a là deux transgressions insoutenables de l'Ordre masculin et de sa morale tels qu'ils nous ont été transmis depuis la nuit des temps" (142).

[20] D'après un jugement de la comtesse de Champagne, "l'amour n'a aucun pouvoir entre époux." Le Chapelain, 173.

et

su

se

qu

j'

Ja

pa

d'

do

la

pr

d'

pr

je

co

co

co

Je

pr

sa

qu

bi

su

et Jehan. Elle se manifeste sous une autre forme beaucoup plus subtile.

Pour mieux analyser cet aspect de leur relation, il faut se rapporter à la première réponse de Jehan, pressé de questions par la Dame et ses suivantes: "De celle que plus j'ayme . . . c'est madame ma mere, et aprés est ma sœur Jacqueline" (8). Il est évident à ce moment du récit que le pauvre enfant ne peut pas encore bien comprendre le concept d'amour courtois. Au début de leur relation, Belle Cousine va donc se mettre à son niveau et se substituer plusieurs fois à la mère de Jehan. Cette substitution s'opère chez chaque protagoniste de manière unilatérale, c'est-à-dire qu'elle est d'abord inconsciente de part et d'autre mais tout à fait présente. Une analyse des premiers discours de la Dame au jeune homme laisse percevoir un ton plus maternel que courtois. Belle Cousine, on l'a vu, enseigne à son protégé comment dépenser son argent, comment s'habiller, parler, se comporter, tout comme une mère attentive le ferait. Et lorsque Jehan va chez la bourgeoise acheter son linge, il invente à propos, et sans avoir consulté Belle Cousine, le prétexte de sa mère qui lui aurait envoyé de l'argent. Ceci peut suggérer qu'à ce moment-là il voit effectivement en la personne de sa bienfaitrice une seconde mère. Il se servira encore de ce subterfuge plus tard, cette fois devant la Dame même:

> Et la, ou mylieu de toutes, voult Madame bien ces devises regarder. Puis lui dist: "hee! maistre, maistre, vous dictes que n'avez point de dame, et vous faites si le joly!"
> - "Ma dame," dist il, "c'est, Dieu mercy, madame ma mere qui m'a fait ainsin joly" (56).

Ce

com

(et

nat

leu

des

cou

cou

une

che

com

Bel

ent

deu

pha

évi

que

peu

Ce mensonge unit les deux protagonistes qui deviennent complices du même délit. Leur différence d'âge et d'expérience (et surtout le fait que Jehan n'est qu'un enfant) provoque naturellement ce lien imaginaire mère-fils qui conférera à leur liaison amoureuse sinon un caractère adultère, du moins des reflets incestueux.[21] L'aspect interdit de la relation courtoise est donc toujours présent conformément au modèle courtois. Cependant il est d'une nature différente et indique une nouvelle déviation de ce modèle.

Pour mieux définir les rapports typiques entre le chevalier et sa dame dans le cadre courtois, Georges Duby les compare à une joute:

> L'amour courtois est une joute . . . la joute amoureuse oppose deux partenaires inégaux dont l'un est par nature, destiné à tomber. Par nature. Physique. Par les lois naturelles de la sexualité.[22]

Belle Cousine elle-même s'y était référée comme à une bataille entre elle et le petit Jehan, et nous avons vu comment les deux protagonistes ont effectivement participé aux différentes phases d'un combat en règle. L'issue d'une joute suppose évidemment un gagnant et un perdant. Or, l'historien implique que "par les lois naturelles de la sexualité," le perdant ne peut être autre que la dame. Celle-ci doit d'ailleurs passer

---

[21] Lorsque Jehan de Saintré désire aller retrouver sa Dame en province, il utilise le même stratagème et substitue encore sa mère à Belle Cousine afin d'obtenir du roi son congé: "Sire, se il estoit vostre bon plaisir pour aucuns jours moy donner congié de aler viij oux jours veoir madame ma mere qui le m'a mandé" (271).

[22] Georges Duby, Mâle moyen-âge (Paris: Flammarion 1988) 76.

maît

feir

"adv

La c

mani

tout

que

Cous

clas

même

véri

s'as

cert

jeur

dame

n'es

part

part

à ch

char

maître dans l'art de faire durer ce jeu. Le combat est donc feint de part et d'autre. C'est une convention et chaque "adversaire" en connaît à l'avance le résultat. Ainsi:

> La dame n'était-elle pas conviée à se parer, à masquer, démasquer ses attraits, à se refuser longtemps, à ne se donner que parcimonieusement, par concessions progressives, afin que, dans les prolongements de la tentation et du danger, le jeune homme apprenne à se maîtriser, à dominer son corps?[23]

La dame doit donc se plier au jeu de la séduction d'une manière à la fois directe et passive car elle reste malgré tout la proie du désir du jeune homme auquel il est convenu que tôt ou tard elle se soumettra. Or, la relation entre Belle Cousine et son protégé ne s'établit pas sur le modèle classique de la fine amor. Ils ne jouent pas exactement le même jeu. Si Belle Cousine masque tout d'abord ses intentions véritables envers Jehan de Saintré, c'est parce qu'elle veut s'assurer qu'il a le cœur libre. Dès qu'elle en a la certitude, elle se démasque et ne laisse aucune équivoque au jeune homme quant au désir de devenir sa protectrice et sa dame de cœur.

D'autre part, à l'encontre de la définition de Duby, ce n'est pas Belle Cousine qui est conviée à se parer, et nulle part dans le texte il n'est fait allusion à un effort particulier de celle-ci dans sa toilette ou ses atours visant à charmer le jeune homme. Par contre ce dernier est convié à changer de vêtement et à endosser des costumes toujours plus

---

[23] Georges Duby, 77.

somptueux qui ravissent le regard de la Dame. Saintré doit soigner son apparence pour se plier au désir de sa bienfaitrice. Si la bonne apparence de l'enfant répond d'abord à une préoccupation maternelle de la part de Belle Cousine, on peut penser que le plaisir qu'elle ressent à la vue du joli page lui procure également une satisfaction toute sensuelle. Les sentiments de la Dame à l'égard de Jehan sont complexes, car le jeune âge, l'ignorance et l'innocence de ce dernier ne lui permettent pas de commencer immédiatement une liaison amoureuse. Leur relation va se développer graduellement et très lentement. Elle s'étale sur plusieurs années: "Ceste amour ainsin loiale et secrete dura xvj ans" (64) précise l'Acteur. Belle Cousine doit tout d'abord procéder à l'éducation de Jehan. Elle ne deviendra sa maîtresse que lorsque il aura atteint la maturité physique et intellectuelle d'un jeune chevalier et qu'il sera digne d'elle. En ceci, elle rejoint enfin le précepte de l'amour courtois qui stipule que le jeune amant devrait être un chevalier accompli. Donc, si Belle Cousine se donne par concessions progressives à son jeune amant, ce n'est pas exactement pour les mêmes raisons que dans la description de Duby.[24] A chaque étape majeure de la croissance du jeune homme correspond une nouvelle évolution de leur relation: la première manifestation amoureuse physique coincide avec la décision de la Dame de faire promouvoir Jehan au rang de valet tranchant:

---

[24] D'après l'historien, il s'agissait surtout d'une manœuvre de séduction.

crois

homme

sa da

(82).

relat

sembl

par B

se mo

(on a

que g

mérit

échel

le gr

multi

25 C'

26 On
entre
seule
montr
n'est

> Et quant ilz furent au preau ensemble, elle en le tresamoreusement baisant lui dist: "Mon tres loial desir, vous estes en l'aige de xvj ans, et d'ores en avant estes trop grant pour estre paige. Je me suis appensee que, pour vous mectre plus avant, je feray a madame la royne, de par vous, priere que monseigneur le roy vous en boute hors, et que soiez de l'un ou de l'autre leur varlet tranchant. . ." De ces parolles le petit Saintré fut tres joyeux, et treshumblement en remercia Madame, qui aprés ces parolles, en le tresdoulcement baisant, lui donna congié (65).[25]

Le nombre des baisers échangés entre les amants ira croissant avec chaque nouvelle promotion ou prouesse du jeune homme. Lors de leur première séparation Saintré prend congé de sa dame "par un tres amoreux baisier, x, xv, ou xx rendus" (82). Le concept d'échange entre partenaires, normal dans une relation courtoise, mais bafoué au début de leur relation,[26] semble rétabli du point de vue de l'idéal courtois et respecté par Belle Cousine et Saintré. Ainsi, le jeune homme va devoir se montrer digne de la Dame tant du point de vue vestimentaire (on a noté l'importance du costume et son implication sociale) que grâce à des exploits sans cesse plus héroïques. Il doit la mériter en suivant ses conseils et en grimpant un à un les échelons de l'échelle sociale. En contrepartie, Belle Cousine le gratifie de ses faveurs amoureuses. Ici, les baisers se multiplient et l'ardeur de la Dame s'intensifie alors que

---

[25] C'est moi qui souligne.

[26] On ne peut pas parler d'échange au début de la relation entre les deux personnages de La Sale, puisque Belle Cousine seule décide qu'elle sera la Dame de Jehan. L'auteur nous montre bien que si le jeune homme accepte cet arrangement, ce n'est qu'à contrecœur et par crainte de la Dame.

Saintré reste plutôt timide et réservé dans ses démonstrations affectives, ce qui semble confirmer qu'il n'est pas amoureux de Belle Cousine et qu'il la considère plutôt comme une mère ou une protectrice que comme une amante.

Il y a deux sortes d'amour précise Le Chapelain: l'amour pur et l'amour mixte. Le premier permet serments, baisers et caresses mais exclut l'aboutissement sexuel. C'est, ajoute cet auteur, la relation idéale pour deux amants. Cette forme d'amour est préférable à la seconde (charnelle) car elle lui confère une noblesse incomparable: les cœurs des amants sont enflammés mais leurs corps restent purs. Il faut pourtant noter que Le Chapelain ne condamne pas totalement l'amour mixte. Son indulgence s'explique sans doute par un désir de s'adapter aux mœurs relativement libres de son temps. La littérature courtoise des douzième et treizième siècles possède une forte sensualité et suggère souvent que l'amour qui unit les fins amants est un amour charnel.[27] Or, rien ne laisse supposer que Belle Cousine et son chevalier franchissent les limites de l'amour pur. Leur relation reste à un niveau platonique et reflète le changement de mœurs survenu aux quatorzième et quinzième siècles. Belle Cousine se plie aux conventions de son temps en gardant à sa relation son aspect idéalisé.

Une liaison courtoise est d'abord une relation tenue secrète. André le Chapelain avait bien stipulé l'importance de

---

[27] Tristan et Iseult ou bien Guenièvre et Lancelot sont de tels amants.

ce se

dont:

Voici

règle

L'imp

marié

époux

justi

de la

les é

qu'êt

Cepen

conve

l'imp

28 Le

29 Le

ce secret dans les douze "règles essentielles de l'amour" dont:

> VI. Evite de livrer à plusieurs confidents les secret de ton amour
>
> X. Ne trahis pas les secrets des amants.[28]

Voici le sort réservé à l'amant qui ne respecterait pas ce règlement:

> Un chevalier divulga honteusement les secrets de son amour et ses intimes affaires de cœur. Tous ceux qui servent dans la chevalerie d'amour demandent que ce délit soit très sévèrement puni, de peur qu'en laissant impuni l'exemple d'une telle trahison, on ne donne aux autres l'occasion de le suivre. Une cour de dames fut donc réunie en Gascogne, et l'on décida à l'unanimité . . . que cet individu serait désormais frustré de toute expérience d'amour, et considéré comme indigne et méprisable aux yeux de tous.[29]

L'importance du secret s'explique dans le cas des femmmes mariées qui doivent préserver leur réputation et celle de leur époux. Pour Belle Cousine, veuve et libre, le secret ne se justifie a priori que comme convention car si le premier but de la Dame n'était que d'aider un jeune page à gravir un à un les échelons qui mènent à la chevalerie, elle ne pourrait qu'être louée de sa bonté et de sa dévotion à une noble cause. Cependant, Belle Cousine se conforme scrupuleusement à cette convention de l'amour courtois en insistant plusieurs fois sur l'importance du secret:

---

[28] Le Chapelain, 91.

[29] Le Chapelain, 174.

> Or ça, comme bon crestien et gentil homme que vous estes, vous me promectez, sur Dieu, sur vostre foy de crestien et sur vostre honneur--cy n'a que vous et moy qui nous puisse oÿr--que, de chose que je vous die, a personne qui puisse vivre ne morir, par quelque façon que ce soit, vous ne direz, descouverrez ne ferez savoir ce que je vous diray presentement ne autrefoys (35-6).
> Or ça, mon ami, jusques cy je suis bien contente de vous; pensez tousjours de bien faire, car vous n'en vauldrez que mieulz. Entre toutes choses vous commande que tant soit il vostre ami qu'il saiche riens de nos fais (58).

La fréquence de ces répétitions amène le lecteur à s'interroger sur l'existence de motifs secondaires chez Belle Cousine. Pour quelles raisons tient-elle tant à garder le secret sur leur relation? Il semble que la Dame craigne les réactions de son entourage puisqu'elle insiste plusieurs fois sur le danger que représentent les mauvaises langues. La médisance de certains pourrait en effet perdre sa réputation. Son honneur terni, la Dame ne jouirait plus de la même considération à la cour du roi. Peut-être Belle Cousine ressent elle également un certain plaisir à la pensée que sa liaison avec Saintré est ignorée de tous. En apposant le sceau du secret sur leur liaison, elle lui confère automatiquement un aspect interdit. Les amants seront obligés de cacher leur amour. Pour Belle Cousine, le secret ajoute une dimension érotique à leur relation.

On s'aperçoit que l'idéal courtois est sujet à plusieurs modifications afin de s'adapter à l'histoire des protagonistes et surtout à leur individualité. Ceux-ci ne peuvent en effet pas suivre aveuglément un modèle s'il ne correspond ni à leur caractère, ni à leur désirs, ni à leurs besoins.

Nature

s'écar

courto

vérité

roman.

modifi

Cousin

trop a

pas cr

l'idéo

3. Une

contro

promot

courto

contra

soumet

cheval

d'amou

sont c

30 Eil

Middle

courto

et John

Love,"

ajoute

"create

women's

Naturellement, la relation Belle Cousine/Jehan de Saintré va s'écarter petit à petit des constantes de la littérature courtoise pour s'orienter vers une relation plus proche de la vérité. Une situation "réelle" se substitue à une situation de roman. Cependant, au lieu d'être fortifiée par ces modifications, leur amour est affaibli. La liaison entre Belle Cousine et Jehan de Saintré est vouée à l'échec car un idéal trop abstrait doit céder le pas à la réalité. Leur amour n'est pas crédible car il repose sur des images altérées de l'idéologie courtoise.

3. Une interprétation féminine de l'idéologie courtoise

L'idéal courtois est à l'origine de maintes controverses. L'une d'entre elles concerne la question de la promotion des femmes grâce à la fine amor. Selon l'optique courtoise, la dame choisit librement son amant. Ce choix contraste avec la réalité du mariage arrangé. Loin de se soumettre à son amant comme à son époux, elle domine le chevalier et celui-ci s'engage à la servir en tout. Le service d'amour confère à la dame une liberté et une puissance qui sont contestées par plusieurs historiens et critiques.[30] Ceux-

[30] Eileen Power, "The Position of Women," The Legacy of the Middle Ages (Oxford: Oxford UP, 1926), assure que l'amour courtois était surtout important d'un point de vue littéraire et John Benton "Clio and Venus: An Historical View of Courtly Love," The Meaning of Courtly Love (Albany: SUNY Press, 1968) ajoute que la courtoisie était essentiellement une convention "created by men for their own satisfaction . . . it emphasized women's role as an object, sexual or otherwise. Since they did

ci ré

sur l

la fe

la qu

court

reflé

désor

court

la no

pouvo

d'ana

court

légit

dans

trans

moral

ces d

visio

ageno

promo

not e
conve
towar

31 Mi

32 A
Stake
in Eu
(Bost
for t
in th

ci réfutent la théorie d'une promotion sociale féminine basée sur l'amour courtois. Leurs recherches prouvent qu'en vérité la femme était toujours traitée en être inférieur. Cependant, la question n'est plus seulement de savoir si "l'amour courtois" est le fruit d'une tradition littéraire ou bien s'il reflétait une réalité. Les critiques littéraires se penchent désormais également sur les répercussions de cette idéologie courtoise sur les femmes du douzième au quinzième siècle.

La relation courtoise est complexe car elle repose sur la notion de pouvoir. Or, il s'agit de définir qui détient ce pouvoir et d'où il provient. Ce concept a fait l'objet d'analyses différentes et souvent contradictoires. "L'amour courtois . . . dérange," écrit Michèle Sarde; il "fonde et légitime l'adultère féminin. D'autre part, il place la femme dans la seule position du Pouvoir suprême. Il y a là deux transgressions insoutenables de l'Ordre masculin et de sa morale . . . Dans l'univers courtois, la Dame . . . possède ces deux privilèges: . . . la Liberté et le Pouvoir."[31] La vision idyllique de la dame sur son piédestal et du chevalier agenouillé à ses pieds suggère automatiquement l'idée de promotion féminine.[32] D'autres études affirment pourtant que

---

not encourage a genuine respect for women as individuals, the conventions of medieval chivalry . . . did not advance women towards legal or social emancipation" (35).

[31] Michèle Sarde, 142.

[32] A ce propos, E. William Monter, "The Pedestal and the Stake: Courtly Love and Witchcraft," Becoming Visible: Women in European History, ed. Renate Bridenthal and Claudia Koonz (Boston: Houghton, 1977) écrit: "First iconographical evidence for the social reality of courtly love comes very late. Only in the fifteenth century (a time, as we shall see, the

cet

l'i

occ

pen

Ren

Cou

leu

ret

cou

par

exp

gag

pou

des

par

hom

Cou

---

ped
tou
(12

33

sur
fem
de
pro
le
mép
au

34

the
198

cette supériorité de la femme n'est qu'un leurre.[33] A l'intérieur même des clichés de l'amour courtois, la dame occupe une position ambigüe.

Plusieurs études consacrées aux femmes de la noblesse pendant la période de transition entre le moyen âge et la Renaissance (époque à laquelle La Sale met en scène Belle Cousine) remarquent que celles-ci avaient perdu une partie de leur pouvoir dans le domaine public. Joan Kelly-Gadol, en retraçant les changements survenus dans la tradition courtoise, s'attache à prouver que les femmes ont activement participé à la promotion de la philosophie courtoise. Elle explique ce phénomène de la manière suivante: elles y gagnaient plusieurs prérogatives, en particulier celle de pouvoir traiter les hommes comme des pairs et non plus comme des maîtres.[34] Cependant, elle démontre que le pouvoir gagné par les femmes de la société féodale est repassé aux mains des hommes au moment de la Renaissance. Elle se base sur Le Courtier de Baldassare Castiglione pour appuyer sa théorie.

---

pedestal theory came under severe attack) can we find a tournament shield depicting a knight kneeling before his lady" (125).

[33] C'est l'avis de Georges Duby: "Je ne pense pas, ce qui surprendra peut-être, à une particulière promotion de la femme. En effet, je n'y crois guère. Il y eut bien promotion de la condition féminine mais, en même temps, aussi vive, promotion de la condition masculine, si bien que l'écart resta le même, et les femmes demeurèrent à la fois craintes, méprisées et étroitement soumises, ce dont d'ailleurs témoigne au premier chef la littérature de courtoisie" (77).

[34] Joan Kelly-Gadol, "Did Women Have a Renaissance?" Women in the Middle Ages and the Renaissance (Syracuse: Syracuse UP, 1986) 146.

Selon Kelly-Gadol, si la dame de la Renaissance possède les mêmes vertus et une éducation similaire à celle du courtier, elle perd néanmoins le pouvoir politique qu'elle possédait jusqu'alors et est désormais reléguée à un rôle essentiellement décoratif. Merry Wiesner répond à cet article en faisant valoir que l'étude en question est incomplète:

> Kelly-Gadol primarily uses prescriptive literature written by men to make her points, but the voices of actual women from the period indicate that they were aware of what was happening to them. They felt both the shrinking of opportunities in a variety of areas and the increasing split between public and private life. Their objections to this growing constraint took on many different forms but generally center on women's right to a public role. While male writers, officials, theologians, workers, and professionals were attempting to limit women's activities to the private realm, women consistently defended their public role.[35]

Il faut donc, d'après Wiesner, se rappeler que la période de transition du quinzième sciècle coincide avec une prise de conscience de la femme et un désir de ne pas succomber aux restrictions imposées par l'autorité masculine.

Cette réaction féminine se manifeste de plusieurs manières chez les femmes de la noblesse, en particulier par un désir accru de recevoir une éducation complète qui leur confère une liberté d'esprit sinon d'action. On a remarqué que Belle Cousine avait reçu une éducation soignée mais aussi qu'elle insistait sur la nécessité d'améliorer sans cesse cette éducation. La dame courtoise recherche également l'accomplissement dans les domaines de la culture et des arts.

---

[35] Merry E. Wiesner, "Women's Defense of their Public Role," Women in the Middle Ages and the Renaissance (Syracuse: Syracuse UP, 1986) 1.

L'

pa

la

mc

pr

du

mc

au

id

cc

Mc

re

sc

pa

L'

Be

Nc

nc

sc

cc

el

se

36

Me

ed

19

L'image de la femme civilisatrice de la société féodale peinte par Duby va se développer. En devenant patronne des arts et de la littérature, la femme reste active au sein de sa société.

L'idéologie courtoise, bien qu'ayant subi plusieurs modifications importantes au cours des deux siècles précédents, est toujours à la mode. Nous connaissons l'étendue du succès de la littérature courtoise sur le public féminin au moyen âge. Nous devons supposer que d'une manière ou d'une autre les contemporaines de Belle Cousine cultivent cette idéologie courtoise, qu'elles l'ont intériorisée. L'ont-elles comprise comme une réalité ou comme un rêve illusoire? Joann McNamara et Suzanne F. Wemple suggèrent que, frustrées par les restrictions d'une société patriarchale, certaines femmes se sont sans doute tournées vers l'amour courtois comme un palliatif à leurs frustrations et à leurs vies étriquées.[36] L'on peut imaginer que, tout comme ses comparses (réelles), Belle Cousine ait pris conscience du danger qui la menaçait. Nous avons vu que le roman de La Sale était emprunt de nostalgie. Si Jehan de Saintré symbolise la nostalgie d'une société féodale brillante, la Dame symbolise celle de l'ideal courtois qui attribuait à la femme médiévale un pouvoir auquel elle n'est pas prête à renoncer. Son attitude souvent outrée semble en effet être le résultat d'une interprétation

---

[36] Joann McNamara and Suzanne F. Wemple, "Sanctity and Power: Medieval Woman," Becoming Visible: Women in European History, ed. Renate Bridenthal and Claudia Koonz (Boston: Houghton, 1977) 115.

per

com

ran

cer

ell

de

fém

Cet

l'a

thé

suz

Or,

Sai

exa

con

et

Ell

int

plu

Cou

fem

com

d'h

37

au

ent

exa

personnelle des conventions courtoises[37] et peut s'analyser comme une réponse à ses frustrations.

D'un tempérament autoritaire Belle Cousine, de par son rang social et son cousinage avec la reine, jouit déjà d'un certain pouvoir. Cependant, dans une société patriarchale, elle reste limitée par son état de femme. Il s'agit pour elle de tirer partie de cette situation en conjuguant sa condition féminine à une situation qui l'autorise à gouverner autrui. Cette situation, elle va la trouver dans la pratique de l'amour courtois puisque l'idéologie courtoise permet en théorie à la femme d'assumer le rôle tout puissant d'un suzerain, alors que le chevalier est réduit à celui de vassal. Or, Belle Cousine se montre extrèmement autoritaire envers Saintré. Ses actions et réactions sont à plusieurs reprises exagérées parce que son besoin de dominer est réel et non plus conventionel. Elle s'approprie les règles de l'amour courtois et les accommode de manière à satisfaire ses désirs de femme. Elle utilise l'idéologie courtoise pour tenter de dépasser les interdits d'une société qui la cantonne dans un rôle féminin plus décoratif qu'actif. Dans le domaine de la cour où Belle Cousine évolue, il est difficile de s'imposer en tant que femme. Une contemporaine réelle de l'héroïne l'avait bien compris: Christine de Pisan qui dut faire face à une société d'hommes hostiles à toute entreprise féminine.

---

[37] On peut penser par exemple au fait que Belle Cousine prend au pied de la lettre la convention qui l'autorise à dominer entièrement son chevalier. Son attitude autoritaire est exagérée.

dévelo

Celle-

observ

plusie

Cousin

s'appr

de la

voula:

assièg

L'

d'ordi

chez

nécess

souver

l'une

la moc

invest

de Pis

sa Cit

38 Dia
the Wo
(1981)

> Christine used a most revealing metaphor to describe the change in her life after she became a widow. She states that fortune changed her from a woman into a man and describes the metamorphosis in detail. . . . Christine had to think of herself as a man in order to assume the "masculine" responsibility of supporting a family and to engage in the "masculine" activities of studying and writing.[38]

Le lecteur du Petit Jehan de Saintré assiste à un développement inattendu de la personnalité de Belle Cousine. Celle-ci ne prétend pas se transformer en homme; pourtant, on observe une "masculinisation" de la Dame puisqu'on remarque plusieurs particularités typiques aux hommes chez Belle Cousine. Nous avons déjà analysé son attitude lorsqu'elle s'approprie à plusieurs reprises le rôle masculin dans le jeu de la séduction alors que l'aspect guerrier de cette manœuvre voulait que ce soit traditionnellement le jeune homme qui assiège la dame jusqu'à ce que celle-ci se rende.

L'autoritarisme dont Belle Cousine jouit est une qualité d'ordinaire réservée à la gent masculine. Fonction normale chez les hommes appelés à commander et à gouverner, elle est nécessaire aux femmes qui, en l'absence de leur époux, doivent souvent diriger leur maison, manoir ou château. Néanmoins, l'une des qualités typiquement féminines est la pondérance et la modération. Si une femme en l'absence d'un homme a été investie d'un pouvoir, elle ne doit pas en abuser. Christine de Pisan elle-même ne dément pas ce stéréotype puisque, dans sa Cité des Dames, elle conseille aux femmes de se garder

---

[38] Diane Borstein, "Self-Consciousness and Self Concepts in the Work of Christine de Pisan," Fifteenth Century Symposium (1981): 12-13.

d'

l'

so

li

Da

cu

ma

fo

ho

pr

Sa

pl

de

ph

li

d'être arrogantes. Or, la modération ne temporise pas l'autoritarisme de Belle Cousine. Celle-ci gouverne absolument son jeune protégé. Saintré, par exemple, ne se rend au préau, lieu de leurs rendez-vous secrets, que sur injonction de sa Dame et montre en tout une nature soumise. Belle Cousine cultive cette soumission à l'aide de promesses:

> Or pensez doncque de bien faire, si vous aymerai; et quant je verray que bien vous gouvernerez, alors je vous retendray pour mon ami et vous feray tresbien joly (60).

La largesse enfin est traditionellement une qualité masculine. Belle Cousine remet régulièrement à Saintré de fortes sommes d'argent, une autre façon de contrôler le jeune homme. On se rappelle des objections timides de ce dernier la première fois que la Dame lui donne de l'argent:

> Le petit Saintré, comme josne enfant, innocent et plain de honte, voult la boursse reffuser en disant: "Ma dame, je vous en remercie , ne vous desplaise. Je n'en prendray riens, car je ne le vous ay pas desservi" (50).

Saintré est conscient qu'en acceptant ce présent il s'engage plus avant dans cette nouvelle relation. Il devient débiteur de Belle Cousine. Celle-ci, en le forçant (verbalement et physiquement) à accepter la première bourse, lui ôte la liberté de lui refuser quoi que ce soit dans le futur:

> "Desservi?" dist Madame, "bien sçay que ne le m'avez pas desservi, mais vous le me desservirez, se Dieu plait. Si veul et vous commande que la prenez." Et en disant ce, celleement et coiement, en sa manche, d'un atour bien enveloppé la lui mist (50).

La gé

le fa

Saint

Jehan

le pe

puisq

ce su

Belle

Belle

s'app

La pl

nom d

effec

d'Aen

du hé

Aucas

soit-

est s

39 Al

La générosité de la Dame n'est pas gratuite et elle a soin de le faire entendre à Jehan. Plus les sommes s'arrondiront, plus Saintré sera redevable à Belle Cousine de sa largesse.

La Sale prétend consacrer son œuvre à l'évolution de Jehan de Saintré mais il apparaît évident que la Dame en est le personnage clef. Elle est plus importante que Saintré puisque celui-ci n'est que sa création. Allison Kelly aborde ce sujet dans son article, "Jehan de Saintré and the Dame des Belles Cousines: Problems of a Medieval Title":[39]

> Most critics agree that the real interest of Saintré lies in its "discontinuity", which is caused by a dramatic change in Jehan's relation with his lady. . . . In fact, throughout the work Belles Cousines commands much of the reader's attention, for she functions as the motivating force behind Jehan's actions. . . . Belles Cousines introduces suspense into the work. . . . While the modern title Jehan de Saintré implies that Jehan's life constitutes the subject of the work, the real concern of the narrator is the part of Jehan's life that is comprised within his relationship with Belles Cousines.

Belle Cousine en devenant le personnage central du texte s'approprie encore une fois un privilège d'ordinaire masculin. La plupart des œuvres les plus connues du moyen âge portent le nom du principal protagoniste masculin et décrivent effectivement les aventures d'Yvain, de Lancelot, de Perceval, d'Aeneas. D'autres œuvres associent le nom d'une femme à celui du héros légendaire: Erec et Enide, Tristan et Iseult ou Aucassin et Nicolette. Dans tous ces textes, si importante soit-elle, la femme reste un personnage secondaire et l'accent est surtout mis sur le héros masculin. On se rappelle par

---

[39] Allison Kelly, 447-48.

exe

la

les

dan

que

per

exe

Sai

poi

L'h

Cou

par

per

con

mé

que

40

On

Fr

pe

po

Ch

de

le

41

exemple que lorsqu'Enide commence à prendre trop de place dans la vie de son époux, celui-ci est durement jugé par ses pairs les chevaliers. Un personnage féminin trop fort devient dangereux pour les protagonistes masculins. On note d'ailleurs que les titres uniquement féminins évoquent souvent des personnages problématiques; La Belle Dame sans Mercy en est un exemple.[40] La Sale a choisi d'intituler son histoire du nom de Saintré, personnage principal pour l'auteur mais secondaire du point de vue de l'intrigue. Le lecteur ne s'y trompe pas. L'histoire est bel et bien celle de la Belle Dame des Belles Cousines qui en devenant l'héroïne du roman endosse les particularités négatives généralement associées aux personnages féminins forts. L'exemple historique d'une contemporaine de La Sale, Jeanne d'Arc, illustre cette méfiance des hommes vis-à-vis d'une femme forte, populaire et quelque peu masculine.

> The trial of Joan of Arc, politically motivated as it was, strongly suggests that a male-dominated society had begun to associate "unfeminine" behavior with heresy and witchcraft. Joan's judges frequently seemed to be more disturbed by her habit of dressing like a man than by her religious beliefs.[41]

---

[40] Certains textes font exception à cette tendance générale. On pense notamment au lai de Marie de France intitulé "Le Frêne" qui porte le nom (masculinisé) d'une femme; le personnage principal y est en général doté de qualités positives; ou bien à la peinture de l'idéal féminin de Christine de Pisan dans sa Cité des Dames. Il s'agit dans les deux cas d'ouvrages de femmes, ce qui explique probablement le ton plus positif adopté à l'égard de la gent féminine.

[41] Joann McNamara and Suzanne F. Wemple, 115.

Cousi

de pou

le jeu

Cousi

s'exp

essen

Oblig

renon

elle

jeune

qu'el

renco

C'est

selon

42 E.

Roman

Consciente des tabous d'une société misogyne, Belle Cousine ne peut exprimer ouvertement son désir de liberté et de pouvoir. En formant Saintré, la Dame se projette à travers le jeune homme. Jehan de Saintré devient l'alter-ego de Belle Cousine. Il est l'instrument qui permet à cette dernière de s'exprimer plus totalement dans une société aux valeurs essentiellement masculines.

> Women . . . become, in many courtly scenarios, the silent initiators and recipients of male exploits on the fields of battle as in the field of literature. Although women are routinely billed as central players in courtliness and its historical development, they are often made to play more peripheral roles, serving as the audience that will receive and authenticate heroic feats and clerky tales about them.[42]

Obligée de rester socialement passive, Belle Cousine ne renonce pas à ses ambitions. Ne pouvant porter une armure, elle la fait porter à un autre. Elle choisit un homme très jeune car un enfant est plus maléable, un trait de caractère qu'elle avait noté avec satisfaction lors de sa première rencontre avec Saintré:

> Madame, qui de tout ce estoit tres aise, et tant plus quant le veoit si humble et innocent, l'amoit trop mieulz, pensant que se elle pouoit, par bonne façon en son service l'acquerir, que elle le mectroit bien a son ploy (13).

C'est-à-dire qu'elle formerait le caractère du petit page selon ses désirs. Selon Karl Uitti, en modelant Jehan de

---

[42] E. Jane Burns and Roberta L. Krueger, Introduction. Romance Notes 25.3 (1985): 210-11.

Sai

tra

Il

l'i

qu'

rés

hom

cor

ce

tra

dir

mas

hor

nou

pou

Be

auc

fa

43

Ro

44

pa

d'

Saintré pour l'amener à devenir chevalier la Dame accomplit un travail de créateur:

> In short, as matters turn out, Jehan de Saintré is Madame's creature: the signs of which he is to be made up--his code, how we are to "read" him-are entirely her doing. He is, in effect, a systematic response to her. And, by the same token, her existence is, as far as we know it, completely a function of her œuvre.[43]

Il s'agit pour Belle Cousine de façonner le jeune homme à l'image de l'idéal masculin. Saintré doit représenter ce qu'elle aurait été si elle avait pu jouir des prérogatives réservées aux hommes.

L'exactitude des ordres que Belle Cousine donne au jeune homme révèle l'importance de cette entreprise. Ces ordres concernent d'abord le comportement social et l'habillement de ce dernier, un registre éducatif qui appartient traditionnellement au domaine féminin. Puis viennent les directives de combat d'ordinaire réservées au domaine masculin. Belle Cousine assume ici les compétences d'un homme.[44] Les conseils de la Dame sont nécéssaires à Jehan dont nous connaissons l'ignorance. Pourtant son souci du détail est poussé à l'extrême. Il trahit sa volonté de tout diriger. Belle Cousine sait exactement ce qu'elle veut; c'est un projet auquel elle a longuement réfléchi. Elle met en scène chaque fait et geste du futur chevalier avec minutie car elle veut

---

[43] Karl D. Uitti, "Renewal and Undermining of Old French Romance," Romance (Hanover: UP of New England, 1985) 143.

[44] Le cas de Belle Cousine sort de l'ordinaire mais il n'est pas isolé. L'ouvrage de Christine de Pisan, Le Livre des faits d'armes et de chevalerie, composé vers 1410, en est la preuve.

s'assur

jeune h

pourra

théori

protég

L

car c'

jeune

puisqu

devrai

appare

entour

import

discou

Ce qu

d'avo

45 Ju

s'assurer du succès de Saintré. Les exploits et louanges du jeune homme rejailliront indirectement sur elle. Peut-être pourrait-on y voir un désir d'appropriation de sa part. Cette théorie est renforcée par ces paroles de Belle Cousine à son protégé:

> Tant que me servirez loialment je vous fourniray du tout. Et quant vous serez aucunement du corps plus puissant, alors veul que entreprenez aucunes gracieuses armes, dont porterez l'emprinse que je vous donray (72).

L'obligation du secret satisfait au départ Belle Cousine car c'est elle qui oblige Saintré à prêter ce serment. Le jeune garçon montre de la soumission mais pas d'amour puisqu'il avoue ne pas connaître ce sentiment. Se savoir aimée devrait être le premier motif de Belle Cousine mais ce n'est apparemment pas le cas. Par contre, le plaisir de tromper son entourage (ses suivantes et la reine et enfin la cour) est important pour la Dame. La dissimulation est traduite par le discours de Belle Cousine dont Julia Kristeva fait l'analyse.

> L'énoncé de la Dame est l'ENONCE AMBIVALENT par excellence. . . . Cet énoncé a toujours deux orientations, évolue toujours dans deux espaces se contredisant dans un jeu incessant entre le vrai et le faux, de sorte qu'il s'y perd et s'embrouille lui-même par son ambiguïté. L'énoncé de la Dame ne connaît pas l'objectivité: il a une signification pour Saintré, et une autre diamétralement opposée pour 'l'opinion publique'; la vérité ne le concerne pas, il est carnavalesque et procède par masque.[45]

Ce qui prime chez elle, c'est la satisfaction personnelle d'avoir produit seule Jehan de Saintré. Le jeune chevalier

[45] Julia Kristeva, 117.

loué de tous es
extraordinaire
chevalier du ro
les ficelles de
jeune homme se
c'est au moment
but et où Jehan
relation va bru

Cette même
la frustration
main sa propre
là une déviatio
prisonnière de
par peur des ra
rappelle qu'à p
contre les mauv
penser beaucop
deviner et publ
Cousine apparai
l'opposait à Sa
de Belle Cousin
perd son contre
dernier ne sera
représente un
L'enfant, fait
en murissant e
difficile à mo
l'échec de Bel

loué de tous est sa créature. Contrôler un page n'est pas extraordinaire en soi, par contre, contrôler le meilleur chevalier du royaume est une preuve de puissance. La Dame tire les ficelles de sa marionette à l'insu de tous et tant que le jeune homme se prête à ce jeu, elle est satisfaite. Pourtant, c'est au moment même où Belle Cousine croit avoir atteint son but et où Jehan est enfin un chevalier renommé que leur relation va brusquement se dégrader.

Cette même obligation de garder le secret va provoquer la frustration de la Dame lorsque Saintré décide de prendre en main sa propre destinée. Belle Cousine est furieuse car il y a là une déviation de son projet initial et elle devient prisonnière de son secret. Elle ne peut dévoiler ses amours par peur des railleries, du jugement des autres. On se rappelle qu'à plusieurs reprises elle avait prévenu Saintré contre les mauvaises langues: "pluseurs des gens pourroient penser beaucop de choses, et n'en fault que une pour en deviner et publier tout" (64). Son autorité bafouée, Belle Cousine apparaîtrait perdante de la joute amoureuse qui l'opposait à Saintré. A partir du moment où Saintré se détache de Belle Cousine, elle ne peut plus s'assimiler à lui. Si elle perd son contrôle sur Saintré, les futurs exploits de ce dernier ne seront plus les siens. La formation du chevalier représente un travail de plusieurs années sans aboutissement. L'enfant, fait d'une argile aisément pétrissable, s'est durci en murissant et sa personnalité est devenue de plus en plus difficile à modifier. L'éloignement du jeune homme marque l'échec de Belle Cousine. Cet échec s'explique en partie par

son extrémisme
Cousine tente d
l'erreur d'en p
particulier cel
chevalier serva
la convention l
sait pas rester
pour remédier à
donc inacceptab

4. Ascension de

La validi
symboliques de
travers tout le
s'opère grâce à
Cousine et de s
correspond à la
concept, La Sa
littérature co
personnificati
timide et obéi
lui-même, indé
représentait l
nature "bourge

46 Yorio Otaka

son extrémisme apparent surtout au début du roman. Belle Cousine tente de reproduire un idéal courtois mais commet l'erreur d'en prendre les préceptes à la lettre, en particulier celui de la domination de la dame sur son chevalier servant. Elle ne sait pas voir la différence entre la convention littéraire et la vie réelle. Surtout, la Dame ne sait pas rester à sa place et profite de cette opportunité pour remédier à ses frustrations de femme. Ses motifs sont donc inacceptables et mettent en danger leur relation.

4. Ascension de Jehan et déclin de Belle Cousine

La validité du "code" courtois, l'une des valeurs symboliques de la société féodale, est remise en question à travers tout le roman de La Sale. Cette remise en question s'opère grâce à un transfert des personnalités de Belle Cousine et de Saintré. L'ascension graduelle du petit Jehan correspond à la déchéance de la Dame. Pour mieux illuster ce concept, La Sale s'écarte des personnages "types" de la littérature courtoise et opte pour une technique de personnification de ses protagonistes. Otaka remarque que, "de timide et obéissant qu'il était, Saintré devient conscient de lui-même, indépendant et perfectionné" tandis que la Dame, qui représentait l'amour courtois idéaliste, se découvre une nature "bourgeoise, réaliste et sensuelle".[46] Ce phénomène

[46] Yorio Otaka, 12.

d'individualisa

dans l'évolutio

Saintré. Cette

selon l'évoluti

modification de

Belle Cous

départ faussé d

cette liaison n

idéal courtois,

Elle suggère à

évite soigneuse

l'esprit de l'

> Pour
> pour
> qui
> elle
> tant
> mons
> et p
> pour

Mais les sugge

"pourquoy ne v

heurtent à l'i

de Jehan.

> Mais
> voul
> . .
> moy
> et
> oÿ
> tel

Confrontée à l

résoudre à pre

d'individualisation provoque certains changements inévitables dans l'évolution de la relation entre la Dame et Jehan de Saintré. Cette relation se situe à des niveaux très différents selon l'évolution de l'histoire. Chaque étape correspond à une modification de la personnalité des protagonistes.

Belle Cousine n'est pas entièrement responsable du départ faussé de leur relation. Consciente dès le début que cette liaison n'est pas en tous points conforme au modèle idéal courtois, elle tente vainement de rétablir ce modèle. Elle suggère à Saintré de prendre une dame de cœur mais elle évite soigneusement de se nommer, espérant que celui-ci aura l'esprit de l'élire sa dame par amour:

> Pour quoy ne vous aventurez vous? Cuidiez vous que, pour quelque bien qui soit en vous, il soit dame qui ayme tant soit peu son honneur que de la servir elle vous doye prier -- combien que aucunes sont tant constraintes par amours que force leur est de monstrer doulcement le bon vouloir que elles ont, et par ce donnent façon de proceder? Et doncques pourquoy ne vous aventurez vous? (35).

Mais les suggestions (on notera la répétition de la question: "pourquoy ne vous aventurez vous?") de Belle Cousine se heurtent à l'ignorance, à l'obstination et au manque de désir de Jehan.

> Mais qui est la dame telle que vous dictes, qui vouldroit mon service, et amer un tel que je suis? . . . Ma dame, j'avroie aussi chier morir que de moy offrir et estre reffusé, et puis estre mocqué et farsé, ainsin comme d'autres ont esté, que j'ai oÿ dire. et pour ce, ma dame, me vault mieulz estre tel que je suis (34-5).

Confrontée à la naïveté du page, Belle Cousine doit se résoudre à prendre la situation en main:

Et qu
et qu
se p
. .
dit,
vous
me v

La Dame espéra
choses aurait
masculin et el
inaccessible.
histoire aurai
Saintré est un
un transfert d
lecteur est fo
schéma modifié

It
deve
defi
also
rese
woma
to
ost
emo

Le comportemer
départ.

Le premi
personne à la
Elle met donc
et Saintré. C

47 E. Jane Bu

> Et quant Madame l'oïst ainsi parler et par raison, et qu'il n'entend pas ou elle veult venir. lors ne se peust tenir de son cuer descouvrir, et lui dist: . . . Or ça Saintré, se je estoie celle que vous ay dit, et vous vousisse pour moy loialment servir vous faire des biens et a grant honneur pervenir, me voldriez vous obeir? (35-6).

La Dame espérait pousser Saintré à se déclarer. L'ordre des choses aurait été rétabli. Saintré aurait assumé son rôle masculin et elle serait devenue l'amante désirée et inaccessible. Les apparences auraient été sauvées et leur histoire aurait suivi un développement "normal". L'attitude de Saintré est un obstacle à la réalisation de ce désir. Il y a un transfert de rôles dès le commencement de leur liaison. Le lecteur est forcé (tout comme Belle Cousine) d'accepter ce schéma modifié et dénaturé de la relation courtoise.

> It is not appropriate for the woman to say "Jo vœul devenir vostre amie." If courtly love is typically defined as the exclusive domain of ladies, it is also frequently characterized as an emotion reserved ultimately for men . . . love and the woman who speaks it pose a clear and present danger to the system of courtliness which is designed ostensibly to promote just such an exalted emotion.[47]

Le comportement des protagonistes va résulter de ce "mauvais" départ.

Le premier soin de Belle Cousine est de s'assurer que personne à la cour ne soupçonnera l'existence de leur liaison. Elle met donc en scène un simulacre de mésentente entre elle et Saintré. Celui-ci y joue le rôle de la victime des

---

[47] E. Jane Burns and Roberta L. Krueger, 208-9.

sarcasmes de la

en le rassurant

> Or, r
> menas
> ne a
> conte
> les
> (59-
> Non
> vous

Saintré qui s'e

fortes pressio

puisqu'il vient

épisode ne peu

imposée au che

en amour.

En se prê

reconnaît son

amour propre a

fois ce "march

"sire morveux

alez! car jama

comble lorsque

veult faire en

n'est point am

elle seroit en

(62). Quant à

"feynant d'est

Dame et ses su

prendre autre

sarcasmes de la Dame. Elle "adoucit" le sort du jeune garçon en le rassurant sur ses intentions:

> Or, mon ami, entendez a moy: de quelzconques menasses, parolles rigoreuses que devant mes femmes ne ailleurs que je vous die, ne vous soiez mal content . . . de chose que je vous tansse devant les gens, comme je vous ay dist, ne vous esbaïssez (59-60).
> Non seray je, ma dame puis qu'il vous plaît. Ne vous emayez de riens (59).

Saintré qui s'empresse d'accepter est évidemment sujet à de fortes pressions psychologiques mais aussi financières puisqu'il vient de recevoir sa première bourse. Ce nouvel épisode ne peut donc pas être interprété comme une épreuve imposée au chevalier par sa dame afin de mesurer son endurance en amour.

En se prêtant au jeu humiliant de Belle Cousine, le page reconnaît son infériorité. Aux yeux du public il perd tout amour propre alors que celle-ci réaffirme sa puissance. Une fois ce "marché" conclu entre eux, les insultes pleuvent: "sire morveux que vous estes" (59); "alez vous en, garçon, alez! car jamais ne vauldrez riens!" (60). L'ironie est à son comble lorsque Belle Cousine déclare: "Ce maistre . . . nous veult faire entendre qu'il n'a point de dame, et qui pis est, n'est point amoreux. Et, par ma foy, quant j'ay bien regardé, elle seroit en vous bien assenee d'avoir un tel amoreux!" (62). Quant à Jehan, il joue son rôle à la perfection en "feynant d'estre couroucié" (60) puis, quand il aperçoit la Dame et ses suivantes, en faisant "semblant de soy desvoier et prendre autre chemin" (61). On remarque la grande facilité

avec laquelle

acquiert rapid

> Le p
> cogn
> estr

Cette faculté

fait sa force.

Cousine il va

la considérati

maléable, il e

nouvelle. Kris

l'évolution de

Cousine:

> Dans
> mess
> (la
> et l
> roma
> obje
> mess
> Dame
> la c
> par
> mess
> assu

Belle Cou

puisqu'à son c

louanges. Elle

et le bon usag

(Belle Cousine

"Et! Dieu vous

filz" (63). Bi

---

[48] Julia Krist

avec laquelle Jehan s'adapte au jeu des apparences. Il y acquiert rapidement de l'assurance:

> Le petit Saintré, qui ja estoit tout asseuré et cognoisssoit bien les parolles de Madame, feingnant estre esbaÿ, ne disoit mot (62).

Cette faculté d'adaptation, propre au personnage de Saintré, fait sa force. En jouant le rôle créé pour lui par Belle Cousine il va peu à peu gagner l'amour du roi, de la reine et la considération des courtisans. Grâce à son caractère maléable, il est capable de tirer partie de chaque situation nouvelle. Kristeva résume les différentes étapes de l'évolution de Saintré par rapport au discours de Belle Cousine:

> Dans un premier mouvement, la duplicité de ce message n'est connue que par le locuteur lui-même (la dame), l'auteur (sujet de l'énnoncé romanesque) et le lecteur (destinataire de l'énoncé romanesque): la cour (instance neutre = opinion objective), aussi bien que Saintré (objet passif du message) sont dupes de l'agressivité univoque de la Dame à l'égard du page. Le second mouvement déplace la duplicité: Saintré y est introduit et l'accepte; par le même geste, il cesse d'être l'objet d'un message pour devenir le sujet d'un énoncé dont il assume l'autorité.[48]

Belle Cousine elle-même se laisse rapidement charmer, puisqu'à son discours méprisant, elle substitue bientôt des louanges. Elle félicite publiquement Jehan sur sa belle mise et le bon usage qu'il a fait de l'argent envoyé par sa "mère" (Belle Cousine). Il faut à ce propos noter ses derniers mots: "Et! Dieu vous gart telle mere, et veulle que lui soiez bon filz" (63). Bien que le message latent ne puisse être compris

[48] Julia Kristeva, 46.

que par son pro

chanter ses pro

d'être "bon fil

lui rappelle sa

et ne peut être

Malgré tout, la

"officialise"

sens du discou

de témoins. Ces

désormais droi

le maltraiter.

Belle Cou

(publique) plu

changement per

de s'épanouir.

un jeune homme

apprécier de t

ay espoir, bel

(66). La Dame

"complaire a c

dames" (68). E

arrive. Cette

certain pouvoi

rabaisse au ra

carrière de je

Cousine dans c

réussite du ch

accompli. La D

que par son protégé, la Dame profite de l'occasion pour chanter ses propres louanges. En conseillant au jeune homme d'être "bon filz", c'est-à-dire de continuer à lui obéir, elle lui rappelle sa situation de dépendance. Le langage est codé et ne peut être déchiffré que par les deux protagonistes. Malgré tout, la présence du public est nécessaire car elle "officialise" les paroles de Belle Cousine. Quoiqu'ignorant le sens du discours de la Dame, ces spectateurs ont valeur tacite de témoins. Ces louanges publiques légitimisent Saintré. Il a désormais droit à l'estime générale et Belle Cousine cesse de le maltraiter.

Belle Cousine va progressivement adopter une attitude (publique) plus positive à l'égard de son protégé. Ce changement permet au jeune homme d'affirmer sa personnalité et de s'épanouir. Le petit garçon craintif du début fait place à un jeune homme plein de ressources. Il se fait rapidement apprécier de tous; la reine elle-même prédit son avenir: "Et ay espoir, belle dame, qu'il sera une foiz tres homme de bien" (66). La Dame marque à plusieurs reprises l'importance de "complaire a chascun" et "especialement", insiste-t-elle,"aux dames" (68). Elle suggère que c'est par les femmes qu'on arrive. Cette suggestion prouve que les femmes jouissent d'un certain pouvoir des femmes mais en même temps elle les rabaisse au rang de simples truchements, d'outils utiles à la carrière de jeunes hommes arrivistes. On reconnaît Belle Cousine dans ces deux cas de figures. Elément essentiel de la réussite du chevalier, elle sera abandonnée une fois son but accompli. La Dame est d'ailleurs consciente de ne pouvoir

seule aider la

permet à d'aut

exclusif avec

est contrainte

puissante, la

l'intervention

importantes ai

Quar
en s
Mess
aide

L'autorité en

trouve pourtan

le savoir et l

indépendance.

La premiè

décisif dans l

par la Dame au

ce geste symbo

Mon
Nos
[le
honn
leu
port
venc

Pour la premiè

échange entre

sont tous deux

relation court

couvrir d'honn

seule aider la carrière de Saintré. Insensiblement, elle permet à d'autres de l'aider et perd petit à petit son rapport exclusif avec le jeune homme. D'abord toute puissante, elle est contrainte de déléguer son pouvoir à une dame plus puissante, la reine, car Saintré, remarqué par le roi (grâce à l'intervention de Belle Cousine), a besoin de protections plus importantes ainsi que de sommes d'argent plus conséquentes:

> Quant au regart de la despense, je ne veul que vous en sociez, car j'espere que Monseigneur, Madame et Messeigneurs mes beaus oncles especialement vous y aideront (89).

L'autorité en apparence incontestée de Belle Cousine s'en trouve pourtant gravement touchée. L'adolescent en acquérant le savoir et la gloire obtient également une certaine indépendance.

La première séparation des amants marque un tournant décisif dans leur relation. La remise du bracelet d'emprise par la Dame au chevalier symbolise le lien qui les attache. A ce geste symbolique, Belle Cousine ajoute le vœu suivant:

> Mon ami et mon vray desir, je prie a Dieu et a Nostre dame que en telle heure et en tel point le [le bracelet] vous puisse je mectre que a tout honneur en puissiez revenir, et se ainsin est, je leur voue que tous les vendrediz et sabmediz je ne porteray linge sur ma char nue par autant de vendrediz et sabmediz que serez dehors (85).

Pour la première fois, le lecteur assiste à un véritable échange entre les amants. A cette étape de leur relation ils sont tous deux sur un pied d'égalité et ont reconstitué la relation courtoise idéale. Le chevalier s'apprête à aller se couvrir d'honneur pour l'amour de sa dame; celle-ci le laisse

partir, pleine
Cousine est te
dans leur liai
physiques de l
l'autre larmoi
la Dame au pré
les motifs de
explications d
d'expérience e
Dame, ayant éc
mon ami, je vo
ci, loin de se
armes sont de
d'or" (90). Be
est belle chos
du départ de S
est prise en c
peu une partie

Au moment
Cousine seule
. . . mains du
révèlent son
l'assaillent.
ce n'est pas
Elle offre un
tenait "sur t
(96). Elle lu
caractère com

partir, pleine d'appréhension et de fierté. Le vœu de Belle Cousine est teinté d'érotisme, un élément relativement récent dans leur liaison. Ils expriment tous deux les manifestations physiques de l'amour: "les cuers souppirans, les yeulz l'un de l'autre larmoians" (85). Désormais, c'est Saintré qui convoque la Dame au préau (88). C'est lui qui choisit les étoffes et les motifs de ses "paremens." Saintré n'a plus besoin des explications détaillées de Belle Cousine. Il possède assez d'expérience et de goût pour être son propre juge. Lorsque la Dame, ayant écouté les descriptions de Saintré, objecte: "Et! mon ami, je vous prie que les blasonnez autrement"(90); celui-ci, loin de se soumettre, justifie son choix: "Ma dame, mes armes sont de gueulles, a une bande d'argent a quatre lambeaux d'or" (90). Belle Cousine s'incline: "He! Dieu . . . et que ce est belle chose" (90). La décision finale concernant la date du départ de Saintré n'est plus le fait de la Dame seule; elle est prise en commun. On voit que Belle Cousine concède peu à peu une partie de son autorité à Jehan lui-même.

Au moment où le chevalier s'apprête à partir, Belle Cousine seule souffre et se lamente. Ses "angoisseux regrez . . . mains durs soupirs et maintes larmes gectees" (94-5) révèlent son incapacité de contrôler les fortes émotions qui l'assaillent. Elle n'est plus maîtresse de son corps puisque ce n'est pas elle qui se tait mais sa langue qui "cesse" (96). Elle offre un spectacle déconcertant pour Saintré qui se tenait "sur tous les autres amans du monde le plus eureux" (96). Elle lui explique sa faiblesse comme un trait de caractère commun à tout le genre féminin: "nous femmes avons

les cuers tendr

amees" (96). K

psychologique

s'assimilant a

caractère indi

groupe. En dév

Saintré montre

douleur de la

l'admoneste, l

souffrir, puis

Saintré e

Belle Cousine:

Saintré, à la

a changé de mo

que le sens '

psychologique

manifeste sa

larmoyer"--de

excuse dist a

j'eusse, voul

voy les autre

dissimuler se

le masque tom

traduisent la

assimilé à un

---

49 Julia Kris

50 Julia Kris

les cuers tendres et piteux aux choses qui sont par nous amees" (96). Kristeva remarque l'introduction du discours psychologique qui est toujours le fait de Belle Cousine.[49] En s'assimilant aux autres femmes, celle-ci perd une partie du caractère individuel qui la plaçait à part et au-dessus du groupe. En dévoilant ses émotions elle avoue sa faiblesse. Si Saintré montre du désarroi, il ne semble pas partager la douleur de la Dame au même degré. En termes courtois, il l'admoneste, lui déclare que ces démonstrations le font souffrir, puis il s'apprête à lui tourner le dos (96).

Saintré est désormais en position de force par rapport à Belle Cousine: "Si au début du roman la Dame aimait-dédaignait Saintré, à la fin elle est aimée-dédaignée par lui. Le rapport a changé de modalité, se transformant d'actif en passif, sans que le sens 'verbal' de ce rapport soit modifié."[50] Au niveau psychologique, la Dame va graduellement s'affaiblir. Elle manifeste sa douleur publiquement--"ne se peust tenir de larmoyer"--devant la reine et les autres dames et "pour son excuse dist a la royne:'Jamais pour duel ne pour regret que j'eusse, vouldroie que ne peusse lerme gecter, si non quant je voy les autres plorer'" (98). Belle Cousine continue de dissimuler ses sentiments mais progressivement et malgré elle, le masque tombe. Sa ferveur, ses prières pour Saintré (138) traduisent la passion très réelle qui l'habite. L'amour est assimilé à une maladie qui l'affaiblit de plus en plus.

---

[49] Julia Kristeva, 161.

[50] Julia Kristeva, 136.

L'évanouisseme
un tournoi: "L
dames la viren
mal" (154) et
un changement
voir son ami s
la crainte de
conscient des
mesure lorsqu
c'estoit, doul
ses armes, ai
seconde défai
patience et l
Saintré, quan
de la Dame qu

> Hel
> que
> n'e
> lor
> der
> ma
> ri

La dég
l'éloignement
homme, elle
autorité. Ce
rupture du c
protagoniste
Madame is an
motives for

L'évanouissement de Belle Cousine alors que Jehan participe à un tournoi: "Le cuer lui failly . . . la royne et les autres dames la virent panmee comme morte, qui pas ne savoient son mal" (154) et son refus de voir le reste de la joute dénotent un changement d'attitude radical chez la Dame. Le plaisir de voir son ami se distinguer par sa bravoure est supplanté par la crainte de le voir blessé ou mort. Saintré, devenu conscient des faiblesses de sa Dame, ne s'inquiète pas outre mesure lorsqu'il ne l'aperçoit pas: "s'apensa que bien c'estoit, doubtant que madame n'eust cuer souffisant de veoir ses armes, ainsin que ja elle lui avoit dit" (155). Lors de la seconde défaillance physique de Belle Cousine, la reine perd patience et la morigène pour son manque de courtoisie (158). Saintré, quant à lui, s'inquiète de la trop grande sensibilité de la Dame qui pourrait devenir un obstacle a ses exploits:

> Helas! ma treshaulte et tresentiere seulle dame, que me dictes vous? Las! et se je l'eusse sceu, que n'eust fait mon doloreux cuer? trop mieulz pour lors me eust valu la mort que la vie. Je fusse demeurez de mes armes faire a grant deshonneur, mais soit Dieu loez et graciez quant je n'en ay riens sceu! (162).

La dégradation de Belle Cousine correspond à l'éloignement de Saintré. Déçue par la décision du jeune homme, elle est choquée car elle y voit un refus de son autorité. Ce moment du roman pourrait être assimilé à la rupture du cordon ombilical qui unissait les deux protagonistes: "Instead of receiving this news with joy, Madame is angry, but why? While Saintré does not grasp the motives for Belle Cousine's anger, the reader understands that

the latter is o

disobedience of

son sceu et con

Saintré même si

effet engagé à

Dans son étude

l'importance de

société féodale

On devrait auss

celle qu'il aim

particulier le

Saintré sont co

promesse. La du

amant, car celu

crime; "il est

impardonable."

conscience d'a

réaction furie

Cousine et de

de Laudine. Ex

appropriée. Se

mesure. C'est

son retour, Sa

---

51 Guy Mermier
Saintré: A Stu
(1977): 476.

52 Z. P. Zaddy
(1980): 304.

the latter is outraged both as a mother and as a woman by the disobedience of Jehan, who has acted, as we know well, 'sans son sceu et congié'(233)"[51] Il y a trahison de la part de Saintré même si elle est inconciente. Ce dernier s'était en effet engagé à n'agir que sur les ordres de Belle Cousine. Dans son étude sur "Chrétien misogyne," Z. P. Zaddy rappelle l'importance de la fidélité à la parole "la base même de la société féodale . . . une vertu essentielle chez un fin amant. On devrait aussi se rappeler que l'amant courtois regardait celle qu'il aimait en dame-lige" ajoute-t-il. Zaddy étudie en particulier le cas d'Yvain. Or, la faute d'Yvain et celle de Saintré sont comparables. Il ont tous deux manqué à leur promesse. La dureté de Laudine est justifiable aux yeux de son amant, car celui-ci (vrai héros courtois) est conscient de son crime; "il est convaincu, jusqu'à la fin que sa faute est impardonable."[52] Jehan (faux amant courtois) n'a pas conscience d'avoir fauté, il est tout au plus étonné par la réaction furieuse de Belle Cousine. Dans le cas de Belle Cousine et de Saintré, la Dame n'a pas l'autorité ni la force de Laudine. Exiler le chevalier ne serait pas une punition appropriée. Seuls le roi et la reine peuvent prendre une telle mesure. C'est elle qui est forcée de s'exiler en province. A son retour, Saintré n'accepte pas l'infidélité de sa Dame et

---

[51] Guy Mermier, "Antoine de La Sale's Le Petit Jehan de Saintré: A Study in Motivations," The Michigan Academician 9 (1977): 476.

[52] Z. P. Zaddy, "Chrétien misogyne," Marche Romane 30.3-4 (1980): 304.

se venge. La r
est complet. I
Cousine. Celle
des rôles plus
son escapade m
à sa nouvelle
l'exile de son
de Belle Cousi
répréhensible.
pas tacitement
doute ainsi qu
plus tenue de
partir de cet
of the two-thi
fabliau-like t
Cousine's] fal
otherwise be a
uninteresting
irrévocablemen
par Belle Cous

[53] Allison Kel

se venge. La réaction du chevalier révèle que son transfert est complet. Il est désormais délivré de l'emprise de Belle Cousine. Celle-ci lui appartient. Les protagonistes assument des rôles plus socialement réalistes. Elle doit lui pardonner son escapade mais il ne peut pardonner l'affront qui est fait à sa nouvelle masculinité. Il est vrai que Laudine, durant l'exile de son époux, n'avait pas pris d'amant et que le geste de Belle Cousine semble à première vue "anti-courtois" et répréhensible. Or, en manquant à sa parole, Saintré n'avait-il pas tacitement délivré Belle Cousine de la sienne? C'est sans doute ainsi que la Dame l'avait analysé puisqu'elle ne se sent plus tenue de respecter ses engagements envers le chevalier. A partir de cet instant, "the apparently exemplary courtly world of the two-thirds of the work, gives way to chaos, to a fabliau-like tale of infidelity and treachery . . . [Belle Cousine's] fall constitutes the final part of what would otherwise be a traditional and, perhaps, even a rather uninteresting romance."[53] La décision de Saintré a irrévocablement bouleversé l'équilibre soigneusement édifié par Belle Cousine.

[53] Allison Kelly, "Abbreviation and Amplification" 447.

I

1. Analogies e

Saintré" et le

Le Petit

d'inégales lon

première parti

du roman. Il s

si les règles

rigoureusemen

départ de Sai

provoque une

cours des évé

l'atmosphère

cet instant,

1 On se rappe
Belle Cousine

CHAPITRE QUATRE

L'ELEMENT "FABLIESQUE" DU DENOUEMENT

1. Analogies entre le roman courtois du "Petit Jehan de Saintré" et le fabliau

Le Petit Jehan de Saintré est divisé en deux parties d'inégales longueurs. Jusque-ici, nous avons traité la première partie du texte qui forme à peu près les deux-tiers du roman. Il s'agit indubitablement d'un récit courtois, même si les règles générales de la courtoisie n'y sont pas toujours rigoureusement observées.[1] Or, comme nous l'avons vu, le départ de Saintré sans le "sceu et congié" (233) de sa Dame provoque une rupture, à la fois dans leur relation et dans le cours des événements. Belle Cousine, ne pouvant plus supporter l'atmosphère de la cour, se retire en province et à partir de cet instant, La Sale donne à son roman une nouvelle direction.

[1] On se rappelle par exemple du ton discourtois de Belle Cousine à l'égard de Saintré au début du texte.

Jane Taylo

de Saintré repr

autre genre lit

récemment été d

intitulé "Le Pe

fabliaux." Carr

de La Sale:

> est u
> perdu
> trans
> yeux
> et co
> nouve

Ce serait donc

qui provoque ce

fabliau. Il est

courtois par so

conception idéa

sans fioritures

y dépeint frôle

serait prudent

Jehan de Saintr

caractéristique

s'appliquer au

fabliau s'impos

---

2 Jane Taylor,
Medium Aevum 5

3 Elisabeth Car
tradition des f
71-2.

Jane Taylor[2] a noté que la dernière partie du Petit Jehan de Saintré reprenait certaines caractéristiques propres à un autre genre littéraire, celui des fabliaux. Cette idée a récemment été développée par Elizabeth Carron dans son article intitulé "Le Petit Jehan de Saintré dans la tradition des fabliaux." Carron justifie ce titre car, écrit-elle, le roman de La Sale:

> est un texte de la confusion où du symbolique est perdu et du réel trouvé après errances et transgressions. . . . A condition de se boucher les yeux il aurait presque pu passer pour chevaleresque et courtois, mais il finit sans contredit en nouvelle grivoise ou fabliau.[3]

Ce serait donc l'intrusion de la réalité dans le symbolique qui provoque ce changement soudain du roman courtois au fabliau. Il est vrai que le fabliau se distingue du roman courtois par son aspect plus cru, plus terre-à-terre: à une conception idéalisée de la société s'oppose une étude de mœurs sans fioritures. Cependant, les hommes et les situations qu'on y dépeint frôlent souvent la caricature. C'est pourquoi il serait prudent avant de faire un rapprochement entre Le Petit Jehan de Saintré et le fabliau de discerner quelles sont les caractéristiques propres à ce dernier qui peuvent également s'appliquer au roman de La Sale. Pour ce, une définition du fabliau s'impose. Or, il s'agit d'un genre littéraire dont la

---

[2] Jane Taylor, "Jehan de Saintré and the Chivalric Ideal," Medium Aevum 53 (1984): 254.

[3] Elisabeth Carron, "Le Petit Jehan de Saintré dans la tradition des fabliaux," Fifteenth-Century Studies 15 (1989): 71-2.

définition s'a

grand nombre d

pourtant plus

les comprendre

la dernière pa

M. Bakht

comique popula

générale des

concluant son

> Le
> idé
> hié
> il
> fra
> mon
> cel
> ins
> eff
> per
> ave
> Mai
> c'e
> soi
> cel
> réc

---

[4] Toute une g
Ménard, Domin
longuement pe
fabliau.

[5] Le recueil
plupart des é

[6] Voir M. Bak
Rabelais (Par
également au
où le rang so
sont constamm

[7] Référence à
Moyen Age (Pa

définition s'avère problématique,[4] en particulier à cause du grand nombre de fabliaux[5] et de leur variété. On discerne pourtant plusieurs constantes qui devraient nous aider à mieux les comprendre et à voir en quoi ils peuvent se rapprocher de la dernière partie du texte de La Sale.

M. Bakhtin[6] rappelle, par exemple, que la littérature comique populaire du moyen âge est basée sur la subversion générale des valeurs; ce que confirme Dominique Boutet en concluant son étude sur le fabliau:

> Le fabliau représente un monde antinomique du monde idéal et social organisé, policé, reposant sur une hiérarchie de valeurs, dans la mesure seulement où il est un genre ludique, et donc où son monde est frappé d'irréalité. Les valeurs ont disparu: le monde se trouve comme aplati sur un plan unique -- celui des satisfactions charnelles et des instincts. D'où une perte de perspective et un effet d'irréalité. Un tel monde ne saurait se perpétuer. Le fabliau joue avec les valeurs comme avec la société; il les met "entre parenthèses."[7] Mais il ne saurait les évacuer définitivement: c'est ainsi que se réintroduit la morale, qu'elle soit explicite ou implicite. Et c'est pourquoi celle-ci peut sembler en contradiction avec le récit. Le dénouement des fabliaux marque donc le

---

[4] Toute une génération de critiques (Per Nykrog, Philippe Ménard, Dominique Boutet et Howard Bloch entre autres) s'est longuement penchée sur cette question de la définition du fabliau.

[5] Le recueil Montaiglon-Raynaud qui sert de référence à la plupart des études sur les fabliaux en compte à peu près 150.

[6] Voir M. Bakhtin dans son introduction à L'Œuvre de François Rabelais (Paris: Gallimard, 1970). Bakhtin s'intéresse également au carnaval comme autre forme de culture populaire où le rang social, les privilèges, les valeurs et la morale sont constamment remis en question par le peuple.

[7] Référence à Philippe Ménard, Les Fabliaux, contes à rire du Moyen Age (Paris: PUF, 1983) 142.

ret
val

Cette ci
essentiels so
sur les fabli
Sale est basé
valeurs de la
Boutet semble
nous aider à
Saintré peut
du texte de L
nous permettr
fabliau. Une
les raisons p
dénouement un
implications
transmettre à

D'après
tentative de
société. Si l
"monde idéal
Belle Cousine
Sale décrit t
Il entend par
Pourtant, com

8 Dominique
souligné cert
clarifier l'é

retour dans le vrai monde, ordonné autour des valeurs traditionnelles.[8]

Cette citation reprend et résume plusieurs points essentiels soulevés par d'autres critiques dans leurs études sur les fabliaux. Or, la seconde partie de l'ouvrage de La Sale est basée sur la transgression par Belle Cousine des valeurs de la société courtoise et chevaleresque. L'analyse de Boutet semble ici tout particulièrement appropriée car elle va nous aider à voir en quoi la conclusion du Petit Jehan de Saintré peut s'apparenter à un fabliau. Une lecture attentive du texte de La Sale en relation directe avec cette définition nous permettra d'établir l'analogie entre ce roman et un fabliau. Une fois cette analogie établie, nous déterminerons les raisons pour lesquelles l'auteur a choisi de donner à son dénouement un caractère "fabliesque", quelles en sont les implications sur ses personnages et quel message La Sale veut transmettre à ses lecteurs.

D'après Boutet, il faut comprendre le fabliau comme une tentative de transgresser les interdits et les tabous de la société. Si l'on se réfère au Petit Jehan de Saintré, le "monde idéal et policé," correspond à celui de la cour où Belle Cousine menait une existence luxueuse et sans soucis. La Sale décrit très précisément la routine quotidienne du palais. Il entend par là donner au lecteur une impression de réalité. Pourtant, comme l'a remarqué Carron, l'auteur omet

---

[8] Dominique Boutet, Les Fabliaux (Paris: PUF, 1985) 121. (J'ai souligné certains passages de cette citation en vue de clarifier l'étude qui suit).

soigneusement
de cette époqu
guerre, de la
religieux déjà
du roi de Fra
cocon douillet
courtoisie et
ses personnag
monde. On lui
refus de marq
social, organ
Saintré, nous
un leurre. Ma
pas donner un
quinzième siè
bienfaits de
comment y par
Rappelons que
la nostalgie
fondés sur de
désuétude. L'
ces deux part
dès le début
situations où

[9] Elisabeth
douteux du p
plus larges:
pas mentionn

soigneusement d'ajouter les "vraies" réalités moins brillantes de cette époque à sa description: à savoir celles de la guerre, de la peste, du désordre économique, politique et religieux déjà mentionnées dans notre introduction.[9] La cour du roi de France, vue à travers les yeux de La Sale, est un cocon douillet où les dames n'ont à se soucier que de courtoisie et les chevaliers de tournois. L'écrivain protège ses personnages; il les met à l'abri de la rudesse du "vrai" monde. On lui a reproché cette tendance à l'idéalisation, ce refus de marquer les problèmes de son époque. Le "monde social, organisé et policé" représenté dans Le Petit Jehan de Saintré, nous le savons grâce aux études des historiens, est un leurre. Mais La Sale n'est pas chroniqueur; il ne prétend pas donner une image exacte de la société du quatorzième et quinzième siècles. Son but est de persuader le lecteur des bienfaits de la société féodale et courtoise et de montrer comment y parvenir, si ce n'est en idéalisant cette société. Rappelons que le monde de Saintré représente essentiellement la nostalgie du passé et que les deux-tiers du roman sont fondés sur des valeurs qui bien souvent sont tombées en désuétude. L'auteur ne change pas véritablement de style entre ces deux parties du roman. Il garde le ton courtois utilisé dès le début du roman. Cependant, il met en scène plusieurs situations où les valeurs courtoises sont bafouées, et marque

---

[9] Elisabeth Carron dit aussi que "le réalisme du roman est douteux du point de vue de faits historiques ponctuels ou même plus larges: par exemple, la guerre de Cent Ans n'y est même pas mentionnée" (69).

ainsi la sciss
l'abbaye.

La "hiér
féodal que La
dans toute sa
cousine de la
laquelle Bell
soumettre. En
rentrer à la
autorité. Il
évidente de s
personnage ma
en fonction d
de sa cousine
et seule jug
sent libérée

Sans do
et l'abbaye
Belle Cousin
protégée, ca
Cousine fera
apparences s
à sa Dame, j
Damp Abbé. C
à cacher sa
sent toute
sont oublié

ainsi la scission entre le monde de la cour et celui de l'abbaye.

La "hiérarchie de valeurs" est imposée par le système féodal que La Sale entend défendre et voudrait voir restauré dans toute sa force. Le roi de France et son épouse la reine, cousine de la Belle Dame, y représentent l'autorité suprême à laquelle Belle Cousine, comme les autres sujets, doit se soumettre. En se retirant en province et en refusant de rentrer à la cour, elle se soustrait momentanément à cette autorité. Il y a transgression (l'un des moteurs du fabliau) évidente de sa part. Hors de la cour, Belle Cousine devient un personnage marginal et autonome qui ne décide ni n'agit plus en fonction des règles de la société courtoise ou des ordres de sa cousine la reine. Elle devient graduellement maîtresse et seule juge de ses actions. Pour la première fois, elle se sent libérée des contraintes sociales du monde aristocratique.

Sans doute, la distance spatiale entre la cour de Paris et l'abbaye de province est-elle assez grande pour donner à Belle Cousine l'impression d'être hors d'atteinte, d'être protégée, car une fois la liaison avec le moine amorcée, Belle Cousine fera de moins en moins d'efforts pour garder les apparences sauves, à tel point que lorsque Saintré se présente à sa Dame, il n'a aucun mal à deviner qu'il a été évincé par Damp Abbé. On remarquera que Belle Cousine ne cherche alors ni à cacher sa nouvelle liaison ni à se justifier. La Dame se sent toute puissante. Roi, reine et autres nobles de la cour sont oubliés, sa perspective est renversée. Elle ne craint

plus de se dév

selon sa volon

Le "mon

nous le verron

tentent de re

parallèle à c

aussi luxueux

dire pas décr

l'abbaye une

apprenons que

nectee, tapis

Belle Cousine

[l
ta
tr
co
le
la
te

En répétant

vitrage des

modernité de

émerveiller

apparaître d

derrière les

d'abbayes ri

et que les é

10 En partic
souverains
l'abbaye de

plus de se dévoiler car elle pense détenir le pouvoir d'agir selon sa volonté et son bon plaisir.

Le "monde antinomique" est celui de l'abbaye où, comme nous le verrons par la suite, Damp Abbé et Belle Cousine tentent de recréer une atmosphère courtoise. C'est un monde parallèle à celui de la cour du roi de France. Le décor y est aussi luxueux que possible. La Sale, qui n'avait pour ainsi dire pas décrit le palais du roi de France, nous donne de l'abbaye une description infiniment précise et complète. Nous apprenons que la chambre de l'abbé "estoit tresbien tendue, nectee, tapissee et verree" (247). Damp Abbé mène ensuite Belle Cousine dans d'autres pièces et elle peut admirer:

> [la] chambre de parement tres bien tendue, tappissee, naptee, et les fenestres verrees, et tres beau feu, et la estoient trois tables couvertes de tres beau linge merveilleusement, et le dresseoir garny de belle vaisselle a grant largesse (247). . . . Sa chambre de atour, bien tendue et tapissee, a tresbon feu (255).

En répétant certains détails (les tapisseries, le feu, le vitrage des fenêtres), La Sale insiste sur le luxe et la modernité des lieux ce qui peut tout d'abord étonner et émerveiller le lecteur mais doit, à force de répétitions, lui apparaître déplacé. Il faut déceler une accusation voilée derrière les énumérations de La Sale. Nous savons que nombre d'abbayes riches[10] jouissaient d'un certain confort matériel et que les écclésiatiques importants, évèques ou supérieur(e)s

---

[10] En particulier celles qui abritaient régulièrement des souverains ou des nobles en retraite religieuse (telle l'abbaye de Fontevrault).

de monastères

menaient parf

l'esprit que

l'encontre de

par la religi

l'abbaye de D

festoie et s'

transgressior

A chac

courtois, La

l'idéologie

Le premier p

signe de bie

exemple: c'e

Qu
tr
gr
se
pe
pi
pr
pr

L'abondance

induire le l

proprement p

sur la liste

Cousine à Sa

A
s

11 La flora
est une ind

de monastères, souvent issus de familles aristocratiques, menaient parfois une vie luxueuse. Cependant, il faut garder à l'esprit que cette accumulation de richesse allait à l'encontre des vertus de pauvreté et d'humilité recommandée par la religion.[11] Le lecteur devrait être choqué de voir que l'abbaye de Damp Abbé ressemble à un petit palais et qu'on y festoie et s'y courtise en pleine époque de carême, autre transgression évidente des préceptes religieux.

A chaque situation qui prétend reproduire un schéma courtois, La Sale ajoute plusieurs détails qui s'écartent de l'idéologie courtoise professée par la Dame au début du roman. Le premier présent offert par Damp Abbé à la Belle Dame en signe de bienvenue, un geste en principe courtois, en est un exemple: c'est un don de vin et de nourriture.

> Quand damp Abbés sceust la venue de Madame il fut tres joyeux, lors fist un de ses chars chargier de gras cymiers de cerfs, de hures, de costez de sengliers, de lievres, de conins, de faisans, de perdriz, de gras chappons, de poullailles et de pijons et une queue de vin de beaune et l'envoya presenter a madicte dame, ly suppliant qu'elle le preist en gré (244-5).

L'abondance et la magnificence de ces mets ne doivent pas induire le lecteur en erreur. Ce type de présent n'est pas à proprement parler "anti-courtois," pourtant, il ne figure pas sur la liste des dons appropriés auparavant citée par Belle Cousine à Saintré:

> Aux officiers les robes de livree, affin que tous soient pour vous, a madame la royne aucunefoiz la

---

[11] La floraison des ordres mendiants au treizième siècle en est une indication.

bel
lic
sel
aux
une
bel
rub
esm
gar
(71

Gibiers et vi

fines et bijo

raffiné de l'

les yeux mais

du fabliau, u

montrera plus

première indi

Les "va

celles du re

divers banqu

carême, sous

dernier ne r

l'assertion

caresme et e

mercredi et

huit pages s

interminable

religieux. A

Cousine "jeu

rappelle à l

12 Philippe

> belle haquenee, autrefoiz le beau cheval pour sa lictière ou pour son chariot, aux autres dames selon ce qu'elles sont, aux unes les beaux atours, aux autres les ceintures d'argent bien dorees, aux unes fins tissus seullement et aux autres les belles ferreures, aux unes les gracieux diamans et rubis et aux autres les verges d'or gentement esmaillies, et les basses demoiselles boursses, gantz, lassez et espingles, selon ce qu'elles sont (71-2).

Gibiers et vin de bourgogne ont remplacé coursiers, étoffes fines et bijoux. On ne fait plus appel au sens esthétique et raffiné de l'aristocratie. Damp Abbé ne cherche pas à ravir les yeux mais plutôt le palais et l'estomac. Dans le contexte du fabliau, une femme bien nourrie, rappelle Ménard, se montrera plus sensuelle.[12] Le cadeau du moine à la Dame est la première indication du désir qu'il a de la séduire.

Les "valeurs [qui] ont disparu" sont, entre autres, celles du respect de la religion et de la bienséance. Les divers banquets qui prennent place à l'abbaye pendant le carême, sous la direction de Damp Abbé, indiquent que ce dernier ne respecte pas le jeûne obligatoire, et contredisent l'assertion de l'acteur: "en cellui temps, on estoit près de caresme et en l'abbaye estoient grans pardons le lundi, le mercredi et le vendredi de la caresme" (245). Tout au long des huit pages suivantes, La Sale intercale des descriptions interminables de plats succulents et des rappels au devoir religieux. Ainsi, les demoiselles qui accompagnent Belle Cousine "jeunoient et avoient bon appetit" (248). Damp Abbé rappelle à la Dame, "Ma dame, vous estes ou saint temps de

---

[12] Philippe Ménard, 135.

penitence et e
lendemain du p
fist sa collac
"Madame . . .
du vin" (252)
Belle Cousine
prieurs la re
"l'église et
profité des r
Dame est tein
vous prions q
car sans faul
plus . . . ca
lieu de laiss
le soin de ju
donner la par
cette dernièr
roman, et mêr
parfois répr
moine. Elle
pas perdu to
s'est elle-m
montrent à q
jeûne. Belle
responsabili
de s'amender
légéreté, "M

penitence et en ma maison ordonnee a penitence" (248). Au lendemain du premier banquet et sous le titre "Comment Madame fist sa collacion fourree", l'acteur insiste ironiquement: "Madame . . . jeunoit et ne pensoit prendre que des espices et du vin" (252). Enfin, après le second banquet, au moment où Belle Cousine s'aprête à prendre congé, Damp Abbé et les prieurs la remercient "treshumblement" et recommendent "l'église et le couvent" (253). Bien qu'ayant pleinement profité des repas qui lui ont été servis, la réponse de la Dame est teintée de reproches: "mais quant a vous, abbé, nous vous prions que voz grans appareilz de viandes vous deportez, car sans faulte vous en avez esté outraigeux et n'en voulons plus . . . car a ces jours nous entendons jeuner" (253). Au lieu de laisser à l'acteur (le censeur des actions de la Dame) le soin de juger des événements, La Sale préfère cette fois donner la parole à Belle Cousine. A ce moment de l'histoire, cette dernière est toujours l'héroïne de la première partie du roman, et même si sa conduite durant les deux banquets est parfois répréhensible, elle n'a pas succombé aux avances du moine. Elle n'est pas encore tombée de son piédestal et n'a pas perdu toute sa dignité. Les reproches de la Dame, qui s'est elle-même laissée tenter par toutes ces victuailles, montrent à quel point l'abbé a transgressé l'obligation du jeûne. Belle Cousine, ce faisant, rejette une partie de la responsabilité pour sa propre inconduite sur Damp Abbé. Loin de s'amender, celui-ci prouve son impiété en déclarant avec légéreté, "Ma dame, ja pour ce ne lairez vous a jeuner, et je

vous en donra

amorcée.

Bien en

parodiée, c'e

de séduction

de convention

commencerent

épisode court

"et tellement

jusques a te

touchier et

détail est d

"dame" de fa

Il faut égal

est provoqué

Abbé mais pa

protagoniste

(249) ne lai

qui, en prin

cérébral, ba

par des sent

rapidement

se passe sou

sublimé. No

protagonist

complaît da

Avec D

"satisfacti

vous en donray l'absolucion" (253). La transgression est amorcée.

Bien entendu la "valeur" la plus importante ici parodiée, c'est celle de la courtoisie. Pour décrire la scène de séduction dans l'abbaye, La Sale reprend d'abord un langage de convention: "les yeux archiers des cueurs, peu a peu commencerent l'un des cueurs a l'autre traire" (249). Cet épisode courtois est alors interrompu par un trait bouffon: "et tellement que les piez couvers de la tres large touaille jusques a terre commencerent de peu a peu l'un a l'autre touchier et puis l'un a l'autre marchier" (249). Ce dernier détail est destiné à faire rire l'audience car seule une "dame" de fabliau se prêterait à un jeu d'une telle vulgarité. Il faut également garder à l'esprit que ce "coup de foudre" est provoqué non pas par les prouesses et la valeur de Damp Abbé mais par "la bonne chiere" et l'ivresse des protagonistes. L'utilisation du participe présent "en buvant" (249) ne laisse aucun doute sur ce point. L'amour courtois qui, en principe, devrait être un amour intellectualisé, cérébral, basé sur de nobles sentiments, se trouve remplacé par des sentiments communs et vulgaires. L'auteur passe rapidement du langage des yeux à celui des pieds; de plus tout se passe sous la table, caché. C'est l'opposé de l'amour sublimé. Notons également que l'attirance ressentie par les protagonistes est instantanée et mutuelle. Belle Cousine se complaît dans la bassesse.

Avec Damp Abbé, la Dame va enfin trouver la véritable "satisfaction charnelle" qu'elle n'avait pas connue avec

Saintré. Ses

le départ de

moine qui res

dans un fabli

l'on y rencon

particularité

En
pr
en
à
to
la
C'
as
l'
du
la

Voici une de

presque parf

A parti

comme sa nou

celle de la

est la seule

le produit

se dissocie

désastreuse

représente

rêve. "L'ef

juxtapositi

bourgeois.

---

13 Marie-Th
Fabliaux fr

Saintré. Ses "instincts" et ses désirs de femme, frustrés par le départ de Saintré, sont satisfaits par sa relation avec le moine qui ressemble d'assez près à celle qu'on retrouverait dans un fabliau. En répertoriant les différents amants que l'on y rencontre, Marie-Thérèse Lorcin analyse les particularités de l'amant-prêtre:

> Enfin plus fréquent et combien plus redoutable, le prêtre. Il ne s'agit pas d'une passade: le prêtre en question n'est pas un migrateur [par opposition à un chevalier comme Saintré, toujours en quête de tournois et de nouveaux exploits], c'est le curé de la paroisse, et parfois le sacristain de l'abbaye. C'est un voisin, toujours disposé à revenir, assidu, insistant, envahissant. . . . L'amour de l'homme mûr, prêtre ou non, est présenté comme plus durable que celui du jeune. L'amour du prêtre et de la dame devient nécessairement une liaison.[13]

Voici une description qui, il faut en convenir, s'adapte presque parfaitement au cas qui nous occupe!

A partir de l'instant où Belle Cousine accepte l'abbaye comme sa nouvelle "réalité," elle occulte l'autre "réalité": celle de la cour. Or, le lecteur doit considérer que la cour est la seule réalité possible pour Belle Cousine. Celle-ci est le produit du monde courtois dont elle est issue. Elle ne peut se dissocier de son milieu sans en souffrir des conséquences désastreuses (en l'occurrence le bannissement). L'abbaye représente donc une réalité illusoire, une escapade dans le rêve. "L'effet d'irréalité" vient en partie de la juxtaposition des apparences courtoises sur le monde bourgeois. Ceci crée un monde hybride qui ne correspond à

---

[13] Marie-Thérèse Lorcin, Façon de sentir et de penser: Les Fabliaux français (Paris: Champion, 1979) 44-5.

aucune vérité

conservateur

alors qu'elle

Les "va

Bakhtin, sont

Saintré dans

bien d'une i

totalement r

revoir. Son

car elle n'a

l'interventi

à la cour. P

nécessaire q

traditionnel

La der

didactique.

fabliaux où

didactique

dénouement:

L
d
.
p
t
.

De même, le

caractère r

Saintré, et

---

14 Philippe

aucune vérité, du moins du point de vue traditionnel et conservateur de La Sale. Belle Cousine pense vivre vraiment alors qu'elle ne vit qu'une illusion.

Les "valeurs" et la "morale" bafouées, mentionnées par Bakhtin, sont effectivement réintroduites par l'intrusion de Saintré dans le nouvel univers de Belle Cousine, car il s'agit bien d'une intrusion du point de vue de la Dame qui avait totalement renoncé à Saintré et ne montre aucun désir de le revoir. Son agressivité à l'égard du jeune homme s'explique car elle n'a rien à gagner, et tout à perdre, de l'intervention de Saintré qui pourrait rapporter ses activités à la cour. Pour La Sale, Jehan de Saintré est l'élément nécessaire qui permet la restauration des "valeurs traditionnelles" de l'univers courtois et chevaleresque.

La dernière partie du texte de La Sale a une valeur didactique. C'est également le cas pour la plupart des fabliaux où, comme dans le Petit Jehan de Saintré, le message didactique est en général plus clairement exprimée lors du dénouement:

> L'étude de la conclusion d'un récit permet d'apprécier les intentions et l'abileté du conteur. . . . Le dénouement apparaît toujours comme une pièce indispensable. Aux récits mouvementés et tendus il apporte une clôture, un apaisement. . . . Le dénouement est fait pour rassurer.[14]

De même, le dénouement du roman de La Sale doit avoir un caractère rassurant puisque le chevalier, après tout, gagne. Saintré, et toute la cour avec lui, censurent l'inconduite de

---

[14] Philippe Ménard, 43.

Belle Cousine.

et le lecteur

cette questior

message optimi

croire. Le 'me

jamais été cor

Le déno

sous la forme

tribunal sont

seigneurial c

comme dans De

fortune comme

Petit Jehan d

courtois ou d

mésaventures

a l'avantage

les dames de

vont juger l'

'objectivemen

identité.

On a do

Jehan de Sain

littérature m

---

15 Guy Mermie
Saintré," 158

16 Marie-Thér
remarque de
scène de trib

Belle Cousine. L'ordre des choses en est-il pourtant restitué et le lecteur est-il tout à fait apaisé? Mermier répond à cette question et soutient que "le malaise subsiste. Le message optimiste n'est pas aussi clair qu'on voudrait le croire. Le 'meilleur des mondes possibles' semble bien avoir a jamais été corrompu par l'expérience du roman."[15]

Le dénouement du Petit Jehan de Saintré se développe sous la forme d'un jugement. N'oublions pas que les scènes de tribunal sont communes aux fabliaux "que ce soit un tribunal seigneurial comme dans le Povre Mercier, un tribunal d'église comme dans Des braies le prestre, ou bien un tribunal de fortune comme dans le Vilain au buffet."[16] Dans le cas du Petit Jehan de Saintré, on pourrait parler de tribunal courtois ou de cour d'amour. Saintré y raconte ses mésaventures sans se nommer ni Belle Cousine, délicatesse qui a l'avantage de donner à son récit une valeur abstraite. Ainsi les dames de la cour, spécialistes de questions courtoises qui vont juger l'héroïne de cette histoire, le feront plus "objectivement" puisqu'elles n'ont pas connaissance de son identité.

On a donc pu déceler dans la dernière partie du Petit Jehan de Saintré plusieurs analogies avec le fabliau. La littérature médiévale n'est pas exempte de ces textes dont le

---

[15] Guy Mermier, "Le message paradoxal du Petit Jehan de Saintré," 158.

[16] Marie-Thérèse Lorcin, 81. Celle-ci rappelle, en outre, la remarque de Per Nykrog: un fabliau sur dix contiendrait une scène de tribunal. (Citation sans référence)

style change
l'intérieur d
Il n'est pas
auteur, le ré
écrivain qui
à fait inatte
textes en plu
le fait d'un
corrections e
sur son manus
écrivain extr
que la différ
en aucune fac
deux genres
marquer le ré
tiers du roma
surprendre et
probablement
public arist
courtois, et
situations d
devrait ress
véritable dé

17 On pense
terminé par
par Béroul e
Jean de Meur
Guillaume de

style change en cours d'histoire, et la différence de style à l'intérieur d'une même œuvre n'est pas extraordinaire en soi. Il n'est pas rare en effet qu'après le décès du premier auteur, le récit en cours soit repris et achevé par un autre écrivain qui peut d'ailleurs en altérer la fin de manière tout à fait inattendue.[17] Le Petit Jehan de Saintré ressemble à ces textes en plusieurs parties, mais il s'en distingue car il est le fait d'un seul auteur. Après avoir étudié les nombreuses corrections et annotations faites de la main même de La Sale sur son manuscrit, Desonay a conclu que celui-ci était un écrivain extrêmement consciencieux, ce qui nous porte à croire que la différence de ton entre les deux parties du roman n'est en aucune façon accidentelle. La Sale utilise ingénieusement deux genres littéraires opposés et les accolent pour mieux marquer le retournement de situation qui survient aux deux-tiers du roman. Par cette tournure stylistique, il désire surprendre et sans doute choquer son audience courtoise. C'est probablement la réaction attendue par l'auteur de la part d'un public aristocrate raffiné, jusque-là plongé dans un roman courtois, et brutalement confronté à la vulgarité des situations dépeintes dans la plupart des fabliaux. L'audience devrait ressentir la fin du récit comme une crise, un véritable dénouement.

---

[17] On pense notamment au Perceval de Chrétien de Troyes, terminé par un auteur inconnu; à Tristan et Iseult commencé par Béroul et terminé par Thomas ou au Roman de la Rose de Jean de Meung, si différent de celui de son prédécesseur Guillaume de Lorris.

N'oublions pa

bourgeois aut

derniers qu'i

de l'étendue

est justifiée

avaient conna

amusaient.[18]

particulièrem

implique l'hu

parodie de sa

> Fa
> be
> in
> pu
> Th
> wi
> st
> pa
> mo

Les aristocr

les mésavent

---

[18] Les premi
public des f
la thèse d'u
toute partic
cependant se
"Le seul pub
est celui de
complémenta
conteste que
seigneuriale

[19] Référenc
Champion, 1

[20] Sarah Me
Fabliaux,"
(Cambridge:

N'oublions pas en effet que si La Sale prétend s'adresser aux bourgeois autant qu'aux aristocrates. C'est surtout à ces derniers qu'il désire faire prendre conscience de l'urgence et de l'étendue du danger qui les menace. L'imitation du fabliau est justifiée car il est désormais clair que les aristocrates avaient connaissance des fabliaux qui de toute évidence les amusaient.[18] L'analyse de Sarah Melhado White s'adapte particulièrement bien au texte qui nous occupe puisqu'elle implique l'humour du public courtois capable d'apprécier une parodie de sa société:

> Fabliaux, on the whole, while depicting types, behaviours, situations, and expressions not found in the literature we call courtly, cannot be termed purely "of the town square" or "of the castle."[19] They seem to be literature for a range of people with a taste of brief narrative in a low mimetic style, people who were pleased, not offended, by parodies and travesties of courtly language and motifs.[20]

Les aristocrates se sentaient probablement peu concernés par les mésaventures des personnages qui leur étaient présentés.

---

[18] Les premiers érudits qui se sont penchés sur la question du public des fabliaux (en particulier Bédier) avaient opté pour la thèse d'une origine paysanne ou bourgeoise en rejetant toute participation d'une audience courtoise. Nykrog et Ménard cependant se sont opposés à cette thèse:
"Le seul public clairement indiqué par les auteurs de fabliaux est celui de la haute noblesse. Des témoignages complémentaires apportés par les romans courtois montrent sans conteste que les fabliaux ont été récités dans les cours seigneuriales". Philippe Ménard, 101-2.

[19] Référence à Joseph Bédier, Les Fabliaux, 5e éd. (Paris: Champion, 1969) 371.

[20] Sarah Melhado White, "Sexual Language and Human Conflict in Fabliaux," Comparative Studies in Society and History. Vol. 24 (Cambridge: Cambridge UP, 1982) 188.

On rit plus f
mésaventures,
toujours méri
sont les vict
comportement
courtoises. U
sa place dans
vainqueur.

Le fabl
figure relat
est original
fabliau. Cep
du fabliau),
courtois. Le
cuisantes av
d'épreuves c
victoire fi

2. Adaptati

Ce qui
tant sa des
son comport
ne s'agit p
courtes où
plusieurs p
scène des

On rit plus facilement des travers des autres et les mésaventures, si elles arrivent à l'un des leurs, sont toujours méritées. Les chevaliers couards ou les riches avares sont les victimes de ces fabliaux car, de par leur comportement, ils vont à l'encontre des règles féodales et courtoises. Un chevalier de grande valeur ou bien n'aura pas sa place dans ce genre littéraire ou bien se posera en héros vainqueur.

Le fabliau comme parodie du roman courtois est un cas de figure relativement normal. Le dénouement de Jehan de Saintré est original car, ici, c'est le roman courtois qui parodie le fabliau. Cependant, quoiqu'en territoire étranger (le domaine du fabliau), Saintré demeure essentiellement un personnage courtois. Le chevalier devra essuyer plusieurs défaites cuisantes avant de triompher de ses ennemis. Ce sont autant d'épreuves qui lui sont imposées avant qu'il ne mérite sa victoire finale sur Damp Abbé et Belle Cousine.

2. Adaptation du personnage courtois au fabliau

Ce qui "fait" un personnage de fabliau, ce n'est pas tant sa description physique ou même sa condition sociale que son comportement et les aventures auxquelles il participe. Il ne s'agit pas de romans psychologiques mais d'histoires courtes où l'action prime. On remarquera cependant que plusieurs personnages types reviennent régulièrement sur la scène des fabliaux: la vieille laide et ridicule, le villain

affreux et b
gourmande et
charmeur, le
naïf. Pourta
sont les pro
personnage,
l'abri du fa
répréhensibl
situation c
entraîne av
chevaliers
populaire e
du poète. U
s'agit de l
cour du roi
n'ira parfa
dames du ro
leur rétice
est à chaqu
la honte et
reconnus pu
intéressant
personnage
et présente
Saintré. A
Howard Bloc

affreux et brutal, la pucelle naïve et stupide, l'épouse gourmande et incestueuse, le jeune clerc ambitieux et charmeur, le prêtre horrible et veule ou bien débonnaire et naïf. Pourtant, si les villains, les prêtres ou les prostitués sont les protagonistes favoris de ces historiettes, aucun personnage, si puissant et "respectable" soit-il, n'est à l'abri du fabliau. C'est à cause de son comportement répréhensible que Belle Cousine se voit déplacée d'une situation courtoise dans une situation de fabliau et qu'elle entraîne avec elle Jehan de Saintré. Ainsi, dames et chevaliers ont aussi leur place dans ce genre littéraire populaire et sont parfois l'objet des moqueries et du cynisme du poète. Un fabliau en particulier en est un bon example: il s'agit de l'histoire du Mantel mautaillié qui survient à la cour du roi Arthur. Il y est question d'un manteau magique qui n'ira parfaitement qu'aux dames fidèles en amour. Toutes les dames du royaume, y compris la reine, sont obligées malgré leur réticence de se prêter à l'essayage du manteau. Celui-ci est à chaque fois soit trop court soit trop long. On imagine la honte et la déconfiture du roi et de ses chevaliers reconnus publiquement cocus. Ce récit est doublement intéressant pour notre étude car il démontre comment une personnage courtois peut se trouver impliqué dans un fabliau et présente d'autres similitudes avec Le Petit Jehan de Saintré. Afin de mieux les dicerner, examinons l'analyse de Howard Bloch:

> The coat as representation and representation as a coat have a long history in the Middle Ages that is

ev
au
as
so

Bl
di
ff
ir
e
.
a
h

Bloch démon
manteau, es
cacher le v
couvrir les
sur les péc
est doué d'
taillé, qui
protéger du
défauts.

De mêm
accessoires
symbolique
bleue dont
vainqueur

21 Howard
Chicago UP

evident in both popular and learned traditions. The author of "La Vieille truande," for example, assimilates fables or fabliaux to "cloth, shoes, socks and songs":

> Des fables fet on les fabliaus
> Et des notes les sons noviaus,
> Et des materes les canchons,
> Et des draps, cauces et cauchons. (*Recueil*, V, 171)

Beneath the garment of representation lies the disrepute of courtesans, just as beneath the ill-fitting coat of the Arthurian court lies the indiscretion of marital and courtly infidelity--even at the highest level [référence à Guenièvre] . . . The tale and the coat are linked in the assimilation of deceit-trickery, infidelity, lies, hiding.[21]

Bloch démontre comment un vêtement, en l'occurrence le manteau, est en fait une sorte de masque qui, au lieu de câcher le visage et la personnalité d'un individu, devrait couvrir les imperfections du corps et, par analogie, la vérité sur les péchés corporels. Ce vêtement symbolique et magique est doué d'une force révélatrice. En endossant le manteau mal taillé, qui devrait en principe les couvrir et donc les protéger du regard des autres, les dames découvrent leurs défauts.

De même, dans Le Petit Jehan de Saintré, l'un des accessoires de la toilette de Belle Cousine possède la force symbolique du "manteau mal taillé." Il s'agit de sa ceinture bleue dont la couleur symbolise la fidélité. Saintré, vainqueur de Damp Abbé s'en empare:

---

[21] Howard Bloch, The Scandal of the Fabliaux (Chicago: Chicago UP, 1986) 24-26.

"A
di
lo
av
bl
la
po
ce

La ceinture

trophée qui

Dame et le m

sur la bourg

ce n'est pas

jeune homme

prend cet ob

Dame, son en

courtoise da

Tant que Bel

les apparenc

parure, son

personnes p

l'incident

C'est pourq

"procès," B

un jugement

concentre s

> "Adieu dame la plus faulse qui onques fust," et, ce disant, la vist ceinte d'un tissu bleu ferré d'or, lors la deceingny disant: "Et comment, ma dame, avez vous cuer de porter ceinture bleue? couleur bleue signiffie loyaulté, et vraiement vous estes la plus desloialle que je cognoisse; plus ne la porterez." Lors ly osta et desceingny celle ceinture, puis la pleya et mist en son sain (298).

La ceinture confisquée par le chevalier est une sorte de trophée qui symbolise à la fois sa victoire personnelle sur la Dame et le moine ainsi que la victoire ultime de la chevalerie sur la bourgeoisie. Le geste est violent et discourtois, car ce n'est pas la dame-amie qui donne un objet en récompense au jeune homme victorieux mais celui-ci qui, à l'issue du combat, prend cet objet comme preuve de sa supériorité morale sur la Dame, son ennemie. Ce geste est adapté à la situation anti-courtoise dans laquelle Belle Cousine avait forcé Saintré. Tant que Belle Cousine portait cette ceinture, elle gardait les apparences de la fidélité. Publiquement démunie de cette parure, son infidélité est désormais évidente aux yeux des personnes présentes (nous sommes toujours en province). Mais l'incident n'est pas encore connu de la cour du roi de France. C'est pourquoi une fois rentrée à Paris et lors de son "procès," Belle Cousine voulant éviter à tout prix de porter un jugement sur elle-même et sur son aventure avec Saintré, se concentre sur l'incident de la ceinture:

> Madame qui moult estoit esbaÿe et ne savoit que dire, comme celle a qui l'istoire touchoit de bien pres, tant fut par la royne et autres dames contrainte que force ly fust qu'elle en deist son advis comme les autres, lors dist: "Puis qu'il fault que j'en die, il me semble que cellui amant, chevalier ou escuier , quel qu'il soit, fut tres mal gracieux d'avoir desceinte celle dame et emportee sa sainture comme vous avez dit" (306).

Ironiqu
au lieu de "
"découvre."
Saintré de l
Le geste et
courtoisie:
malgracieux,
dames, de ch
genoul bas,
incrimine la
geste cérémo
désormais p
personnalit
l'ébahissem
corresponde
dénouement
prix de ses
Dans le fab
éventuellem

Jehan de Sa

Le fa

de dénonce
les traver

22 A ne pa
de fabliau
sont les p
soit antip
souvent au
pas "moral
la société

Ironiquement, c'est la restitution de la ceinture qui, au lieu de "couvrir" Belle Cousine ou de la réhabiliter, la "découvre." La réponse maladroite de la Dame permet en effet à Saintré de lui rendre cet accessoire au vu et au su de tous. Le geste et les paroles de Saintré ont l'apparence de la courtoisie: "'Ma dame, je ne veul plus estre ce tres malgracieux,' [quand] devant la royne et sadicte compaignie de dames, de chevaliers et escuiers, tres gracieusement, a un genoul bas, il la ly mist en son giron" (307). En réalité, il incrimine la Dame car l'utilisation du "je," ainsi que le geste cérémonieux de la remise de la ceinture, ne peuvent désormais plus laisser de doute quant à la véritable personnalité des protagonistes de son histoire. A l'ébahissement de la cour assemblée et de Belle Cousine correspondent le sourire de La Sale et de son audience. Ce dénouement était espéré. Il fallait que la Dame paie enfin le prix de ses manigances, son autoritarisme et son infidélité. Dans le fabliau, le ou les personnages antipatiques[22] doivent éventuellement être châtiés, et c'est le cas dans Le Petit Jehan de Saintré.

Le fabliau grâce à l'ironie et la moquerie est un moyen de dénoncer les failles et les mensonges d'une société. Tous les travers que l'on préférerait ignorer y sont complaisamment

---

22 A ne pas confondre avec "coupables." Plusieurs personnages de fabliaux, coupables de divers délits, s'en sortent, car ce sont les personnages sympathiques et leurs adversaires sont soit antipathiques soit trop naïfs. Les faibles perdent souvent au profit des plus rusés. La morale des fabliaux n'est pas "morale." C'est au contraire une vision plus réaliste de la société où souvent la "loi du plus fort" prévaut.

décrits. Le
pour faire p
personnages
sociale. C'e
deux protago
fabliau. L'a
qui doit rem
s'agit de Da
ancêtres de

L'impr
est plutôt
Damp Abbé,
aucune ress
Celui-ci s
avarice. C
duquel on
de La Sale
remarquer

23 Comme
de détail

décrits. Le conteur entend ouvrir les yeux de son public et, pour faire passer son message, il peut utiliser tous les personnages dont il a besoin quelle que soit leur appartenance sociale. C'est pourquoi il n'est pas impossible d'imaginer les deux protagonistes principaux de La Sale dans le contexte du fabliau. L'auteur introduit alors un troisième personnage, ce qui doit renforcer l'impression d'analogie au fabliau. Il s'agit de Damp Abbé, supérieur d'une abbaye fondée par les ancêtres de Belle Cousine.

> Damp Abbés qui pour lors estoit fut filz d'un très riche bourgois de la ville qui par dons et par prières de seigneurs, aussi des amis de court de Romme, donna tant que son filz en fut abbé, qui de l'age de xxv ans estoit, grant de corps, fort et abille pour luicter, saillir, jecter barre, pierre et a la paulme jouer ne trouvoit moynne, chevalier, escuyer ne bourgois quant estoit a son privé qui avenist a lui. Que vous diroye je? En toutes joieusetez se emploioit afin qu'il ne fust trouvé oiseux et d'autres part estoit large et libéral de tous ses biens, dont estoit moult amé et prisié de tous bons compaignons (244).

L'impression générale qui ressort de cette description est plutôt favorable. On insiste sur les qualités physiques de Damp Abbé, sur sa bonne humeur et sa prodigalité. Il n'offre aucune ressemblance au prêtre ou au moine "type" du fabliau. Celui-ci se distingue par sa laideur, sa bêtise ou son avarice. C'est un être qu'on méprise, qui dégoûte, aux dépens duquel on a plaisir à se moquer. Avec la description détaillée de La Sale,[23] on reste dans le domaine courtois. On peut même remarquer quelques points communs entre Damp Abbé et Saintré.

---

[23] Comme on l'a vu, le fabliau ne s'embarrasse pas de ce genre de détails.

Les deux hom
riches et re
niveau supér
est noble et
"filz d'un
"moult amé[
invincibles
Enfin, ils
l'intervent
l'argent de
connu sa br
pour Damp A
(prières au
de son père

Cette
qui doivent
prières et
mention de
expliqué qu
les jeunes
Ceci peut
homme d'ég
paternel.
"oiseux,"
vices. Cep
s'emploie
On ne trou
associée à

Les deux hommes ont à peu près le même âge. Ils sont tous deux riches et respectés par leurs pairs, car ils appartiennent au niveau supérieur de leur couche sociale respective: Saintré est noble et chevalier favori du roi, tandis que Damp Abbé est "filz d'un très riche bourgeois." Ce sont de bons compagnons "moult amé[s] et prisié[s]." Ils sont tous deux des champions invincibles et inégalés, l'un au tournoi, l'autre à la lutte. Enfin, ils doivent tous deux leur position actuelle à l'intervention d'une tierce personne. Sans les manigances et l'argent de Belle Cousine, Saintré n'aurait peut-être pas connu sa brillante carrière de chevalier. Il en va de même pour Damp Abbé qui doit son titre aux relations importantes (prières aux seigneurs et même jusqu'à Rome) et à la largesse de son père.

Cette description comporte pourtant plusieurs détails qui doivent retenir notre attention. S'il est question des prières et des dons du père de Damp Abbé, il n'est jamais fait mention de la ferveur religieuse du jeune moine. Duby a bien expliqué que le couvent ou l'abbaye était une façon de "caser" les jeunes gens issus de familles aisées mais trop nombreuses. Ceci peut alors expliquer l'impiété de Damp Abbé qui n'est pas homme d'église par choix mais par nécessité et selon le désir paternel. Ainsi, il est bon que les moines ne soient pas "oiseux," l'oisiveté étant, on le sait, mère de tous les vices. Cependant, au lieu de s'occuper en prières, Damp Abbé s'emploie "en toutes joyeusetés"; autrement dit, il s'amuse! On ne trouve pas chez ce personnage la componction d'ordinaire associée à l'habit de bure. Au contraire Damp Abbé jouit au

maximum de

courtise les

son ton dét

Cousine les

fondateur d

On a

Mermier, ce

valeurs mor

libertin es

régulièreme

assumer le

Abbé combi

Belle Cous

La Da

début de l

typiques d

---

24 C'est m

25 Guy Mer
et dramati
Medieval N
Jones. (Le

26 Guy Mer
Saintré,"

maximum de la vie: il mange et boit bien (carême ou non), il courtise les femmes, et il s'adonne à la lutte. On remarque son ton détaché, presque badin, lorsqu'il présente à Belle Cousine les reliques rapportées de Terre Sainte par le fondateur de l'abbaye:

> Cest chief, ceste main et ces os de Messeigneurs saint tel, tel et tel, et monseigneur son frere donna ceans ce doy, ces machoires et ces os de bras de monseigneur saint tel et tel et sainte telle, ainsi, pour abrégier, ont tous voz predecesseurs donné ce grant nombre de reliques et faite ceste eglise (246).[24]

On a comparé Damp Abbé à un moine de fabliau.[25] Pour Mermier, celui-là "représente la violation de toutes les valeurs morales, religieuses et courtoises."[26] Le moine libertin est en effet l'une des figures qui réapparait régulièrement dans ce genre littéraire, en particulier pour assumer le rôle de l'amant ou du complice du délit. Ici, Damp Abbé combine les deux rôles puisqu'il s'allie volontiers à Belle Cousine pour maltraiter Saintré.

La Dame elle-même ne ressemble plus à celle décrite au début de l'histoire. Au contraire, elle assume les défauts typiques des femmes protagonistes de fabliaux. Elle devient

---

[24] C'est moi qui souligne.

[25] Guy Mermier, "Structure et sens de la conjointure narrative et dramatique du roman Petit Jehan de Saintré," The Nature of Medieval Narrative, Eds. M. Grunmann-Gaudet and Robin F. Jones. (Lexington: French Forum, 1980) 193.

[26] Guy Mermier, "Le message paradoxale du Petit Jehan de Saintré," 143.

vulgaire, r

que dans le

pas hors du

Menteuse, é

têtue... il

moment ou

Cousine. C

en elle le

différente

personnage

rappelle l

troisième

Ce c

analyse c

---

27 Marie-

28 André

vulgaire, rancunière et traîtresse. Lorcin rappelle cependant que dans les fabliaux, un tel changement de caractère n'est pas hors du commun:

> On sait que les dames présentées par le conteur comme "sages et courtoises" se révèlent souvent, dans l'historiette qui suit, menteuses, déloyales et luxurieuses comme dans *Des Braies au Cordelier*, ou méprisantes, autoritaires et têtues, comme dans *Dame Joenne*. Le mot "courtois" qualifie des personnages et des aventures qui ne méritent cette épithète que par antiphrase.[27]

Menteuse, déloyale, luxurieuse, méprisante, autoritaire et têtue... il semble que ces qualificatifs puissent tous, à un moment ou à un autre de l'histoire, s'appliquer à Belle Cousine. Cette dernière a en effet la particularité de réunir en elle les défauts imputables à plusieurs héroïnes différentes de fabliaux. La Sale a particulièrement "gâté" son personnage féminin! Un portrait aussi complet dans la noirceur rappelle la description d'André le Chapelain dans son troisième livre, De la condamnation de l'amour:

> Toutes les femmes d'ailleurs ne sont pas seulement avares de nature; elles sont voraces, esclaves de leur ventre, volages, inconsistantes dans leurs paroles, désobéissantes, rebelles aux interdits; elles sont souillées par le pêché d'orgueil et elles convoitent la vaine gloire; elles sont menteuses, intempérantes, bavardes, elles ne respectent aucun secret; elles sont luxurieuses à l'extrême, portées à tous les vices et elles n'ont enfin aucune affection véritable pour les hommes.[28]

Ce changement de personnalité de la Dame mérite une analyse car il est extrême et donc choquant pour le lecteur.

---

[27] Marie-Thérèse Lorcin, 99.

[28] André le Chapelain, 196.

Nous devons
soudain sa
s'agit-il v
n'est pas l
par-amours
mais comme
dévoile enf
l'abbaye es
première pa
par la soci
l'artificia
roman:

Les c

Saintré se

Belle Cous

sur l'orig

---

29 Mermier

30 Allison
(J'ai soul
citation p

Nous devons essayer de comprendre pourquoi La Sale change soudain sa "bonne" héroïne en "mauvaise" femme. Et d'abord s'agit-il véritablement d'un changement de personnalité? Ce n'est pas l'avis de Mermier qui précise que "la 'fausse' dame-par-amours (BC) [est] remplacée toujours par Belle Cousine mais comme vraie-dame-par-traîtrise."[29] Autrement dit, la Dame dévoile enfin son véritable caractère. La Belle Cousine de l'abbaye est la "vraie" Belle Cousine. Rappelons que dans la première partie du récit, Belle Cousine jouait le rôle assigné par la société courtoise à une dame de son rang. Kelly dénonce l'artificialité du comportement courtois tout au long du roman:

> In Saintré courtly behavior is utterly artificial; the reader sees Jehan learn rules during his long apprenticeship with DBC. It is false, as we come to realize, because it constitutes a structure imposed upon life. . . . the most courtly character, DBC, who educates Jehan to be the perfect knight, also disrupts the idealized framework within which she teaches. Her discourse reveals her dual nature, both courtly and uncourtly. She also breaks with the classical rhetorical theory which holds that the speaker's character should conform to his words.[30]

Les critiques qui s'intéressent au Petit Jehan de Saintré semblent s'accorder sur la "dualité" du caractère de Belle Cousine. Cependant ils omettent souvent de se concentrer sur l'origine de cette dualité--une double nature qui pourrait

---

[29] Mermier, "Structure et sens," 198.

[30] Allison Kelly, "Abbreviation and Amplification," 142-3. (J'ai souligné les passages les plus importants de cette citation pour mon étude).

se résumer a
le devoir (1
personnelle
fabliaux, le
réalisation
Rappelons pe
une forme de
fournit à La
personnage
incompatible
utilise la
implicitemen

L'orig
relativemen
l'est moins
l'atmosphèr
l'amour cou
les plaisir
chair. Son
grandes qua
Cousine se
vingt-cinq
effet que c
et doit le
la poursuit
pour Belle

31 Express

se résumer ainsi: Belle Cousine personnifie le conflit entre le devoir (les contraintes sociales) et la satisfaction personnelle (le désir d'être soi-même). Dans le contexte des fabliaux, le sens du devoir est balayé au profit de la réalisation du désir et des satisfactions personnelles. Rappelons pourtant que le fabliau, "conte à rire,"[31] est aussi une forme de censure. Une "parodie" de ce genre littéraire fournit à La Sale une façon ingénieuse de montrer son personnage de Belle Cousine sous une lumière différente, incompatible avec le roman courtois. D'autre part, l'auteur utilise la force didactique inhérente au fabliau pour implicitement condamner son héroïne.

L'origine de la dualité de Belle Cousine est relativement aisée à découvrir. Le pourquoi de cette dualité l'est moins. On l'a vu, la Dame, une fois sortie de l'atmosphère de la cour, délaisse le rituel compliqué de l'amour courtois pour une liaison plus franche et directe où les plaisirs de la table vont de pair avec les plaisirs de la chair. Son nouvel amant n'est pas choisi en fonction de ses grandes qualités ou de son potentiel chevaleresque. Belle Cousine se laisse séduire par un jeune homme athlétique de vingt-cinq ans, bon compagnon et bon vivant. Rappelons à cet effet que ce n'est pas Belle Cousine qui recherche Damp Abbé et doit le convaincre de devenir son ami, mais ce dernier qui la poursuit de ses assiduités. Ce cas de figure est nouveau pour Belle Cousine qui réintègre ainsi un rôle féminin plus

---

[31] Expression de Joseph Bédier, 30.

"traditionn
développe s
évolution:

Belle
dames cour
réalistes"
au vulgair
Chrétien d
départ d'Y
moins chev
vulgaire b
de Belle C
comporteme
mentalités
elle ouvre
littéraire

Saint
personnage
de son exp
essentiell
l'innocenc

32 Yorio C

"traditionnel." D'autre part, le personnage de la Dame se développe selon les exigences d'une époque en pleine évolution:

> Le héros de la nouvelle, de femme qu'il était devint homme. Les courtoises gracieuses cédèrent le pas aux bourgeoises réalistes, blâmées par les hommes. Le temps acquiesça à la supériorité de l'homme sur la femme, ce qui expliquerait comment le rôle de Saintré passe de secondaire dans la première partie à principal dans la dernière partie de notre roman.[32]

Belle Cousine annonce-t-elle la fin de sa race et les dames courtoises seront-elles supplantées par des "bourgeoises réalistes"? Une telle évolution dans le caractère (du courtois au vulgaire) aurait été impensable chez une héroïne de Chrétien de Troyes: on imagine mal Laudine se consoler du départ d'Yvain dans les bras d'un homme qui ne serait pas au moins chevalier car elle se rabaisserait au rang d'une vulgaire bourgeoise ou paysanne. La conception du personnage de Belle Cousine est importante par sa nouveauté. Son comportement rebelle suggère le changement graduel des mentalités et même si la Dame est censurée par son auteur, elle ouvre la porte à d'autres personnages féminins littéraires marginaux.

Saintré est celui qui s'apparente le moins à un personnage de fabliau. Quoique confronté à un monde différent de son expérience, il reste en toutes circonstances essentiellement courtois. Le jeune homme représente l'innocence, par contraste avec le couple Belle Cousine-Damp

---

32 Yorio Otaka, 15. (C'est moi qui souligne).

Abbé. Il jo
empêche tou
Jehan de Sa
Dame et de
courtois se
outragé, ea
contexte du

La phrase
auditeurs
le savons,
chevalier.
l'exagérat
aux sarcas
de ses fai
ne pourroy
immédiatem
anti-court
entière qu
'les preux
chevaliers

Abbé. Il joue le rôle de la dupe. La nouveauté de sa situation empêche tout d'abord le jeune homme décontenancé de réagir. Jehan de Saintré ne saurait se prêter au jeu vulgaire de la Dame et de son nouvel amant. Sa passivité, qui dans un monde courtois serait la seule réponse possible d'un homme d'honneur outragé, est interprétée comme un signe de lâcheté dans le contexte du fabliau.

> Le seigneur de Saintré, qui voit les outraigeuses parolles de damp Abbés, qui lui sembloit de part en part percier le cuer, et tant plus de la faveur que madame lui faisoit, voulist estre mort. Madame qui le voit sans mot, lui dist: "Hé! seigneur de saintré, vous qui estes si vaillant et avez fait comme on dist tant de belles armes, n'oseriez vous luictier a l'abbé? Certes se vous ne le faites je diray comme lui" (279).

La phrase "comme on dist" installe le doute dans l'esprit des auditeurs et marque la mauvaise foi de Belle Cousine qui, nous le savons, a maintes fois été témoin des prouesses du chevalier. Le ton désobligeant de la Dame est renforcé par l'exagération "tant de belles armes." En butte à l'ironie et aux sarcasmes de Belle Cousine, le chevalier prend conscience de ses faiblesses: "je sçay bien, ma dame, que contre lui, je ne pourroye riens" (280). L'honnêteté de Saintré est immédiatement contrée par le chantage de Belle Cousine (geste anti-courtois). A travers Saintré, c'est la chevalerie tout entière qui est attaquée. Car, comme le démontre Yorio Otaka, "les preux de naguère" se sont peu à peu transformés en chevaliers d'apparat:

> La chevalerie se trouva sur la voie de la décadence. Le chevalier lui-même se modifia. . . . Les chevaliers dans le Saintré sont reconnus d'abord par leur élégance, sans exclure

Saintré est

assoiffé de

plus effra

prisée aut

d'un monde

monde du f

de Saintré

d'humiliat

luttant co

de l'arist

bourgeoisi

héros cour

Cousine et

leur défai

3. Structu

La s

complice

L'existenc

33 Yorio

> naturellement, la hardiesse et la prouesse. Saintré n'est pas un guerrier féroce, non sans courage de combattre. . . . En temps de paix, les chevaliers font des tournois en parade: la pointe de la lance émoussée, la lame de l'épée arrondie, la vie sans danger. L'esprit du tournoi ne consistait plus à exalter la prouesse mais à exercer la technique du combat.[33]

Saintré est devenu un esthète du combat et non un guerrier assoiffé de sang et de vengeance. Le preux chevalier n'est plus effrayant pour ses adversaires. Sa franchise, qualité si prisée autrefois, le rend stupide face aux réalités cruelles d'un monde plus commun avec lequel il n'est pas familier (le monde du fabliau). Ce qui est intéressant, dans Le Petit Jehan de Saintré, c'est que notre héros sera d'abord l'objet d'humiliations, de moqueries, et subira même une défaite en luttant contre Damp Abbé. Ce détail suggère l'affaiblissement de l'aristocratie et la puissance croissante de la bourgeoisie. Pourtant, La Sale ne peut pas permettre à son héros courtois de capituler. Il choisit de donner à Belle Cousine et Damp Abbé l'illusion de la victoire afin de rendre leur défaite plus cuisante.

3. Structure et péripéties

La structure classique du triangle bourreau-victime-complice (ou témoin) est l'une des constantes du fabliau. L'existence d'une victime devient presque obligatoire dans le

---

[33] Yorio Otaka, 19.

cas d'une s
reposent su
"Though plo
society, th
more than a
différences
fabliau. Ra
fabliaux, l
Saintré est
la chevaler
fabliau tra
public. L'é
ce genre co
péripéties
amusant, ca
L'introduct
faciliter

Le tr
Abbé n'est
l'histoire
tour à tou
Ce sont ce
figure tri
Saintré, m
important
courtois,

cas d'une structure triangulaire, car la plupart des fabliaux reposent sur la notion de conflit. Cependant, insiste White, "Though plots frequently depend on conflicts within medieval society, the tales do not seem an apology for one social order more than another."[34] Cette affirmation marque l'une des différences notoires entre le texte que nous étudions et le fabliau. Rappelons en effet qu'à l'encontre des auteurs de fabliaux, l'intention ultime de l'auteur du Petit Jehan de Saintré est d'affirmer la suprématie de l'ordre féodal et de la chevalerie sur la bourgeoisie. En cela, La Sale s'écarte du fabliau traditionnel dont le premier but est de faire rire le public. L'écrivain utilise la structure du triangle, propre à ce genre comique, et parsème son histoire de nombreuses péripéties afin d'obtenir, entre autres, un effet dynamique et amusant, car il s'agit de tenir son lecteur en haleine. L'introduction d'un troisième personnage (Damp Abbé) va donc faciliter l'assimilation de ce récit à un fabliau.

Le triangle formé par Belle Cousine, Saintré et Damp Abbé n'est pas statique: il évolue selon le déroulement de l'histoire. Ainsi, les personnages de La Sale vont assumer tour à tour les rôles de bourreau, de victime ou de complice. Ce sont ces mouvements qui rendent le texte aussi vivant. La figure triangulaire est mise en place dès le retour de Saintré, mais elle ne fonctionne pas immédiatement car il est important pour l'auteur, qui est avant tout un écrivain courtois, de nous faire savoir où en sont ses trois

---

34 Sarah M. White, 188.

personnages
après avoir
Cousine et
délaisse po
redéfinir l
lecteur au
personnages
'mettre en
provoquer p
Nous allons
triangulai

Au mo
deux perso
servant, s
immédiatem
Jehan: "Ha
brutalité
Saintré du
le jeune
bourreau
essayant
cette rel
puissante
très haut
musique d
qui veut
publiquem

personnages d'un point de vue psychologique. C'est pourquoi, après avoir décrit la rencontre et la liaison entre Belle Cousine et Damp Abbé à la manière d'un fabliau, l'écrivain délaisse pour un temps sa parodie de ce genre, afin de redéfinir l'état des choses, des sentiments, et mettre son lecteur au fait de l'évolution des événements. Ces trois personnages ayant pris ou repris contact, il reste à les "mettre en scène." Les péripéties qui jalonnent ce récit vont provoquer plusieurs modifications de la structure du triangle. Nous allons procéder à l'étude des différents cas de figure triangulaire présents à travers le texte.

Au moment où Jehan de Saintré arrive en province, les deux personnages du roman courtois, la Dame et son chevalier servant, se retrouvent face à face. On note l'attitude immédiatement discourtoise de Belle Cousine à l'égard de Jehan: "Ha! sire, que le tresmal venu soiez vous!" (273). La brutalité de cette phrase rappelle la dureté de la Dame envers Saintré durant leurs premières entrevues lorsqu'en malmenant le jeune homme, Belle Cousine se rapprochait déjà du rôle de bourreau et faisait assumer au page celui de victime. En essayant d'intimider Saintré la Dame tente ici de restaurer cette relation où son autorité sur le petit page était toute puissante. Comme au début du roman, Belle Cousine parle à voix très haute afin d'être entendue de tous. Au ton mesuré et à la musique des mots d'une dame courtoise se substitue une parole qui veut blesser. Madame désire humilier le chevalier publiquement. Pourtant elle n'y réussit pas car Saintré, au contraire de tous les témoins qui les entourent, n'entend pas

Belle Cous
ces parol
main et d
(273). La
inconscie
surdité p
jeune hom
occupé pa
totalemen
cette der
il demand
hacquenee
appela se
nul compt
réponse t
Saintré e
première

Cepe
page larm
d'accepte
Cousine,
De plus,
dame, est
response
et suis c
mauvaise

35 C'

Belle Cousine: "Le seigneur de Saintré, qui pas n'entendist ces parolles, a tresgrant joye, a un genoil bas, ly toucha la main et dist: 'Ha! ma tresredoubtee dame, comme vous est il?'" (273). La joie de Saintré prouve qu'il est totalement inconscient d'avoir commis une faute envers sa Dame. Cette surdité passagère serait-elle due au refus de comprendre d'un jeune homme devenu trop sûr de lui? Saintré semble être plus occupé par le cérémonial courtois en usage. De fait, il ignore totalement la première réaction de Belle Cousine ce qui oblige cette dernière à se montrer simpliste et même commune: "'fault il demander ce c'on voit? Ne voiés vous que je suis sur ma hacquenee et tiens mon esprevier?' Alors vira sa hacquenee et appela ses chiens pour giboyer, comme celle qui de lui ne tint nul compte et qui le meprisa" (273). A question courtoise, réponse terre à terre. Belle Cousine tourne les beaux mots de Saintré en ridicule tout comme elle l'avait fait lors de leur première rencontre.

Cependant le jeune homme a mûri. Ce n'est plus le petit page larmoyant du début du texte et, loin de se démonter et d'accepter encore une fois le rôle de victime de Belle Cousine, il qualifie la réponse de Belle Cousine de "faible." De plus, il ose demander des comptes à sa Dame: "Hélas, ma dame, est ce a bon essiant, ou pour moy essayer, que si feible response m'avez faite, qui suis cellui qui tant vous ay amee, et suis cellui qui onques ne vous desobeÿ" (273).[35] La mauvaise foi de Saintré (et de La Sale) est désormais

[35] C'est moi qui souligne.

évidente,
désobéissa
Belle Cous
cet épisod
suggère av
Cousine: "
est aucun,
toujours é
serait cap
langage du
"des chans
ramener le

En ta
Belle Dame
ne fait qu
commun ave
rendu obsc
est dans
attitude
réaliste:
d'ajouter
Belle Cou
l'artific

Damp
"retrouva
prudemmen
présence
prudent d

évidente, car le lecteur se rappelle que c'est justement la désobéissance du chevalier qui avait provoqué le départ de Belle Cousine pour la province. Non seulement Saintré oublie cet épisode de leur liaison, mais il va plus loin lorsqu'il suggère avoir été victime de quelque médisance auprès de Belle Cousine: "Hé, ma dame, est il nulluy qui vous ay dit? Se il est aucun, vous en verrez la verité" (273). Leur liaison ayant toujours été tenue secrète, qui d'autre donc que la Dame serait capable de porter un jugement sur cette question? Le langage du jeune homme est emprunté, il sonne faux. Ce sont "des chansons" répond Belle Cousine qui, de nouveau, tente de ramener le jeune homme à la réalité.

En taxant le discours du jeune homme de chansons, la Belle Dame insiste sur leur manque de signification. Saintré ne fait que répéter quelque chose d'appris qui n'a aucun point commun avec leur situation. Il est figé dans un rôle courtois rendu obsolète par les réparties de la Belle Dame. Elle seule est dans le vrai lorsqu'elle lui demande de laisser de côté attitude et paroles courtoises pour adopter un discours plus réaliste: "si vous taisiez" (273), s'empresse-t-elle d'ajouter. Le langage fleuri de l'amour n'a plus de prise sur Belle Cousine. Elle dénonce son aspect factice et l'artificialité de tout le discours courtois en général.

Damp Abbé n'est pas totalement absent de cette scène de "retrouvailles." Le troisième larron du triangle s'est prudemment retiré et ne participe pas à leur altercation. La présence du chevalier inquiète le moine. Le ton déférent et prudent de Damp Abbé est une indication de ses sentiments. Sa

couardise
contraste
retour de
cherchant
affirme so
de Madame"
de son hér
L'attitude
chevalier
Belle Cous
observateu
est humble
A ce momer
Jehan de
rival et
cependant
du désir
personnag
hommes qu
de tout b
Abbé. Fau
une nouve
Dans l'op
et la "cé
qui veut
blâme jam
justement

couardise prouve sa culpabilité. La timidité du moine contraste avec l'aplomb de Belle Cousine. En accueillant le retour de Saintré on ne peut plus froidement, et en ne cherchant pas à cacher sa liaison avec l'abbé, la Dame affirme son choix de femme indépendante. Les "faulses amours de Madame" (272) ne le sont que dans l'esprit de l'écrivain, de son héros et des lecteurs. Belle Cousine n'en a pas honte. L'attitude hautaine et dédaigneuse de la Dame réduit le chevalier à un être banal. Rassuré par le comportement de Belle Cousine, Damp Abbé, qui jusque-là se tenait à l'écart en observateur, intervient enfin dans la conversation. Son ton est humble et courtois au contraire de celui de sa maîtresse. A ce moment du récit, Damp Abbé est toujours impressionné par Jehan de Saintré et ne songe pas encore à se poser en égal et rival et plus tard en bourreau. Leur conversation montre cependant que Belle Cousine occupe le centre de la pensée et du désir des deux hommes. Elle redevient pour un temps le personnage central du roman. C'est l'intérêt commun des deux hommes qui la replace sur son piédestal. Madame est une "dame de tout bien et tout honneur" (274) affirme Saintré à Damp Abbé. Faut-il voir dans cette réponse du chevalier au moine une nouvelle indication de son refus d'accepter la vérité? Dans l'optique courtoise, une dame ne peut qu'être honorable et la "cécité" de Saintré provient peut-être d'une convention qui veut que, particulièrement devant un être inférieur, on ne blâme jamais une dame de la noblesse (comme le lui avait justement enseigné Belle Cousine).

Jusqu

Afin de re

convient c

déroule du

sur la gou

se combat

(276).[36] I

avec les

L'abondan

avec le d

convives

Dame qui

autorité,

Elle est

du cœur d

nourritur

banquet d

bonne chè

déclarer

l'épisode

dans ce

36 "[J]e
est à la
vie de D
chevalie
se laiss

Jusque-là les échanges verbaux ont primé sur l'action. Afin de restituer au texte son atmosphère de fabliau, il convient d'y insérer plusieurs péripéties. La première se déroule durant le dîner à l'abbaye où l'accent est d'abord mis sur la gourmandise des invités, excepté pour Saintré qui doit se combattre "a tant de bonnes viandes et de bons vins" (276).[36] Les scènes de ripailles dans l'abbaye contrastent avec les banquets royaux de la première partie du texte. L'abondance des mets et des vins ainsi que leur rareté jurent avec le décor, et l'accent est mis sur la gloutonnerie des convives plutôt que sur leurs goûts sophistiqués. C'est la Dame qui préside à ces repas en qualité d'hôte d'honneur. Son autorité, perdue lors du départ de Saintré, est restaurée. Elle est à nouveau la reine des lieux, ainsi que la maîtresse du cœur de l'abbé. Celui-ci, campé devant des montagnes de nourriture, est dans son élément. C'est lors d'un semblable banquet qu'avait eu lieu la scène de séduction. Aidé par la bonne chère et le vin, le moine avait trouvé le courage de déclarer sa flamme pour Belle Cousine. Mermier résume ainsi l'épisode de l'abbaye et l'insertion du personnage de l'Abbé dans ce récit:

> Tout ce que représente DA dégrade le blason chevaleresque de la première partie du roman. Toutes ces notions dissonantes se retrouvent: la joie courtoise est remplacée par la joyeuseté; le

---

[36] "[J]e n'ay lesir d'autre chose faire" conclut-il. Son ton est à la fois ironique et méprisant. Il condamne le style de vie de Damp Abbé. La gourmandise est source d'oisiveté. Un chevalier comme Saintré deviendrait rapidement récréant s'il se laissait aller à une telle gloutonnerie.

Le f

"monstrer

parodie d

outré, ca

de Damp A

évident d

ce qu'il

trop prie

de reteni

n'est plu

(275).[38]

jeu" de s

d'observa

l'esprit

Cett

Il faut a

la bonne

sa vulgar

---

37 Guy Me

38 Le mot
comique d
celui des
cette sit
en devena
farce.

> luxe courtois par le faste bourgeois, la richesse morale et spirituelle des chevaliers s'efface devant la "vigueur" sanguine de DA. C'est alors le verbe *manger* qui triomphe! . . . Le jeu des pieds de DA avec BC sous la table est le triomphe de l'érotisme bourgeois et ce roman de courtoisie se transforme ironiquement en travesti, en une sorte de fabliau.[37]

Le fait que Damp Abbé tient à plusieurs reprises à "monstrer sa courtoisie" (275) est comique. Il faut voir une parodie de la courtoisie dans son langage "raffiné," souvent outré, car il jure avec le personnage de l'Abbé. La courtoisie de Damp Abbé est d'ailleurs contrebalancée par le désir évident de Belle Cousine de se défaire de Saintré: "Mander lui ce qu'il vouldra en face, mais ne lui dessirez pas sa robe de trop prier" (275), dit-elle au maître d'hôtel lorsqu'il s'agit de retenir Saintré à dîner. Cette fois, Saintré a entendu. Il n'est plus sourd, ni aveugle, et désire "bien veoir la farse" (275).[38] Maintenant qu'il voit clair, il décide de "jouer le jeu" de ses adversaires, ceci toujours en qualité d'observateur. Saintré abandonne le rôle de la dupe et c'est l'esprit en alerte qu'il s'engage à dîner avec Damp Abbé.

Cette première péripétie est en fait une joute verbale. Il faut attendre que Damp Abbé se "réveille" grâce au vin et la bonne chère, détail qui révèle sa nature sensuelle et aussi sa vulgarité inhérente. La Sale lui oppose un Saintré

---

[37] Guy Mermier, "Le Message paradoxal," 156.

[38] Le mot "farse" marque l'analogie avec le théâtre profane comique dont l'humour parfois grinçant peut se rapprocher de celui des fabliaux. Saintré suggère ainsi le grotesque de cette situation, et se dissocie des deux autres protagonistes en devenant spectateur ("veoir"), et non acteur, de cette farce.

intellectue

brutal: "Ho

resveilliez

faites que

légèrement

chevalier q

choisi par

chevalerie

parties di

courtois,

dames qui

par des am

justifie,

l'abbé:

Dans

réduit à

---

39 Jean C
dans le
Chrétien
218.

40 L'emp
nouveau
dépréci
descript
chevalie
so frequ
these gi

intellectuel. Damp Abbé apostrophe son hôte d'un ton presque brutal: "Ho! monseigneur de Saintré, resveilliez vous! resveilliez! Je boy a vostre pensee, et qu'est ce cy? Vous ne faites que penser" (276). Le lecteur imagine le héros légèrement mélancolique, une image qui sied à un jeune chevalier que sa dame vient de repousser. C'est le moment choisi par le moine pour attaquer la "fine amor" et la chevalerie. Le réquisitoire de Damp Abbé comporte donc deux parties distinctes: le moine fait d'abord le procès de l'amour courtois, puis celui de la chevalerie. Il plaint les pauvres dames qui sont, le plus souvent, "abusees" et "deceues" (277) par des amants malhonnêtes. L'étude de Jean Charles Payen justifie, dans une certaine mesure, les propos tenus par l'abbé:

> Les raisons d'une telle méfiance sont les mêmes au XIIIe et au XVe siècle: l'amour chevaleresque est un beau mythe, un brillant appeau où on a tôt fait de s'empiéger une victime consentante; mais la femme y risque son honneur et son bonheur, et rares sont les chevaliers dignes de sa druerie. La littérature a beau vanter les prestiges de la dame: celle qui cède a un amant n'est le plus souvent qu'une pauvre fille subornée.[39]

Dans la bouche de Damp Abbé, le cérémonial courtois est réduit à quelque chose de risible. L'emprise[40] devient une

---

[39] Jean Charles Payen, "La destruction des mythes courtois dans le roman arthurien: La femme dans le roman en vers après Chrétien de Troyes," Revue des langues romanes 78 (1969): 218.

[40] L'emprise perd de sa valeur. Ceci n'est pas un phénomène nouveau dans le roman car, selon Allison Kelly, cette dépréciation de l'emprise provient également des longues descriptions de La Sale lors des tournois entre ses valeureux chevaliers: "La Sale's characters exchange diamonds and rubies so frequently that, for the intentionally wearied reader, these gifts lose significance." "Abbreviation and

vulgaire "je

(277). Les j

gémir, une i

par leurs mé

font tomber

l'amour cour

particulière

Cousine qui

Cependant, l

l'encourage

sousriant lu

je croy qu'

marchoit sur

marque verba

amant et s'

Enhard

s'attaque p

chevaliers

S
d
l
d
b
e
l
e
c
m
l
l

Amplificati
démystifie
féodal et c

vulgaire "jarrectiere" ou pire: "une rondelle ou un navet" (277). Les jeunes soupirants ne font que pleurer, soupirer et gémir, une image peu virile. C'est par leurs gérémiades, non par leurs mérites, qu'ils gagnent le cœur de la belle et la font tomber "en leur las" (277). A cette peinture narquoise de l'amour courtois s'oppose, nous le savons, l'expérience très particulière de Belle Cousine et de Saintré car c'est Belle Cousine qui avait forcé Saintré à tomber dans son "las." Cependant, la Dame, loin de faire taire Damp Abbé, l'encourage: "Madame, qui de ce oïr fut bien aise, en sousriant lui dist: 'Et qui le vous a dit, abbés? Quant a moy je croy qu'il soit ainsin. Et en disant ces parolles elle marchoit sur les piez de damp Abbés" (277). Belle Cousine marque verbalement et physiquement sa complicité avec son amant et s'oppose ainsi ouvertement à Saintré.

Enhardi par la réponse de sa maîtresse, Damp Abbé s'attaque plus explicitement à la chevalerie. La quête des chevaliers devient un voyage d'agrément puisque

> Se il fait froit ilz s'en vont a ces pales d'Allemaine, se rigollent avec ces fillectes tout l'iver, et s'il fait chault ilz s'en vont en ces dilicieux roiaumes de Cecille et d'Aragon a ces bons vins et a ces bonnes viandes, a ces fontaines et bons fruits et a ces tres beaux jardins, et tout l'esté repaistre leurs yeux de ces tresbelles dames et aussi gentilz hommes qui leur font tres bonnes chieres et honneurs assez, puis ont un viez menestrier ou trompecte qui porte un viez esmay, et lui donnent une de leur vieilles robes, et crient a la court: "Monseigneur a gaygné! Monseigneur a

---

Amplification," 135. Damp Abbé va encore plus loin car il démystifie et ridiculise un cérémonial crucial à l'esprit féodal et courtois.

La valeur
toujours p
courage, s
honnêteté
devrait êt
maîtresse.
toutes les
doute. Non
les victoi
(maigremen
devant le
valeurs de
d'une gra
hommes gr
chevalier
intéresse
d'humour
menestrel
pour fair

Nous
connaît
l'adjecti
de certa
nécessit
Saintré
décrits

> gaygné! Monseigneur a gaygné, vaillant le pris des armes" (278).

La valeur d'un chevalier doit se mesurer à sa volonté de toujours partir en quête de nouvelles aventures, à son courage, sa bravoure, son habileté aux armes, mais aussi à son honnêteté et sa fidélité. Un chevalier n'a qu'une parole et devrait être digne de la confiance de son suzerain et de sa maîtresse. L'accusation du moine est donc très grave car toutes les qualités inhérentes aux chevaliers sont mises en doute. Non seulement Damp Abbé a-t-il l'audace de contester les victoires des chevaliers; il accuse ceux-ci d'acheter (maigrement) les services d'un menestrel pour aller chanter devant le roi des faits d'armes qui n'existent pas. Toutes les valeurs de la chevalerie sont désacralisées par ce portrait d'une grande vulgarité. Les chevaliers ne sont plus que des hommes grossiers aux instincts les plus bas. Ce sont des chevaliers récréants que seules les femmes et la nourriture intéressent. La description de Damp Abbé ne manque pas d'humour car il suffit de donner une vieille robe à un vieux menestrel doté d'une vieille cotte aux armes de leur seigneur pour faire célébrer publiquement des exploits imaginaires.

Nous savons qu'à l'époque où La Sale écrit, la noblesse connaît quelques difficultés économiques. La répétition de l'adjectif "viez" pourrait être une indication de l'indigeance de certains chevaliers et leur avarice serait donc une nécessité. Cette image contraste avec la prodigalité de Saintré et d'autres chevaliers lors des nombreux tournois décrits par l'auteur dans la première partie de son texte.

Cependant,
prodigalité
donc tenté
plus au sér
consciente
chez le moi
chevaliers.
plus nécess
fait devenu
chevaliers
celui du fa
fils d'un
jour dans
ennemis, p
La compara
analogie a
de Bérengi
masculin,4
Damp Abbé
couard, go
capable de
parole (dé
aristocrat
ci choisit
impuissant

41 Voir la

42 Sarah

Cependant, comme le faisait remarquer Kelly,[41] cette prodigalité des chevaliers est souvent exagérée. L'on serait donc tenté de prendre le récit bouffon de Damp Abbé un peu plus au sérieux. Il nous indique que la bourgeoisie était consciente des problèmes financiers de l'aristocratie. On sent chez le moine un mélange d'envie et de mépris pour les chevaliers. Il nous donne l'impression que ceux-ci ne sont plus nécessaires à la marche de la société, qu'ils sont en fait devenus des boulets, des sortes de parasites. Les chevaliers de Damp Abbé sont des chevaliers de fabliaux comme celui du fabliau Bérengier au Long-Cul où le "faux chevalier," fils d'un riche villain anobli par le mariage, se rend chaque jour dans la forêt, fait mine d'y combattre d'invisibles ennemis, puis rentre au logis couvert d'une gloire imaginaire. La comparaison cynique de Damp Abbé marque *encore* une fois une analogie avec le fabliau. Et tout comme la conclusion comique de Bérengier au Long-Cul équivaut à la perte du prestige masculin,[42] Saintré perd momentanément le sien car lorsque Damp Abbé l'insulte en le ramenant à son propre niveau: couard, gourmant, jouisseur et menteur; le héros n'est pas capable de prouver le contraire à son audience. Il n'a que sa parole (déjà mise en doute) et la bonne foi d'une autre aristocrate, Belle Cousine, pour se justifier. Lorsque celle-ci choisit de soutenir Damp Abbé, Saintré se retrouve impuissant car la valeur la plus sacrée sur laquelle il aurait

---

[41] Voir la citation précédente.

[42] Sarah M. White, 188.

pu compter,
Cousine, d'
jusqu'à dou
se dissoci
ravie car
qui doit i
maîtresse.
hommes, Da
celui de
la premièr
prendre pl
écclésias
verbale:

Notons c
quelque
chevalie
sera pun
honnêtet

Le
les con
and lay
of the

43 Sara

pu compter, celle de "la parole," est bafouée. Lorsque Belle Cousine, d'abord muette, devient complice de Damp Abbé, allant jusqu'à douter des faits d'armes de chevaliers renommés, elle se dissocie tout à fait du milieu courtois. Belle Cousine est ravie car c'est un homme qui la remplace (ce n'est plus elle qui doit insulter le petit page). L'amant en titre venge sa maîtresse. Lors cette première confrontation entre les deux hommes, Damp Abbé prend le rôle du bourreau, le jeune homme celui de la victime, et la dame railleuse devient le témoin de la première défaite de Saintré. Celui-ci en effet ne peut s'en prendre physiquement à l'Abbé, protégé par sa fonction écclésiastique. La défense du jeune homme ne peut être que verbale:

> Monseigneur l'abbé, au parler de Madame je ne dy riens. Elle puet dire ce qu'il ly plait. Mais je respons a voz parolles, qui avez chargiez les chevaliers et escuers, que se vous fussiez homme a cui je deusse répondre que vous trouveriés a qui parler, mais actendu la dignité et Cellui a qui vous estes je ne dy plus riens (278-9).

Notons cependant la dernière phrase de Saintré: "par aventure quelque foiz vous sera recordé." La menace latente du chevalier prévient le lecteur que, quoiqu'il arrive, l'Abbé sera puni. L'assurance de Saintré est une indication de son honnêteté et de sa bonne foi.

Le fabliau est le genre littéraire qui traduit le mieux les conflits entre rivaux, écrit White: "rich and poor, cleric and layperson, man and woman, even between unintegrated parts of the self."[43] Cette première scène à l'abbaye équivaut à une

---

[43] Sarah M. White, 185.

déclarat

La Dame

A chaque

passiveme

Belle Cou

principa

fabliau.

genre lit

dialogues

courtoise

plus adap

moment du

imminente

est immé

à la lutt

C'est une

de Saintr

ne fus lu

maistres

la Dame:

reprouver

(280). Le

Saintré;

se soumet

44 Mis à
appris),
discours
artificie

déclaration de guerre de Damp Abbé et Belle Cousine à Saintré. La Dame utilise l'abbé pour punir Saintré de sa désobéissance. A chaque moment, même lorsqu'elle est muette et assiste passivement aux différentes confrontations des deux hommes, Belle Cousine mène le jeu. La vengeance est donc le thème principal de cet épisode; c'est aussi l'une des constantes du fabliau. En imitant la forme du fabliau, La Sale choisit un genre littéraire plus efficace que le roman courtois. Les dialogues, même s'ils gardent parfois une apparence courtoise,[44] sont plus directs, moins artificiels, et surtout plus adaptés à l'atmosphère tendue entre ces personnages. A ce moment du texte, le lecteur a l'impression qu'une crise est imminente. En effet, la joute verbale entre les deux hommes est immédiatement suivie d'une confrontation physique. Le défi à la lutte lancée par l'abbé est impensable pour Saintré. C'est une proposition injurieuse et dégradante. Les objections de Saintré: "'Hé! ma dame,' dist il, 'vous savez que onques je ne fus luicteur, et ces seigneurs moynnes en sont les maistres'" (279-80), sont contrecarrées par le ton moqueur de la Dame: "se ne le faites, en toutes places je vous reprouveray et tiendray pour un tres lache cuer de chevalier" (280). Le chantage de Belle Cousine met en cause l'honneur de Saintré; c'est pourquoi celui-ci ne peut plus se dérober. En se soumettant à l'autorité de Belle Cousine, le jeune homme

---

[44] Mis à part le discours poli de Saintré (un discours appris), le reste de ces paroles n'est qu'une parodie du discours courtois, destiné à ridiculiser son aspect artificiel.

suit, une
chevalier
éprouver
moment où
quittons
sorte de
le "bel a
royal. Né
l'auteur
ses suiva
et, pour
autorité
incondit

Com
comporte
faire ri
représen
Abbé et
situatio
combat s
classes
disparu.
bout du
qui est
de cirqu
monstrue
à Madame
ouvertem

suit, une dernière fois, le précepte courtois qui veut que le chevalier accepte les épreuves infligées par sa dame pour éprouver sa loyauté et sa bravoure. Pourtant, à partir du moment où les deux hommes se préparent au combat, nous quittons véritablement le roman courtois pour entrer dans une sorte de "farse" de mauvais goût. Belle Cousine, assise sous le "bel aubepin coronné" (280), plante une parodie du jugement royal. Néanmoins la Dame est seule à savourer cet instant, car l'auteur nous fait part de la désapprobation silencieuse de ses suivantes. Cette fois, Belle Cousine est allée trop loin et, pour la première fois dans le roman, son rang et son autorité ne suffisent pas à lui garantir le support inconditionnel de son entourage.

Comme dans la farce ou le théâtre comique, le combat va comporter plusieurs détails choquants ou amusants destinés à faire rire le public. Les éléments comiques du fabliaux sont représentés par des épisodes tels que la bagarre entre Damp Abbé et Jehan de Saintré. Dans un contexte courtois, la situation est tout à fait choquante. Leurs techniques de combat sont opposées puisqu'ils appartiennent à différentes classes de la société. Les règles de la bienséance ont disparu. Alors que Saintré se dévêt discrètement à l'autre bout du préau, l'homme d'église se déshabille publiquement (ce qui est choquant) puis parade devant l'audience tel un animal de cirque. L'analogie à un ours (281) lui donne un aspect monstrueux et grotesque. Lorsqu'il se recommande par deux fois à Madame et feint d'avoir peur de Saintré, Damp Abbé se moque ouvertement des rituels chevaleresques et courtois. De plus,

il nargue
doute; el
Pourtant,
grâce à u
malgré sa
ne peut c
lecteur c
infligée
fort. Be
mesure (
L'humili
écuyers:
ceste gr

Ce
l'espoir
Cousine.
si tres
d'elle,
toute év
sa désol
tente en
(289)--a
retourne
plus ame
confront
jeune ch
réhabil
et les

il nargue le chevalier car l'issue du combat ne fait pas de doute; elle a déjà été annoncée par le ton amer de Saintré. Pourtant, si le moine gagne (et par deux fois), ce n'est que grâce à une tricherie (un croc-en-jambe). Ce détail prouve que malgré sa force et sa connaissance de la lutte, un être lâche ne peut obtenir ce qu'il veut que par fourberie. Alors que le lecteur est outré par cette "fausse" victoire et l'humiliation infligée à Saintré, la Dame applaudit Damp Abbé et rit très fort. Belle Cousine a apparemment perdu le sens de la demi-mesure (si important avait-elle confié à Saintré). L'humiliation de Saintré est renforcée par la honte de ses écuyers: "Vous ne serez pas homme se ne vous en vengiez de ceste grant desrision" (283).

Ce n'est qu'à ce moment du récit que Saintré renonce à l'espoir de changer le comportement déraisonnable de Belle Cousine. La rupture est acceptée lorsqu'il décide qu'il "avoit si tres faulcement perdue l'amour de sa dame par la desloiauté d'elle, que tant et si loialement servie avoit" (284). De toute évidence, Saintré refuse toujours d'admettre que c'est sa désobéissance qui est la cause de l'attitude de la Dame. Il tente encore une explication--"et que vous ay je mesfait?" (289)--avant de décider qu'il "ne desiroit pas en sa grace retourner, ne a la requeste d'elle ne l'eust daignié jamais plus amer ne servir" (289). Saintré est prêt pour sa deuxième confrontation avec le moine. Les rôles sont renversés: le jeune chevalier qui assume la fonction de bourreau est ainsi réhabilité, alors que l'abbé devient sa victime devant la Dame et les invités de Saintré (témoins).

En

devant Be

laisser e

de rentre

préparer

complici

une armu

la flatt

et flatt

fabliaux

Dès le d

une nouv

guerrier

Lorsque

montre b

haussa l

a cop se

avoit fa

que si s

que par

retient

religieu

au perda

adversai

En faisant courtoisement les louanges de Damp Abbé devant Belle Cousine, Saintré avait montré que, loin de se laisser entraîner par la vulgarité de ce dernier, il refusait de rentrer plus avant dans une situation de fabliau. Pour préparer sa vengeance Saintré a cependant recours à la complicité d'un bourgeois de la ville afin de se faire prêter une armure qui soit à la taille de l'abbé, puis à la ruse et à la flatterie pour la faire endosser au moine. Complicité, ruse et flatterie sont des tactiques communément employées dans les fabliaux qui sont souvent basés sur la déception de l'ennemi. Dès le début du combat entre les deux hommes, nous découvrons une nouvelle facette de Saintré. C'est, après tout, un guerrier menaçant et cruel:

> 'N'y ait homme ne femme qui se meuve ne dye mot, car qui fera le contraire je lui fendray la teste jusqu'aux dens!' Lors veissiés femmes et moynnes de paour tembler, plorer et maudire l'eure que ilz estoient la assemblez (294).

Lorsque Madame à son tour ose menacer Saintré, celui-ci se montre brutal: "Lors la prent par le touppet de son atour, haussa la paulme pour ly donner une coupple de soufflez, mais a cop se retint, aiant mémoire des grans biens qu'elle lui avoit faiz, et qu'il en pourroit estre blasmez" (296). Notons que si Saintré épargne Belle Cousine, c'est plus par intérêt que par reconnaissance. A l'issue du combat, le chevalier se retient de tuer Damp Abbé car il se souvient des enseignements religieux de sa bienfaitrice. Cependant, la punition infligée au perdant est violente. En perçant les joues de son adversaire avec sa dague, Saintré commet un geste symbolique:

le moine
deshonnes
escuiers,
(298).

Dar
la face.
l'infidèl
fois le h
sa victim
dames ser
complices
triangula
un retou
Sale. L'
revenir

Les
semblent
franchem
pas des
méprise
liaison
point ré
augmente
déplacée

45 Ce ge
médiéval
énasée d

le moine est puni par où il a péché:[45] "avez si deshonnestement menty et parlé contre les chevaliers et escuiers, et pour ce celle tres faulse langue le comparra" (298).

Dans le dernier acte du roman, la Dame à son tour perd la face. Saintré, impitoyable, expose la trahison de l'infidèle aux yeux de toute la cour du roi. Il est encore une fois le bourreau, Belle Cousine, jusque-là épargnée, devient sa victime, tandis que la cour et en particulier les autres dames servent de témoins au récit de Saintré, puis de complices lors du jugement de leur comparse. La figure triangulaire a donc évolué au gré du récit jusqu'à permettre un retournement complet de situation favorable au héros de La Sale. L'ordre des choses étant restitué, l'auteur peut alors revenir à un texte et un décor essentiellement courtois.

Les éléments comiques de cette interlude "fabliesque" semblent plus destinés à agacer le lecteur qu'à le faire franchement rire. Les défaites de Saintré ne sont assurément pas des épisodes plaisants. Si l'on rit, c'est parce que l'on méprise le comportement ridicule et grossier de l'abbé. La liaison entre Belle Cousine avec Damp Abbé est au plus haut point répréhensible et l'attitude de la Dame contribue à faire augmenter la tension: la lutte entre Saintré et Damp Abbé est déplacée mais encouragée par Belle Cousine. A ce point du

---

[45] Ce genre de punition est commun dans la littérature médiévale. Rappelons par exemple le châtiment de la femme énasée du Bisclavret de Marie de France.

récit,
semble é

4. Moral

Ra
Petit Je
morale
que cel
des situ
de son
prendre
et les
donc une
l'auteur
deux pa
l'attent

L'
public
et damoi
soient"
Cousine.
requérir
qui marc
inquiétu
juge. Au
chevalie

récit, le respect des convenances a disparu et l'honnêteté semble être devenu une valeur dépassée.

4. Morale

Rappelons que le but de La Sale lorsqu'il rédige Le Petit Jehan de Saintré est essentiellement didactique. la morale de son récit sera donc plus sérieuse et moins succincte que celle d'un fabliau. L'humour parfois grinçant et l'ironie des situations décrites par l'écrivain dans la dernière partie de son roman doivent porter son auditoire à réfléchir et à prendre conscience des dangers qui menacent la société féodale et les valeurs chevaleresques. La morale de cette histoire est donc une partie du texte élaborée avec soin. Le message de l'auteur, ce qui lui tient le plus à cœur est contenu dans ces deux pages qui, La Sale l'espère, retiendront toute l'attention du lecteur.

L'écrivain s'adresse tout d'abord exclusivement à son public féminin, "priant, requerant et suppliant a toutes dames et damoiselles, bourgoises et autres, de quelque estat que soient" (307) de ne pas suivre le déplorable exemple de Belle Cousine. L'utilisation de trois verbes synonymes: prier, requérir et supplier, donne à cette phrase un aspect répétitif qui marque à la fois l'insistance de l'auteur et sa grande inquiétude. L'écrivain n'adopte pas la position autoritaire du juge. Au contraire, son vocabulaire suggère presque l'image du chevalier servant priant sa dame de lui accorder une faveur.

La Sale d
de psycho
douceur.
n'ordonne
sûrement
interprét
L'écrivai
les dames
donc assu
des femme
honneur.
contre le
jugement

La
bourgeois
aux femm
différen
vagues q
pour la
d'être n
de l'ari
de la pa
universe
femmes à

La
Jehan de
de son
permet à

La Sale donne à sa morale un style original car il la teinte de psychologie. Le langage de l'auteur est celui de la douceur. Son ton n'est pas autoritaire mais suppliant. Il n'ordonne pas mais demande, ce qui devrait persuader plus sûrement toute la gent féminine. Les femmes doivent en effet interpréter la requête de La Sale comme le conseil d'un ami. L'écrivain n'a pas besoin de fustiger Belle Cousine puisque les dames de la cour s'en sont déjà chargées pour lui. Il peut donc assumer le rôle plus confortable du pédagogue, de "l'ami" des femmes, uniquement concerné par leur bien-être et leur honneur. Dans son message, il les prévient essentiellement contre le mauvais exemple de Belle Cousine sans apporter de jugement supplémentaire à celui de la cour.

La Sale, on l'a vu, écrit pour l'aristocratie et pour la bourgeoisie. On remarque pourtant que sa mise en garde s'étend aux femmes de toutes conditions (mariées ou non) et de différentes classes sociales. Les mots "et autres" sont si vagues qu'ils évoquent peut-être un certain mépris de l'auteur pour la classe inférieure de la société qui ne mérite même pas d'être nommée. Pourtant, l'assimilation implicite des femmes de l'aristocratie à leurs comparses de la bourgeoisie et même de la paysannerie donne à la leçon de l'auteur une dimension universelle et lui permet d'insister sur une propension des femmes à imiter tout ce qui est mal et répréhensible.

La Sale prétend écrire un ouvrage consacré à la vie de Jehan de Saintré, mais c'est Belle Cousine qui est au centre de son récit et c'est par son comportement condamnable qu'elle permet à l'écrivain de rédiger une morale à son histoire. La

Sale, qu
héros" e
et chois
il repro
qu'après
établi l
autres f
maintena
leurs de
tout d'a
la premi
les femm
preuve d
contrôle
représer
Il faut
tenter d
Dame.

La
"Onques
pas l'i
d'une f
trestou
ne puet

---

46 Jeha

47 Cont
prévenu

Sale, qui aurait pu faire une comparaison entre son "bon héros" et sa "mauvaise héroïne," laisse le chevalier de côté[46] et choisit de se concentrer uniquement sur Belle Cousine à qui il reproche son "oisiveté" et sa "druerie" (307). Ce n'est qu'après avoir confirmé la culpabilité de son héroïne et établi l'origine de sa faute que La Sale élargit sa morale aux autres femmes et même aux hommes, car son discours s'adresse maintenant à tous ces "autres hommes et femmes, pugnis par leurs desordonnees volentez" (307). Cependant, puisqu'il avait tout d'abord choisit d'incriminer les femmes en particulier, la première impression reste: il semble que ce soit surtout les femmes qui aient tendance à mal se conduire et à faire preuve de mauvais jugement. Selon l'écrivain, le manque de contrôle de soi-même et la perte de la demi-mesure[47] représentent un danger pour une société qui se veut policée. Il faut savoir réfréner ses désirs et ses passions au lieu de tenter de les assouvir à tout prix, comme l'avait fait la Dame.

La deuxième partie de cette morale illustre le proverbe "Onques ne fut feu sans fumee" (307). Le secret ne garantit pas l'impunité et tout acte condamnable finit par se savoir d'une façon ou d'une autre "car ainsin l'a ordonné le vray et trestout puissant juge de toutes choses, auquel ne fault ne on ne puet riens celer" (307). L'écrivain en se référant à Dieu,

---

[46] Jehan est absent de cette morale.

[47] Contre laquelle Belle Cousine avait à plusieurs reprises prévenu Saintré.

juge su
loi div
plus pu
n'avait
mauvais
lacunes
superfi
instill
C'est pa
potentie

Enf
morale,
abordée,
conversa
méfier d
fumees s
mauvaise
raison"
ses lect
mise en
permet d
la société
pour les

48 La dém
sermons r
la craint
contrôle
reprend l
général.

juge suprême, élève sa morale au-dessus du jugement humain. La loi divine à laquelle nul n'échappe constitue la menace la plus puissante. L'éducation religieuse de Belle Cousine n'avait pas été suffisante pour mettre celle-ci à l'abri des mauvaises tentations. L'écrivain qui tente de remédier aux lacunes d'une éducation religieuse peut-être plus superficielle que réelle trouve la solution à ce problème en instillant la crainte de Dieu dans l'esprit des autres femmes. C'est par la peur qu'il espère ramener ces pécheresses potentielles dans le droit chemin.[48]

Enfin, dans la troisième et dernière partie de sa morale, l'auteur reprend une question qui avait déjà été abordée, et ce à plusieurs reprises par Belle Cousine dans ses conversations avec son protégé. Il faut, nous dit-il, se méfier des "faulses langues desliees de flacteurs a gecter les fumees sans feu, c'est a dire porter et rapporter faulses et mauvaises renommees a hommes et a femmes sans cause et contre raison" (308). L'auteur avait maintes fois prévenu Saintré et ses lecteurs contre les propos des médisants et il réitère sa mise en garde à la fin de sa morale. Son insistance nous permet de soupçonner qu'il s'agit là d'un problème typique de la société en cette fin de moyen âge. L'honneur, si important pour les hommes et femmes de condition supérieure, est menacé

---

[48] La démarche de La Sale n'est pas nouvelle puisque les sermons religieux du moyen âge sont en grande partie basés sur la crainte du jugement divin. C'est ainsi que l'Eglise contrôle les débordements possibles des ses ouailles. La Sale reprend la même technique pour contrôler les femmes en général.

et peut é

pourquoi

particuli

d'être b

A t

l'écriva

long du

que les

mensonge

l'écriva

engageme

Sale, ce

général

un idéal

signifi

facileme

et peut être détruit par la violation de la parole. C'est pourquoi La Sale demande à son auditoire d'être particulièrement attentif, de garder l'esprit en alerte et d'être bon juge.

A travers ces quelques lignes qui closent sa morale, l'écrivain laisse percer l'inquiétude qui l'a miné tout au long du roman. La valeur de la parole a été désacralisée. Plus que les agissements répréhensibles de la Dame, ce sont ses mensonges et sa mauvaise foi qui choquent et blessent l'écrivain. Jehan lui-même n'a pas respecté ses premiers engagements envers la Dame et a failli à sa parole. D'après La Sale, ce phénomène s'étend à la cour et à la société en général par la voix des médisants. Il voudrait voir restituer un idéal d'antan où la parole d'un homme avait une signification et où son honneur ne pouvait pas être aussi facilement mis en doute.

Je

destruc

constat

Cette d

Belle d

aristoc

le modè

héroïne

facette

confiné

[1] Jean

[2] Dans
soumise
appart
divers
femmes

CONCLUSION

Jean Charles Payen dans son article intitulé: "La destruction des mythes courtois dans le roman arthurien" constate:

> Il est temps de procéder à un recensement douloureux. Parallèlement aux mythes courtois ou, plus exactement, inséré jusque dans les épisodes courtois, affleure un pessimisme profond, qui met en doute l'idéal amoureux et laisse entrevoir la catin sous la dame ou la brute sous le héros. C'est ici qu'apparaît la démythification. Consciente ou volontaire? C'est une autre question.[1]

Cette démythification de l'idéal courtois est personnifiée par Belle Cousine. Celle-ci est un produit de la société aristocratique médiévale et elle représente, au premier abord, le modèle idéal de la dame courtoise. Elle se substitue aux héroïnes "types,"[2] car c'est un individu aux multiples facettes. Le lecteur remarque vite le malaise de la Dame, confinée dans un rôle qui ne correspond pas à son

---

[1] Jean Charles Payen, 217.

[2] Dans la littérature médiévale, la femme est en général soumise à plusieurs stéréotypes contradictoires, selon qu'elle appartient à un milieu aristocratique, bourgeois ou paysan. La diversité des qualités et défauts féminins rend parfois les femmes difficiles à cerner.

caractè

commun

prétend

sont lo

Dé

lui est

contrai

qui ava

du carc

idéale

royale

convent

société

Paris.

moyen

Saintr

féodal

dynami

person

d'une

B

femme

premiè

lecteu

son hé

vertue

3 Voir

celles

caractère autoritaire et belliqueux. Cette héroïne hors du commun dénonce l'hypocrisie de l'idéologie courtoise qui prétend octroyer aux femmes un pouvoir qu'en réalité elles sont loin de posséder.

Désenchantée par le rôle essentiellement décoratif qui lui est assigné et fatiguée par les responsabilités sociales contraignantes de son rang, elle finit par rejeter les valeurs qui avaient jusqu'alors déterminé sa conduite. Elle se libère du carcan qui l'enfermait dans le rôle de la dame courtoise idéale et se rebelle en refusant de se soumettre à l'autorité royale et à l'étiquette de la cour. Son refus de se plier aux conventions de la cour l'oblige à se mettre en marge de sa société psychologiquement et physiquement en s'éloignant de Paris. Elle émet ainsi un jugement négatif sur la société du moyen âge. Par son comportement, la Dame s'oppose à Jehan de Saintré, défenseur des valeurs chevaleresques de la société féodale. Dans ce contexte, Belle Cousine est un personnage dynamique car son attitude contraste avec celle de Saintré, un personnage figé qui ne change que pour s'améliorer en fonction d'une société qu'il révère.

Belle Cousine offre au début du roman l'image d'une femme sage, belle, intelligente et courtoise mais cette première impression n'est pas confirmée par La Sale. Le lecteur décèle vite l'antipathie croissante de l'auteur pour son héroïne. La Sale suggère que la Dame n'est peut-être vertueuse qu'en apparence,[3] car son discours est à plusieurs

[3] Voir l'example des "vraies" veuves romaines qui s'opposent à celles qui n'honorent pas la mémoire de leur défunt mari.

reprise

calcula

l'on pe

futur "

L

plaire

culture

étendue

années

méthod

une ce

procèd

D

Jehan

de têt

aussi

milieu

yeux.

non ur

La Sal

bien

pourr

le le

Cousi

dans

---

4 Ess

reprises discourtois et ses pensées révèlent un esprit calculateur et son mauvais caractère. Dans ces conditions, l'on peut s'étonner de retrouver Belle Cousine éducatrice du futur "meilleur chevalier du royaume."

L'on peut voir dans ce choix de La Sale la volonté de plaire à son public féminin mais aussi une indication que la culture des femmes au quinzième siècle est relativement étendue. La Sale, lui-même précepteur pendant de longues années, utilise Belle Cousine pour promouvoir ses propres méthodes éducatives. Enfin, lorsque le jeune homme a acquis une certaine maturité intellectuelle et physique, la Dame procède à son éducation amoureuse.

Dans cette partie du récit consacrée à l'éducation de Jehan de Saintré, nous découvrons en Belle Cousine une femme de tête qui sait utiliser son influence à bon escient.[4] C'est aussi une diplomate qui possède une bonne connaissance du milieu aristocrate. Son éducation poussée la rehausse à nos yeux. Néanmoins, nous devons nous rappeler que c'est Jehan et non une femme qui bénéficie du savoir de Belle Cousine. Pour La Sale, la priorité n'est donc pas d'éduquer les femmes mais bien les hommes puisque ce sont eux qui, comme Saintré, pourront restaurer la société féodale d'antan. D'autre part, le lecteur ne pourra s'empêcher de comparer la "bonne" Belle Cousine, préceptrice avisée, à la Belle Cousine de l'abbaye dans la dernière partie de cette histoire où, par son

---

[4] Essentiellement auprès de la reine sa cousine.

attitud

avait e

Lo

homme p

raisons

faible

jeune f

Saintré

l'aspec

modèle

obstac

mauvai

passiv

comme

imposé

peut c

provoq

Sale.

de pas

crain

cheva

d'alt

rejai

n'est

de sa

un éc

attitude, la Dame remet en question l'enseignement qu'elle avait elle-même dispensé au page.

Lorsque Belle Cousine entreprend de former un jeune homme pour en faire le "meilleur chevalier du royaume," ses raisons sont multiples. Le choix d'un petit page innocent, faible et inexpérimenté, répond aux désirs complexes d'une jeune femme noble, veuve et désœuvrée. L'instruction de Saintré étant terminée, Belle Cousine peut se concentrer sur l'aspect amoureux de leur relation. Elle prétend reproduire le modèle de l'amour courtois mais se heurte à plusieurs obstacles. La relation Belle Cousine/Saintré débute sur de mauvaises bases. L'agressivité de la Dame contraste avec la passivité de Jehan. Celle-ci tente d'utiliser l'amour courtois comme un palliatif à ses frustrations et aux restrictions imposées par une société patriarchale. Le lecteur, de ce fait, peut observer une modification des règles de l'amour courtois provoquée par l'individualisation des protagonistes de La Sale. Leur amour est factice et jamais on ne sent chez Saintré de passion brûlante, mais plutôt un amour respectueux et craintif pour sa Dame.

Belle Cousine se concentre alors sur les exploits chevaleresques du jeune homme. Saintré devient une sorte d'alter-ego de Belle Cousine. Chacune de ses conquêtes rejaillit indirectement sur cette dernière puisque Saintré n'est autre que sa créature. Lorsque le chevalier se détache de sa protectrice, Belle Cousine ressent leur séparation comme un échec personnel. Puisque l'amour courtois n'a pas su

répondr

plus tr

Le

vulgari

point d

devons

contrai

qualité

tenter

s'intér

contra

s'expli

son mi

courto

place

Dans l

leurs

protag

compré

Abbé e

sa pre

laisse

forte

désir

Elle a

5 L'au
leur r

répondre à ses besoins, elle se tourne vers une alternative plus triviale.

Le choix de Damp Abbé comme amant est horrifiant de vulgarité et la conduite de Belle Cousine est inexcusable du point de vue de La Sale et de ses lecteurs. Pourtant, nous devons voir dans ce choix la décision d'une femme libérée des contraintes sociales de la cour. Or, quelles peuvent être les qualités qui attirent Belle Cousine chez le moine? Il faut tenter de comprendre comment et pourquoi la même femme peut s'intéresser à deux hommes de statut et de valeur si contraires. Le changement d'attitude de Belle Cousine peut s'expliquer par une volonté de choisir non plus en fonction de son milieu mais en fonction de ses goûts de femme. L'amour courtois idéalisé suggéré entre Belle Cousine et Saintré fait place à une relation sans équivoque entre la Dame et le moine. Dans les bras de son nouvel amant la Dame redevient femme car leurs rapports sont plus égalitaires.[5] Entre ces deux protagonistes, il n'y pas de conflit d'autorité mais une compréhension tacite des forces et faiblesses de l'autre. Damp Abbé est un homme déjà fait, contrairement à Saintré lors de sa première rencontre avec Belle Cousine. Belle Cousine se laisse séduire par un homme à la nature sensuelle doté d'une forte personnalité semblable à la sienne. La Dame a perdu le désir de former ou de changer les hommes selon ses besoins. Elle accepte donc inconditionnellement le moine tel qu'il est

---

[5] L'autorité exagérée de la Dame sur Saintré avait fait de leur relation amoureuse une relation bancale.

et cho

choix

d'une

vulgai

ceux d

évolua

Sale v

sur la

des fe

l'impo

appar

à tra

Belle

chang

Immat

la co

d'hon

rejet

Parad

6 "I
dans
la c

7 Ot
dame
l'es
. .
pour

et choisit d'ignorer l'incongruité de cette liaison. Car le choix de son nouvel amant la rabaisse immédiatement au rang d'une femme commune. Elle n'est plus sophistiquée, mais vulgaire. Aux yeux de l'aristocratie, elle est ridicule,[6] à ceux de l'église elle est sacrilège.

En déplaçant la Dame du milieu aristocratique où elle évoluait et en la replacant dans un contexte de fabliau, La Sale veut lui faire assumer une nouvelle fonction. Il insiste sur la binarité du caractère féminin, la traîtrise inhérente des femmes, leur dangereuse sensualité[7] et aussi sur l'impossibilité de leur faire confiance. La Dame pécheresse appartient à une race maudite. L'image d'Eve est omniprésente à travers toute la littérature médiévale. En quelque sorte, Belle Cousine est une nouvelle Eve. Elle est avide de changement, mais incapable de prendre de bonnes décisions. Immature, elle fait preuve de mauvais jugement et ses actions la condamnent. Tandis que Jehan prouve qu'il est un homme d'honneur, Belle Cousine montre sa bassesse. Elle sera rejetée par la cour tout comme Eve avait été chassée du Paradis terrestre. Pourtant, comme l'affirme Mermier:

> Personne ne sort indemne dans ce roman de l'affrontement des valeurs traditionnelles et des

---

6 "Il faut montrer que l'amour chevaleresque ne s'épanouit que dans la société féodale et qu'il dégénère quand il se coupe de la communauté." Jean Charles Payen, 224.

7 Otaka rappelle: "Saintré prie et supplie que toutes les dames et damoiselles, bourgeoises et autres, se gravent dans l'esprit la perdition de la Belle Dame des Belles Cousines. . . . Le crime de luxure est à éviter pour toute femme comme pour la dame noble" (20).

> nouvelles. Certes, Saintré sort intact de sa confrontation et d'aucuns diront que c'était la volonté du narrateur de faire triompher la chevalerie. . . . Et toute l'ironie du roman tient à ce que c'est BC qui a donné naissance par son propre martyre au vrai chevalier du XVe siècle.[8]

La Belle Dame des Belles Cousines est donc indispensable à la trame de cette histoire, et il est intéressant de remarquer, comme le fait Allison Kelly, que jusqu'au vingtième siècle le nom de la Dame était incorporé dans les différentes éditions du *Saintré* avant d'en être exclu.

> While the eighteenth and nineteenth-century editors shortened the ponderous Le Noir title,[9] even in their most abbreviated form these editions still refer to Belles Cousines in their titles. Not until the twentieth century, from Desonay's and Gillequin's editions of Le Petit Jehan de Saintré to the latest Jehan de Saintré, do editors shorten the title to exclude Belles Cousines.[10]

Voici une constatation qui mérite réflexion. L'on pourrait en effet s'interroger sur la responsabilité des éditeurs et critiques qui, en omettant sciemment le nom de Belle Cousine dans le titre de l'œuvre de La Sale, montrent leur désir d'ignorer l'importance de cette dernière non seulement du point de vue de l'intrigue mais aussi d'un point de vue historique et littéraire. Exclure la Dame, c'est tenter de la baillonner. Le but de cette étude a été de restaurer

---

[8] Guy Mermier, "Structure et sens de la conjointure," 203.

[9] Titre de l'édition Le Noir de 1517: L'hystoire et plaisante cronique du petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles Cousines sans autre nom nommer avecques deux autres petites hystoires de messire Floridan et la Belle Ellinde et l'extraict des cronicques de Flandres. Allison Kelly, 452.

[10] Allison Kelly, 452.

toute son importance à ce personnage. Les voix féminines de la littérature médiévale méritent qu'on leur prête une oreille plus attentive. Grâce à une lecture approfondie de la Dame en tant que personnage fondamental et dynamique de ce récit nous pouvons déterminer que la femme, une fois de plus conspuée par une société patriarchale dont l'auteur se fait l'avocat, apporte un message: elle annonce un désir et un besoin de changement et traduit le malaise d'une époque encore mal connue.

BIBILIOGRAPHIE

Albistur, Maïté and Daniel Armogathe. "La condition de la femme et son image littéraire au moyen-âge." Histoire du féminisme français. Vol. 1. Paris: Des Femmes, 1977.

Aston, Margareth. The Fifteenth Century: The Prospect of Europe. New York: W. W. Norton & Company. Inc, 1979.

Bakhtin, M. L'Œuvre de François Rabelais. Paris: Gallimard, 1970.

Baxter, Harry. "Author's Point of View in 'Les Cent Nouvelles nouvelles,' 'Le Petit Jehan de Saintré,' and 'Les Quinze Joyes de mariage'." Diss. U of Michigan, 1971.

Bédier, Joseph. Les Fabliaux. 5e éd. Paris: Champion, 1969.

Benton, John. "Clio and Venus: An Historical View of Courtly Love." The Meaning of Courtly Love. Albany: SUNY P, 1968.

Black, Alison. "'Jehan de Saintré' et 'Le Livre des faits' de Jacques le Lalain." Notes and Queries 34 (1987): 353-4.

Blanzat, J. "Deux romans-sources: 'Le Petit Jehan de Saintré'(1455) et 'Francion'(1623)." Monumenta Nipponica 11 (1959): 94-6.

Bloch, Howard. The Scandal of the Fabliaux. Chicago: U of Chicago P, 1986.

Boase, Roger. The Origin and Meaning of Courtly Love. Manchester: Manchester UP, 1977.

Bogin, Meg. Les Femmes troubadours. Paris: Denoël/Gonthier, 1978.

Borstein, Diane. "Self Counciousness and Self Concepts in the Works of Christine de Pisan." Fifteenth Century Symposium (1981).

Boutet, Dominique. Les Fabliaux. Paris: PUF, 1985.

Bowden, Betsy. "The Art of Courtly Copulation." Medievalia et Humanistica (1979): 67-82.

Brunelli, Giuseppe Antonio. "Anacoluto, scarto, stilema e ambiguita nel Saintre de A. de la Sale." La Nouvelle Française à la Renaissance. Genève: Slatkine, 1981.

Burns, Jane E. and Roberta Krueger. Introduction. Romance Notes 25.3 (1985): 205-19.

Busby, Keith. "Courtly Love and the Fabliaux: Some Instances of Parody." Zeichrift für Romanische Philologie 102 (1986): 67-87.

Caron, Marie-Thérèse. La Société en France à la fin du Moyen Age. Paris: PUF, 1977.

Carron, Elisabeth. "'Le Petit Jehan de Saintré' dans la tradition des fabliaux." Fifteenth Century Studies 15 (1989).

Cartier, Normand R. "'Jehan de Saintré': The Liberation of Knighthood." Aquila 3 (1976): 21-52.

Chapelain, André le. Traité de l'amour courtois. Traduction Claude Burridant. Paris: Klincksieck, 1974.

Cherpack, Clifton. "'Le Petit Jehan de Saintré': The Archetypal Background." Journal of Medieval and Renaissance Studies 5 (1973): 243-52.

Contamine, Philippe. "Froissart, art militaire, pratique et conception de la guerre." Froissart Historian. Suffolk: Boydell P, Rowman and Littlefield, 1981.

Cooke, Thomas D. and Benjamin L. Honeycutt, eds. The Humor of the Fabliau: A Collection of Critical Essays. Columbia: U of Missouri P, 1974.

Crosby, Virginia. "Ironic Ambiguity in La Sale's 'Petit Jehan de Saintré'" Acta Neophilologica 18 (1978): 71-82.

Desonay, F. Antoine de la Sale, aventureux et pédagogue. Paris: Droz, 1940.

Duby, Georges. L'Europe au Moyen-Age. Paris: Flammarion, 1984.

---, Le Moyen Age. Paris: Hachette, 1987.

---, La Société chevaleresque. Paris: Flammarion, 1988.

---, Mâle Moyen-Age. Paris: Flammarion, 1990.

Eichmann, Raymond. "The Antifeminism of the Fabliau." French Literature Series 6 (1979): 26-34.

Einhorn, E. Old French. Cambridge: Cambridge UP, 1974.

Ferrante, Joan M. Woman as Image in Medieval Literature from the Twelfth Century. New York: Columbia UP, 1975.

---, "The Education of Women in the Middle Ages in Theory, Fact and Fantasy." Beyond Their Sex: Learned Women of the European Past. Ed. Patricia H. Labalme. New York: New York UP, 1980.

---, "Male Fantasy and Female Reality in Courtly Literature." Women's Studies 11 (1984): 67-97.

Ferrier, J. M. "La Sale and the Beginning of Naturalism in French Prose." French Studies 10 (1956): 216-23.

Frappier, Jean. "Sur un procès fait à l'amour courtois." Romania 93 (1972): 145-93.

Gies, Frances and Joseph. Women in the Middle Ages. New-York: Barnes and Noble Books, 1978.

---, Marriage and the Family in the Middle Ages. New-York: Harper and Row, 1987.

Hentsch, A. Alice. De La Littérature didactique du Moyen Age s'adressant spécialement aux femmes. Genève: Slatkine, 1975.

Huchet, Jean-Charles. L'Amour discourtois. Toulouse: Bibliothèque historique Privat, 1987.

Jeay, Madeleine. "Sexuality and Family in Fifteenth-Century France: Are Literary Sources a Mask or a Mirror?" Journal of Family History 4.4 (1979): 328-44.

Johnson, Lesley. "Women on Top: Antifeminism in the fabliaux." Modern Language Review 78.2 (1983): 298-307.

Justice, Ellen Rae. "Irony in 'Le Petit Jean de Saintré'." Diss. U of Michigan, 1980.

Kasprzk, Krystyna. "Les quinze joies d'un mariage." Mélanges Jean Frappier. Genève: Droz, 1970.

Kelly, Allison Joyce. "Abbreviation and Amplification: 'Jehan de Saintré's' Rewriting the Artifice of History." French Forum 11.2 (1986): 133-49.

---, "'Jehan de Saintré' and the Dame des belles cousines: Problems of a Medieval titile." French Forum 14.1 (1989): 447-57.

Kelly-Gadol, Joan. "Early Feminist Theory and the 'Querelle des Femmes' 1400-1789." Signs: Journal of Women in Culture and Society 8.1 (1982): 4-28.

---, "Did Women Have a Renaissance?" Women in the Middle Ages and the Renaissance. Ed. Mary Beth Rose. Syracuse: Syracuse UP, 1986.

Knight, Alan E. Aspects of Genre in Late Medieval French Drama. Manchester: Manchester UP, 1983.

---, "The Farce Wife: Myth, Parody and Caricature." A Medieval French Miscellany. Papers of the 1970 Kansas Conference on Medieval French Literature. Ed. Norris J. Lacy. Lawrence: U of Kansas Publications, 1972. 15-25.

Knudson, Charles A. "The Prussian Expedition in 'Jehan de Saintré'." Acta Neophilologica 11 (1973): 271-77.

Kristeva, Julia. Le Texte du roman. 2e éd. Paris: Mouton, 1976.

Lacy, Norris J. "Fabliau Women." Romance Notes 25.3 (1985): 318-26.

La Sale, Antoine de. Le Petit Jehan de Saintré. Eds. Jean Misrahi and Charles Knudson. Genève: Droz, 1978.

---, Le Paradis de la reine Sybille. Traduction et préface de Francine Mora-Lebrun. Paris: Stock/Moyen-Age, 1983.

Lazar, Moshé. Amour courtois et "fin'amors". Paris: Klincksieck, 1964.

Lazard, Madeleine. "Le Costume dans 'Jehan de Saintré': Valeur sociale et symbolique." Studi Francesi 78 (1982): 457-64.

Lebois, A. "L'Amour courtois ou l'amour sans la chair." L'Occultisme et l'amour. Paris: Sodi, 1969.

Lecoy, Felix. "Jehan de Saintré." Le Moyen Français 12 (1984): 254-62.

Le Goff, Jacques. Les Intellectuels au Moyen Age. Paris: Le Seuil, 1985.

Lemay, Helen Rodnite. "Some Thirteenth and Fourteenth Century Lectures on Female Sexuality." International Journal of Women's Studies 1 (1978): 391-400.

Les Quinze Joies de mariage. Texte traduit et présenté par Monique Santucci. Paris: Stock/Moyen-Age, 1986.

Leupin, Alexandre. "Le sexe dans la Langue: La dévoration." Poétique 45 (1981): 91-110.

Lewis, C. S. The Allegory of Love. 6th ed. Oxford: Oxford UP, 1988.

Lorcin, Marie Thérèse. "Manger et boire dans les fabliaux, rites sociaux et hiérarchie des plaisirs." Manger et boire au Moyen Age. Actes du Colloque de Nice (15-17 Oct'82). Paris: Belles Lettres, 1984.

---, Façons de sentir et de penser: Les Fabliaux français. Paris: Champion, 1979.

Lot-Borodine, Myrrha. De L'Amour profane à l'amour sacré. Paris: Nizet, 1961.

Lynn, Thérèse B. "Pour une réabilitation d'Eve." French Review 48.5 (1975): 871-77.

Maclean, Ian. Woman Triumphant. Oxford: Oxford UP, 1977.

Marchello-Nizia, Christiane. "Amour courtois, société masculine et figures du pouvoir." Annales 36 (1981): 969-82.

---, "Codes vestimentaires et langage amoureux au 15e siècle." Europe 654 (1983): 36-42.

McNamara, Joan and Suzanne F. Wemple. "Sanctity and Power: Medieval Women." Becoming Visible: Women in European History. Eds. Renate Bridenthal and Claudia Koonz. Boston: Houghton Mifflin, 1977.

McRobbie, Kenneth. "Woman and Love: Some Aspects of Competition in Late Medieval Literature." Mosaic 5.2 (1972): 139-68.

Ménard, Philippe. Les Fabliaux, contes à rire du Moyen Age. Paris: PUF, 1983.

---, Le Rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Age. Genève: Droz, 1969.

Mermier, Guy R. "Antoine de la Sale's 'Le Petit Jehan de Saintré': A Study in Motivations." Michigan Academician 9 (1977): 469-82.

---, "Le Message paradoxale du 'Petit Jehan de Saintré' à courtoisie et à chevalerie au XVe siècle." Studi Mediolatini e Volgari 26 (1978-79): 143-59.

---, "'Nouveau roman' médiéval." Fifteenth-Century Studies (1983): 141-58.

---, "La ruse féminine et la fonction morale des 'Quinze Joies de Mariage'." Romance Notes 15.3 (1974): 495-503.

---, "Structure et sens de la conjointure narrative et dramatique du roman 'Petit Jehan de Saintré'." The Nature of Medieval Narrative. Eds. M. Grunmann-Gaudet and Robin F. Jones. Lexington: French Forum publishers, (1980): 193-204.

Michelet, Jules. L'Agonie du Moyen Age. Paris: Editions Complexe, 1990.

Moller, Herbert. "The Meaning of Courtly Love." Journal of American Folklore 73.287 (1960): 39-52.

Monter, E. William. "The Pedestal and the Stake: Courtly Love and Witchcraft." Becoming Visible: Women in European History. Eds. Renate Bridenthal and Claudia Koonz. Boston: Houghton Mifflin, 1977.

Nykrog, Peter. "Les ambiguités du 'Jehan de Saintré'." (Pre)publication 48 (1979): 3-22.

---, Les Fabliaux. Genève: Droz, 1973.

Orr, John. "Sur un passage du 'Petit Jehan de Saintré'." Acta Neophilologica 3 (1971): 885-89.

Otaka, Yorio. "Antoine de la Sale et son 'Jehan de Saintré'." Etudes de Langue et de Littérature Française 18 (1971): 1-21.

Payen, Jean Charles. "La destruction des mythes courtois dans le roman arthurien: La femme dans le roman en vers après Chrétien de Troyes." Revue des Langues Romanes 78 (1969): 214-28.

---, Les Origines de la Renaissance. Paris: Sedes, 1969.

---, "Notes sur l'ironie romanesque au Moyen Age: A propos d'un livre récent." Le Moyen Age 77 (1971): 109-20.

Perouse, Gabriel A. "Les comptes du monde aventureux et le roman de 'Jehan de Saintré.'" Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance 30 (1968): 457-69.

Power, Eileen. Medieval Woman. Cambridge: Cambridge UP, 1975.

---, "The Position of Women." The Legacy of the Middle Ages. Oxford: Oxford UP, 1926.

Renard, Jehan. Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole. Paris: Champion, 1977.

Rose, Mary-Beth. Introduction. Women in the Middle Ages and the Renaissance. Ed. Marie Beth Rose. Syracuse: Syracuse UP, 1986. xiii-xxviii.

Rougemont, Denis de. L'Amour et l'occident. Paris: Plon, 1972.

Santucci, Monique. "Variations sur le thème de la joie dans 'Jehan de Saintré'." Mélange de langue et de

littérature médiévale offert à Alice Planche. Paris: Belles Lettres, 1984.

---, "Nourriture et symboles dans le 'Banquet du Faisan' et dans 'Jehan de Saintré'." Manger et boire au Moyen Age. I: Aliments et société. Paris: Belles Lettres, 1984.

Sarde, Michelle. Regard sur les Françaises. Paris: Stock, 1983.

Shahar, Shulamith. The Fourth Estate. Trans. by Chaya Galai. London: Methuen, 1983.

Shapiro, Marianne. "The Provencal Trobairitz and the Limits of Courtly Love." Signs: Journal of Women in Culture and Society 3.3 (1978): 560-71.

Speer, Mary B. "The Literary Fortune of the 'Petit Jehan de Saintré'." Kentucky Romance Quarterly 22 (1975): 385-411.

Spencer, Richard. "The Treatment of Women in the 'Roman de la Rose', the 'Fabliaux' and the 'Quinze Joies de mariage'." Marche Romane 28 (1978): 207-214.

Taylor, Jane H. M. "The Pattern of Perfection: 'Jehan de Saintré' and the Chivalric Ideal." Medium Aevum 54 (1984): 254-62.

Toril, Moi. "Desire in Language: Andreas Capellanus and the Controversy of Courtly Love." Medieval Literature: Criticism, Ideology & History. Ed. David Aers. New-York: St Martin's P, 1986.

Uitti, Karl D. "Renewal and Undermining of the Old French Romance: 'Jehan de Saintré'." Romance: Generic Transformations from Chrétien de Troyes to Cervantes. Eds. Kevin Brownlee and Marina Scordilis. Hanover: UP of New England for Dartmouth College, 1985.

Utley, Francis L. "Must We Abandon the Concept of Courtly Love?" Medievalia et Humanistica 3 (1972): 299-324.

Valette, Francis Claude. La Tradition antiféministe dans la littérature française du Moyen Age et sa continuation dans les contes du 16è s. Diss. U of Illinois, 1966.

Wade, Margaret Labarge. A Small Sound of the Trumpet: Women in Medieval Life. Boston: Beacon Press Books, 1986.

White, Sarah Melhado. "Sexual Language and Human Conflict in Old French Fabliaux." Comparative Studies in Society and History 24 (1982): 185-210.

Wiesner, E. Merry. "Women's Defense of their Public Role." Women in the Middle Ages and the Renaissance. Syracuse: Syracuse UP, 1986.

Zaddy, Z. P. "Chrétien misogyne." Marche Romane 30.3-4 (1980): 301-7

Zumthor, Paul. Essai de poétique Médiévale. Paris: Le Seuil, 1972.

MICHIGAN STATE UNIV. LIBRARIES
31293008820197